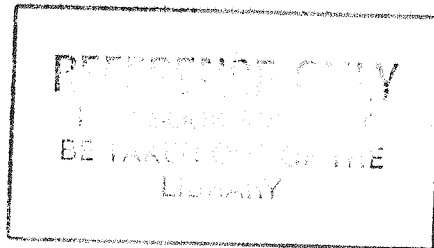


L'ACCENT DU HAVRE: MYTHE OU REALITE ?

by Fabrice Hauchecorne



Thesis submitted for the Degree of Master of Philosophy

University of Southampton

May 1996

UNIVERSITY OF SOUTHAMPTON

ABSTRACT

FACULTY OF ARTS

FRENCH DEPARTMENT

MASTER OF PHILOSOPHY

L'ACCENT DU HAVRE: MYTHE OU REALITE?

by Fabrice Hauchecorne

(written in French)

This thesis takes the form of a study of a variety of French spoken in Le Havre. In this town, some locals are convinced that there is a typical 'accent havrais'. Therefore, this work aims at finding out whether this so called 'accent du Havre' is based on measurable phonological or lexicological characteristics.

After a quick survey of the epistemological situation of sociolinguistics in the introduction, a sociological description of Le Havre as a community is given in the first section, with a special interest in a precise social network: the dockers.

Then, in the second section, a phonological description of the accent is undertaken: it becomes clear that the accent shares a number of characteristics with other accents, particularly the 'accent populaire parisien', and that it is difficult to label it as an objectively distinct phenomenon.

In the third section, the results of a survey of subjective reactions of speakers when confronted to this accent are given: the accent is, to a certain extent, a myth, a figment of collective imagination since only one of its characteristics enables the listeners to identify it. Besides, the accent triggers a number of attitudes and clichés. Consequently, the conclusion gives the key to account for this peculiar linguistic myth.

TABLE DES MATIERES

ABSTRACT

LISTE DES TABLEAUX ET CARTES

PREFACE

REMERCIEMENTS

<u>INTRODUCTION: LA SOCIOLINGUISTIQUE EN TANT QUE CHAMP D'ETUDES</u>	1
A) <u>Sociolinguistique et linguistique</u>	5
B) <u>Sociolinguistique et sociologie</u>	13
C) <u>Notre travail est-il sociolinguistique ?</u>	19
<u>PREMIERE PARTIE: LE HAVRE EN TANT QUE COMMUNAUTE</u>	22
Ch. 1: Description sociale et géographique de la ville du Havre	23
A) <u>Histoire sommaire de la ville du Havre</u>	24
B) <u>Quartiers et habitat</u>	26
1) Les quartiers et leurs populations	26
2) Composition sociale	30
C) <u>Population: âge, ethnie et secteur d'activité</u>	33

Ch 2: La variation linguistique en ville: quelques problèmes	37
A) <u>La dialectologie urbaine</u>	37
B) <u>Corrélations et variables indépendantes</u>	41
Ch 3: Classes sociales, réseaux sociaux et communauté linguistique: le cas du Havre	49
A) <u>La notion de communauté linguistique</u>	49
B) <u>Classes et réseaux sociaux</u>	54
C) <u>Les dockers du Havre en tant que réseau social</u>	60
Ch 4: Le recueil des données	68
A) <u>Le paradoxe de l'observateur</u>	69
B) <u>Les informateurs</u>	72
C) <u>Autres sources</u>	78
<u>DEUXIEME PARTIE: DESCRIPTION DE L'ACCENT</u>	80
Ch 5: L'archiphonème /A/	82
A) <u>En position finale absolue</u>	83
1) Approche générale	83
2) Environnements particuliers	86
B) <u>En position finale couverte</u>	89

C) <u>En position non finale</u>	94
D) <u>Récapitulatif</u>	97
Ch 6: L'avancée du /O/	101
A) <u>En position finale absolue</u>	101
B) <u>En position finale couverte</u>	103
1) Le cas du /o/	103
2) Le /ɔ/	105
C) <u>En position non finale</u>	109
1) Le /o/	109
2) Le /ɔ/	110
D) <u>Quelques mots sur le /u/</u>	112
E) <u>Récapitulatif</u>	112
Ch 7: L'archiphonème /OE/	116
A) <u>En position finale absolue</u>	116
B) <u>En position finale couverte</u>	117
1) Le /ɸ/	117
2) Le cas du /oe/	119
C) <u>En position non finale</u>	121
D) <u>Quelques mots sur le schwa</u>	121
E) <u>Récapitulatif</u>	122

Ch 8: L'archiphonème /E/	124
A) <u>En position finale absolue</u>	124
B) <u>En position finale couverte</u>	126
C) <u>En position non finale</u>	129
D) <u>Récapitulatif</u>	129
Ch 9: Le /r/ et ses réalisations	131
1) Constrictive dorso-uvulaire sonore	131
2) Vibrante dorso-uvulaire	132
3) Approximante dorso-uvulaire sonore	133
Ch 10: La palatalisation de /k/ et de /g/	135
1) <u>L'environnement</u>	135
2) <u>Remarques</u>	136
Ch 11: Récapitulatif des traits de l'accent du Havre	138
A) <u>Schéma des voyelles havraises</u>	138
1) En position finale absolue	138
2) En position finale couverte	139
3) En position non finale	139
B) <u>Analyse</u>	140
C) <u>Comparaison</u>	144

Ch 12: Le français du Havre et le dialecte normand	147
A) <u>Méthode</u>	148
B) <u>Liste des mots ou expressions utilisés au Havre</u>	151
1) Noms	151
2) Verbes	152
3) Adjectifs	153
4) Expressions	153
5) Un cas particulier	154
<u>TROISIEME PARTIE: L'ENQUETE</u>	157
Ch 13: Pourquoi une enquête ?	158
Ch 14: Nature de l'enquête	160
1) <u>Méthode générale</u>	160
2) <u>Passages retenus pour l'écoute</u>	162
3) <u>Les sujets interrogés</u>	165
4) <u>Nature du questionnaire</u>	167
Ch 15: Résultats de l'enquête	170
A) <u>Les sujets habitant au Havre</u>	171
1) Taux d'identification de l'accent pour chaque extrait	171
2) Caractéristiques subjectives de l'accent	175

3) Images liées à l'accent	179
4) Jugements sur l'accent	183
B) <u>Les sujets non originaires du Havre</u>	183
1) Taux d'identification de l'accent	183
2) L'accent du Havre chez les non Havrais	186
Ch 16: Jugements sur l'accent: quelques remarques	189
<u>CONCLUSION:LE(S) MYTHE(S) DE L'ACCENT DU HAVRE</u>	206

APPENDICE: TRANSCRIPTION PHONETIQUE EFFECTUEE A PARTIR D'UN CORPUS D'ENREGISTREMENTS

BIBLIOGRAPHIE

Liste des tableaux et cartes

Carte du Havre par quartiers	28
Schéma des voyelles havraises selon les positions	138-139
L'accent du Havre sur le diagramme de Jones	140
Tableau comparatif: l'accent du Havre, l'accent du Nord, l'accent populaire parisien et l'accent normand	145

Préface

Tout argot est métaphore, toute métaphore est poésie

G.K. Chesterton

Lorsque j'ai entrepris ce travail, il n'existait que peu d'ouvrages consacrés à ce que l'on pourrait appeler les mythes linguistiques. J'avais déjà, lors des recherches effectuées pour un mémoire de maîtrise qui était consacré à la langue technique du funboard et du surf, eu l'occasion de me plonger dans le petit monde de la sociolinguistique: ce monde a tôt fait de me saisir. Et lorsque j'ai découvert que les mythologies linguistiques étaient ignorées de ce monde-là, alors même que dans la ville du Havre, que je connais intimement, il me semblait en côtoyer une, il m'apparut que

cela constituerait un thème de recherche fascinant. Et ce fut le cas.

Cette recherche s'inscrit donc, si l'on peut dire, dans la tradition sociolinguistique puisque j'ai trouvé une inspiration initiale dans les travaux de celui que l'on pourrait considérer comme le fondateur de cette discipline, William Labov, et ceux qui ont, à leurs façons, contribué à renforcer cette discipline, les Milroy, Peter Trudgill, Howard Giles, pour ne citer qu'eux. La façon dont j'ai constitué le corpus en est une illustration. Lorsqu'il s'est agi de décortiquer l'accent étudié ici sous un angle "purement" linguistique, les travaux d'André Martinet et de Henriette Walter sur la phonologie du français m'ont servi de base. Enfin, je n'ai pas négligé (loin de là!) la sociologie, et Pierre Bourdieu, par exemple, a apporté beaucoup d'éléments de réponse aux nombreuses questions que je me posais.

Cependant, je l'ai dit plus haut, le domaine spécifique que nous nous apprêtons à explorer n'a pas été défriché: celui des mythologies linguistiques. Aborder un tel domaine, alors même que je le savais nouveau, a été très enrichissant, très excitant et aussi, parfois, très difficile. Mais une chose est certaine: cela n'a jamais été ennuyeux...

Remerciements

Je n'aurais jamais pu entreprendre cette tâche sans l'appui et le soutien de Rodney Ball. D'ailleurs, je ne crois pas que j'aurais même songé à l'entreprendre. Ce n'est pas tous les jours que l'on a l'occasion de travailler avec quelqu'un qui sait partager sa passion linguistique, et avec qui on peut la partager à son tour. Je le remercie ici pour tout cela, et aussi pour sa patience!

Je remercie également Patrick Stevenson de m'avoir laissé assister à ses cours de sociolinguistique et d'avoir accepté de relire les épreuves de ce travail, en y apportant une lumière, sociolinguistique justement, précieuse.

Combien d'enseignants du Département de Français de l'Université de Southampton ai-je harassé pour des problèmes informatiques, techniques, linguistiques ou autres, je ne sais plus. Néanmoins, je leur exprime ici toute ma gratitude.

Un travail comme celui-ci n'aurait pas été possible sans la contribution des informateurs: ceux que je connaissais déjà et ceux avec qui j'ai pu faire connaissance. Je remercie plus particulièrement Etienne, sans qui je ne serais sans doute pas parvenu à certaines conclusions sur l'accent du Havre, et il le sait.

Je remercie également les sujets qui ont accepté de répondre à mes questions lors de l'enquête: je ne les ai connus, pour la plupart, que l'espace de cinq minutes mais leur aide a été inestimable. Merci à **Manu**, notamment, grâce à qui j'ai compris beaucoup de choses sur l'accent.

Je remercie mon frère Gilles Hauchecorne: sa contribution dans le domaine informatique m'a évité bien des crises de nerfs.

Et puis je remercie bien entendu les amis qui ont accepté que je me promène en ville avec eux et avec un baladeur: désolé de leur avoir imposé cela !

Pour finir, je remercie Anne: elle n'a pas l'accent du Havre, mais elle a souvent une patience à toute épreuve: objectivement, d'un point de vue scientifique, c'est mieux que rien.

A Christiane et Michel Hauchecorne

**INTRODUCTION: LA SOCIOLINGUISTIQUE EN TANT QUE
CHAMP D'ETUDES**

Le but de ce travail est d'étudier une variété de français parlée au Havre et d'observer quelles attitudes sociales cette variété déclenche, afin d'exposer clairement à quel point langage et société sont deux entités liées, tant il est vrai qu'à une pratique linguistique donnée est associée toute une mythologie sociale. Ce travail n'est pas, autant que faire se peut, statistique: nous éviterons, quand cela est possible, d'avoir recours aux chiffres, puisque ce qui nous intéresse avant tout, ce sont les jugements. Nous nous efforcerons donc, dans notre enquête, de concilier une touche d'approche objectiviste, lors de la description de l'accent qui nous concerne, et une dose plus forte d'approche subjectiviste, par laquelle nous laisserons la parole aux individus et leurs jugements ou motivations.

L'accent étudié est ce que nous appellerons "l'accent du Havre" (dont nous verrons les particularités dans notre deuxième partie) qui n'est en fait qu'un accent du Havre parmi d'autres: il en existe bien entendu plusieurs dans cette ville, comme notamment ce que l'on pourrait appeler "l'accent cauchois" (issu du dialecte) que l'on entend encore dans l'arrière-pays, "l'accent beur", proche de l'accent entendu dans les banlieues

parisiennes, certains accents plus bourgeois etc. Mais nous ne cherchons pas ici à dresser un portrait exhaustif de la variation linguistique au Havre. Si nous avons choisi le terme d'accent du Havre, c'est pour des raisons de facilité mais aussi parce que, à la suite de notre pré-enquête, il nous est apparu que c'était le terme utilisé par certains Havrais eux-mêmes pour faire référence à un type d'accent bien précis, celui que nous étudions ici. C'est d'ailleurs ce qui a, en grande partie, attiré notre attention: le fait que certains habitants utilisent l'expression "l'accent du Havre" montre qu'il existe au moins dans leur esprit. Or, c'est cela qui nous intéresse: en fait, ce n'est pas tant l'expression "accent du Havre" qui nous semble digne d'intérêt que l'article défini qui est placé devant elle.

Notre travail de terrain s'est déroulé en trois grandes étapes: une pré-enquête, une série d'enregistrements et l'enquête sur les attitudes. La pré-enquête a, en quelque sorte, duré plusieurs années, dans ce sens où Le Havre est notre ville d'origine. De plus, nous avons eu la chance, d'octobre 1991 à septembre 1992, de travailler pour le compte de P&O European Ferries au

Havre, cette entreprise constituant à elle seule une véritable "mine d'or sociolinguistique". Cette pré-enquête a été passive et non formelle: nous n'avons rien noté de précis, et n'avons pas organisé d'interviews. Simplement, nous n'avons pu que constater, au fil d'innombrables conversations auxquelles nous avons participé ou d'imitations moqueuses que nous avons seulement entendues, que certains habitants du Havre semblent persuadés qu'il existe ce qu'ils appellent eux-mêmes un "accent du Havre", et qu'ils savent en quoi il consiste. Nous avons donc voulu "en avoir le coeur net": d'abord parce que Le Havre est, contrairement à sa réputation, une ville passionnante, et aussi parce qu'elle constitue un laboratoire extrêmement riche, vivant et, en ce qui nous concerne, facile d'accès pour l'étude de la langue en milieu social. Il est donc clair que ce travail est une étude sociolinguistique de l'accent du Havre et c'est pourquoi il convient, avant d'aborder cet accent de façon plus spécifique, de dégager le plus succinctement possible le champ d'études dans lequel cette étude s'inscrit.

A) Sociolinguistique et linguistique

1.1 Rétrospectivement, depuis la dichotomie saussurienne langue/parole et les diverses considérations du linguiste suisse sur le langage en tant que "fait social" (Saussure, 1972)⁽¹⁾, on ne peut guère s'étonner que linguistique et sociologie aient fini par se mélanger pour donner naissance à une troisième discipline: la sociolinguistique. Antoine Meillet avait, un peu à contrepied de Saussure, souligné la nécessité d'étudier la langue en tant que fait social. Il est vrai que, de toutes les activités humaines, le langage constitue un cas un peu à part: ni complètement "artistique", ni purement "utilitaire" (peut-être à cheval entre les deux ?). Cette position inconfortable est, du reste, à l'origine de tous ces conflits passionnés entre ceux qui, pour communiquer, n'hésitent pas à plier une langue à tous leurs désirs et ceux qui, au nom de sa défense, la sacralisent et voudraient la figer. La dichotomie langue/parole est précisément une façon de séparer nettement les problèmes, et la sociolinguistique a choisi pour objet d'étude la langue dans son contexte socio-culturel et,

(1) p. 29

souvent, la parole: c'est le cas de notre travail sur l'accent du Havre. Cependant, tiraillée entre la sociologie et la linguistique, la sociolinguistique n'a réussi à contenter ni l'une ni l'autre: n'étant ni vraiment une science humaine, ni vraiment une science exacte, la sociolinguistique cherche son objet en même temps qu'elle travaille dessus, objet qui n'est d'ailleurs pas fixe et constant.

1.2 Ces problèmes n'ont évidemment pas été vécus de la même façon par la linguistique qui, quels que soient les courants (grammaire générative, linguistique de l'énonciation etc.), travaille sur un objet qui est beaucoup moins sujet à variation. Or, ce sont les linguistes, justement, qui hésitent le moins à critiquer la sociolinguistique en tant que discipline, et Antoine Culioli (Culioli, 1990), pour qui la sociolinguistique est un secteur "peu structuré"⁽¹⁾, écrivait (au sujet non seulement de la sociolinguistique, mais aussi d'autres disciplines telles que la psycholinguistique):

(1) p. 10

"Pendant longtemps (je parle ici de la période qui a suivi la seconde guerre mondiale), la linguistique s'est organisée à partir d'un héritage (par exemple en Europe, l'héritage saussurien) qui se fixait pour objet l'étude de la langue, en tant que domaine idéalisé construit à partir de domaines spécifiques, et, à côté de cet héritage, à partir d'une dérive qui a amené le domaine à se compléter par des adjonctions hétérogènes par rapport au noyau initial. Un certain nombre de disciplines (ou faut-il dire de secteurs de recherches ?) sont nées de cela, disciplines au statut parfois incertain et que l'on a versé dans le grand sac des sciences du langage". (p. 9-10)

Le constat est sévère mais juste, dans une certaine mesure. La mode est à l'interdisciplinarité, ou à l'éclatement des disciplines, selon que l'on s'en réjouisse ou que l'on s'en attriste. Ainsi, pour Labov, la sociolinguistique est plus qu'une simple branche de la linguistique. Ne clamait-il pas qu'elle était, selon lui, "la linguistique, toute la linguistique, mais la linguistique remise sur ses pieds!" (Labov, 1976)⁽¹⁾ ? Il est vrai qu'il avait longtemps hésité: "Pendant des années, je me suis refusé à parler de

(1) p. 9

sociolinguistique, car ce terme implique qu'il pourrait exister une théorie ou une pratique linguistiques fructueuses qui ne seraient pas sociales" (Labov, 1976)⁽¹⁾. Alors que, pour Chomsky (Chomsky, 1971), "l'emploi du langage tel qu'on l'observe ne saurait assurément constituer l'objectif effectif de la linguistique, si celle-ci doit être une discipline sérieuse"⁽²⁾, avant d'ajouter tout de même, en parlant de la sociolinguistique (Chomsky, 1977) que "c'est de la linguistique (...). Mais l'existence d'une discipline nommée "sociolinguistique" reste pour moi une chose obscure"⁽³⁾. Il faut dire que la démarche de la sociolinguistique, telle qu'elle est, semble incompatible avec les travaux de Chomsky, pour qui "le fait que, dans le monde réel, il n'existe pas de locuteur parfait, avec un seul type de discours, n'a strictement aucune importance"⁽⁴⁾ (Chomsky, 1977). L'objet est hétérogène d'un côté, homogène de l'autre:

"Il y a eu jusqu'à présent un désaccord entre l'hétérogénéité constatée et l'approche structuraliste du langage (...), car plus les linguistes étaient frappés de l'existence de structures dans le langage, plus ils étayaient cette observation au moyen

(1) p. 37
(2) p. 14
(3) pp. 72-74
(4) p. 197

d'arguments déductifs quant aux avantages fonctionnels d'une structure, et plus le passage d'un état de langue à un autre leur devenait mystérieux. En effet, s'il est nécessaire qu'une langue soit structurée pour fonctionner efficacement, comment les gens peuvent-ils continuer à parler pendant qu'elle se transforme, c'est-à-dire pendant qu'elle traverse des périodes de moindre systématisme ? (...) Nous soutenons que la solution de ce problème consiste à rompre l'identification entre structure et homogénéité. (Weinreich, Labov et Herzog, 1968, cité dans Labov, 1976 (p. 40))

Il est vrai que l'on observera ce que l'on pourrait appeler un "désordre ordonné" dans une ville comme Le Havre, où l'on constate une hétérogénéité aussi bien linguistique que sociale: mais cette hétérogénéité n'est pas "chaotique", et c'est pour cela que nous avons eu la possibilité d'étudier ici la langue "en milieu social". Pour autant, les deux "écoles" ne sont pas forcément inconciliables, comme l'avait montré Aaron Cicourel (Cicourel, 1979), qui avait, en se basant sur les "structures profondes" chomskyennes, proposé un "système des procédés interprétatifs", c'est-à-dire une sorte de compétence

interactionnelle. Ainsi, la société linguistique n'est plus congédiée: elle devient, pour Cicourel, partie intégrante de la capacité cognitive de l'individu, qui devient l'acteur d'un système dont il a, plus ou moins, intériorisé les normes. Avant lui, Hymes avait raffiné la compétence chomskyenne en formulant une "compétence de communication", produit partiel de la compétence d'un individu et qui, selon Hymes, pèse et influe sur l'ensemble de la structure linguistique:

"There are rules of use without which the rules of grammar would be useless. Just as rules of syntax can control aspects of phonology, and just as semantic rules perhaps control aspects of syntax, so rules of speech acts enter as a controlling factor for linguistic form as a whole" (Hymes, 1972p. 278)

Tout cela revient, entre autres choses, à savoir si la communication est une des fonctions du langage. Sur ce point, Halle avait pris, lors d'une interview dans Le Monde du 7 juillet 1973, la position suivante: "La langue n'est pas d'abord un moyen de communication. Elle a trop d'ambiguités, de

redondances, de traits spécifiques pour être un bon moyen de communication". Alors que Pierre Encrevé, dans sa préface à un ouvrage de Labov (Labov, 1976), affirme que "de toutes les fonctions du langage, seule la fonction de communication est structurée et structurante; seule elle intervient dans la pratique linguistique, opérateur unique d'extraction des structures par l'intermédiaire du fameux test de distinctivité"⁽¹⁾. On sait aussi que, pour Martinet, c'est la communication qui façonne la structure des langues (Martinet, 1964 et Martinet, 1991), même s'il prône une étude centrée plutôt sur les facteurs internes. Pour notre part, nous verrons, à l'instar de nombreux travaux sociolinguistiques, que la langue véhicule et "communique" parfois beaucoup plus d'informations qu'il n'y paraît peut-être de prime abord: ainsi, l'accent du Havre que nous allons observer est, pourrait-on dire, "chargé socialement", comme le montrera l'enquête de notre troisième partie.

Cela amène d'ailleurs une autre question: est-il possible, comme le font les linguistes et même souvent les sociolinguistes, de concevoir le langage et la société comme deux entités distinctes et séparées ? Nous venons de voir, avec

(1) p. 11

Cicourel, que la société faisait peut-être justement partie intégrante du langage; n'oublions pas non plus que le langage fait partie intégrante de la société, ce que nous nous efforcerons de ne pas perdre de vue dans ce travail.

Pour résumer ces grandes disputes épistémologiques, on entend parfois que la sociolinguistique est née d'une linguistique arrivée à ses limites, à bout de souffle (pour reprendre les termes de J.B. Marcellesi (1980), on serait passé "de la crise de la linguistique à une linguistique de la crise"⁽¹⁾), et on aimerait plutôt que la sociolinguistique s'inscrive dans une continuité logique de la linguistique. Mais ce n'est pas là chose facile, comme l'écrivait Christian Baylon (Baylon, 1991):

"On peut avoir le sentiment qu'en linguistique, il n'y a guère de discussions nuancées, il n'y a que des ruptures. (...) Pour devenir calife à la place du calife, pour être "père" quand vient son tour, il faut toujours "tuer", au moins symboliquement, quelqu'un. La sociolinguistique n'échappe pas au vieil archétype." (p. 18)

(1) p. 4

B) Sociolinguistique et sociologie

2.1 Rappelons la mise en garde que Georges Mounin (Mounin, 1967) avait effectuée:

"Si nous voulons rester à l'intérieur du domaine de la science linguistique, il faut répondre à la question: les fonctions du langage peuvent-elles être différenciées sur la base de critères linguistiques ? Si oui, nous restons dans le domaine de la linguistique; sinon, si les critères qui nous servent à identifier et à séparer les fonctions du langage sont psychologiques, ou logiques, par exemple, nous devons être conscients que nous empruntons ces concepts à d'autres disciplines". (p. 403)

Or, on ne peut que constater que tout sépare la sociolinguistique de la linguistique, y compris, par exemple, la façon de constituer le corpus, qui la rapprocherait plutôt de la sociologie. L'un des problèmes de la sociolinguistique est peut-être justement qu'elle n'a pas su se démarquer nettement de la

sociologie: elle est souvent plus sociologique que linguistique, et n'a peut-être pas toujours réussi à constituer un champ qui lui soit réservé. Le problème est que, souvent, on a emprunté des outils et des méthodes à la sociologie sans évaluation critique: ainsi, le découpage sociologique en neuf "niveaux", que Labov lui-même avait utilisé sans sourciller, mais aussi les réseaux. Pierre Achard (Achard, 1993) disait que "ce n'est pas tant la sociologie que la linguistique qui est interpellée"⁽¹⁾, et il est vrai que la sociologie, elle, a effectivement plus ou moins construit son objet, contrairement à la sociolinguistique: de fait, c'est cette dernière qui est interpellée et, à défaut d'une crise de la linguistique, on pourrait bien avoir une crise de la sociolinguistique. Ce sont parfois les sociolinguistes eux-mêmes, et non des moindres, qui le disent:

"Although many impressively consistent patterns of variation have emerged from urban sociolinguistic work, an adequate social framework within which to interpret their results is still lacking". (L. et J. Milroy, 1992) (p. 2)

(1) p. 119

Insistons sur ce point: ce qui est en cause ici, ce n'est pas tant la pertinence des résultats obtenus à l'issue des recherches sociolinguistiques (qui sont effectivement pleins d'enseignement et ont beaucoup apporté à la compréhension des processus de changements linguistiques, par exemple) que la façon dont on les a obtenus et l'orientation de ces recherches. En effet, la sociolinguistique n'a non seulement pas toujours de méthodologie qui lui soit propre, mais elle souffre en plus d'un manque de cohérence quant à ses objectifs. Culioli (Culioli, 1990) avait-il raison de faire remarquer que la sociolinguistique n'était en fin de compte qu'un grand fourre-tout ? Certes, on y classe aussi bien les recherches sur les processus de pidginisation que la dialectologie urbaine, et bien d'autres encore. Au départ, il faudrait déjà savoir quel angle d'approche choisir: si l'on veut étudier la variation linguistique pour apprendre quelque chose sur la société, ou si l'on veut étudier la société pour apprendre quelque chose sur la variation linguistique. Maintes fois, nous l'avons dit, le sociolinguiste fait les deux en même temps, en empruntant à la sociologie les outils, les concepts et les méthodes "clés en main". Ce recours

débouche sur des conclusions qui peuvent même être idéologiquement trompeuses. Ainsi, Glyn Williams (Williams, 1992) avait fortement critiqué le fait qu'un grand nombre de recherches en sociolinguistique (celles de Labov et Milroy, notamment), parce qu'il n'y avait pas eu de regard critique sur les outils sociologiques utilisés (notamment les concepts empruntés à la sociologie parsonienne), donnent l'impression que l'individu est un "willing participant", qui peut choisir ou non d'évoluer à sa guise dans le paysage social, en ayant à sa disposition un certain nombre de registres. Quel que soit le découpage adopté d'un point de vue social (classes ou réseaux), cela débouche sur la question: le libre-arbitre linguistique existe-t-il ? Nous essaierons de montrer que cela ne nous semble pas être le cas dans notre troisième partie.

2.2 Autre source de problèmes : cette confusion quant aux objectifs précis de la sociolinguistique a eu pour résultat, nous l'avons dit, une explosion de disciplines annexes, qui sont autant de preuves des différences de visions et de conceptions qui règnent en son sein:

"On a affaire ici plutôt qu'à une discipline unique, à un ensemble de propositions et de recherches dont l'incohérence se reflète jusque dans la multitude des appellations: sociologie du langage, sociolinguistique, ethnolinguistique, anthropologie linguistique, linguistique anthropologique etc."

(T. Todorov, 1972: p. 84)

Or, la sociolinguistique n'est pas seule à prêter le flanc à ce type de critiques, car lorsque nous disons que la sociologie a plus ou moins construit "son objet", nous aurions peut-être du dire "ses objets": car certains considèrent la sociologie comme étant elle aussi une science parfois "bouche-trou", sans objet global défini, mais avec différents objets particuliers, d'où, par exemple, une sociologie urbaine, une sociologie rurale, familiale, juridique, politique etc. On constate que la sociolinguistique n'échappe pas à ce piège: dialectologie urbaine, dialectologie "tout court" (sous-entendu: rurale), ethnolinguistique (le langage organise le monde en catégories socio-culturelles), anthropologie linguistique (le langage est un fait social), étude de la variation

(le langage reflète les mécanismes sociaux), sociologie du langage (on étudie le langage pour connaître la société) etc., le tout rassemblé parfois sous l'étiquette "sociolinguistique", terme qui, à force de vouloir dire tout à la fois, risque de ne plus rien vouloir dire du tout. Il ne faut cependant pas oublier que cela s'applique sans doute à de nombreuses autres disciplines, comme la physique ou la biologie, qui subissent la même diversification dans le but d'obtenir une plus grande spécialisation. Pour notre part, nous nous efforcerons, dans notre travail, de concilier une approche linguistique avec une approche sociologique: notre première partie sera axée sur l'aspect sociologique (nous y aborderons Le Havre en tant que milieu social), et notre deuxième partie sur l'aspect linguistique (nous y étudierons l'accent proprement dit). Puis notre troisième partie sera, de nouveau, plus sociologique (nous y verrons quelles attitudes cet accent déclenche). Cela nous permettra de nous rendre compte que cet accent s'inscrit dans ce que nous pourrions appeler un "mythe" et qu'il appartient à l'imaginaire des Havrais.

C) Notre travail est-il sociolinguistique ?

Nous allons nous efforcer à la fois d'étudier le langage pour connaître la société et d'étudier la société pour connaître le langage, en nous bornant à la ville du Havre: ce travail relève donc de la dialectologie urbaine, de la sociologie du langage (nous n'irons tout de même pas jusqu'à parler d'ethnolinguistique, bien que certains aspects de l'accent du Havre participent du "mythe collectif"), donc de sociolinguistique, si l'on entend par là une discipline fédératrice regroupant les autres, malgré les problèmes que cela comporte. Notre tâche consistera, dans un premier temps, à constituer une méthodologie qui nous permette d'éviter les écueils auxquels se heurte quiconque étudie le langage en milieu social. La première partie de notre étude, en plus de servir de présentation de la ville du Havre, sera donc essentiellement critique et aura pour objectif non pas de rejeter en bloc tous les concepts et outils que la sociolinguistique a utilisés depuis son éclosion mais d'essayer, dans la mesure du possible, de les affiner et de les

adapter (en ayant pleinement conscience de nos limites) afin d'entreprendre une étude de l'accent du Havre qui soit aussi "épistémologiquement correcte" que possible. Malgré tout, nous n'allons pas consacrer la totalité de notre travail à la recherche d'un modèle: on pourrait voir là une maladie française, qui fait que 20% des publications en sociolinguistique traitent de la sociolinguistique (!) en tant que champ (Laks, 1984). Notre travail est donc sociolinguistique, car nous nous apprêtons à étudier le langage en milieu social, à l'aide de données recueillies sur le terrain. Cependant, notre travail s'inspire aussi et avant tout des recherches faites dans le domaine des attitudes face aux accents (sur lesquelles nous reviendrons en détail dans notre troisième partie), mais sous un angle relativement original: celui des images, des clichés, des mythes qui gravitent autour de la ville du Havre et de l'accent que l'on peut y entendre. Ce que nous ne souhaitons pas faire, en revanche, c'est une étude variationniste à grande échelle où nous effectuerions des corrélations systématiques entre tel usage et telle variable indépendante, et cela parce que nous voulons éviter d'étudier trop séparément le linguistique et le

social. Nous pensons que, plus qu'une discipline à part, la sociolinguistique est une partie de la linguistique, et souhaitons que cela soit visible dans notre travail. Certes, il faut se méfier des métaphores faisant référence à d'autres sciences, mais songeons tout de même à ce que les sciences dites naturelles n'auraient jamais mis à jour si l'on n'avait observé que les animaux qui vivent dans les zoos!..

PREMIERE PARTIE:
LE HAVRE EN TANT QUE COMMUNAUTE

Description sociale et géographique de la ville du Havre

La description de la ville du Havre que nous nous apprêtons à donner ici ne doit pas être perçue comme une "description pour la description". Ce que nous souhaitons faire, c'est en fait un survol de la ville qui soit pertinent pour notre travail, afin de mieux présenter ce qui suivra. Seuls sont donnés ici les aspects qui permettent d'avoir une meilleure compréhension de ce que peuvent être les Havrais, leur cadre de vie, leur histoire et leur milieu social.

A) Histoire sommaire de la ville du Havre

La ville du Havre a été fondée en 1517 à la demande du roi François 1er. Sa vocation était, au départ, militaire, mais l'important afflux de population oblige la conception d'un des premiers plans d'urbanisme, entrepris par l'architecte Bellarmato. C'est ainsi que, même si la vocation militaire du port prédomine pendant les 17^e et 18^e siècles, on commence à voir se dessiner une autre vocation, le commerce, qui devra être cantonné pendant un certain temps dans les espaces non militaires que la marine royale lui aura gracieusement accordé. Cependant, ces deux vocations ne tardent pas à entrer en concurrence, avec l'apparition, puis l'expansion, du commerce à vocation coloniale. Vers la fin du 18^e siècle, les faubourgs s'agrandissent et prennent de plus en plus d'importance, la frange plus bourgeoise de la population s'exile et s'installe sur les pentes qui mènent aux hauteurs, et le besoin de plus en plus pressant d'organiser l'accueil des navires et de leurs marchandises oblige à la destruction ou l'abandon des

structures militaires et des fortifications qui étaient, de toute façon, devenues obsolètes ou inutiles. Le Havre a, semble-t-il, trouvé sa voie.

Pendant le 19^e siècle, la population du Havre est presque multipliée par huit: elle passe de 17500 habitants en 1800 à 130000 en 1900, ce qui propulse la ville dans le circuit fermé des dix plus grandes villes à l'échelle nationale. C'est vers la moitié du 19^e siècle que la ville achève de détruire les remparts et commence à phagocyter les communes environnantes: Ingouville, Gravelle, Sanvic. Ce processus d'expansion par assimilation durera d'ailleurs jusqu'à nos jours. Le problème est que la ville est un peu à l'étroit; elle est forcément limitée dans son expansion par le plateau du pays de Caux au nord, la Seine et le port au sud et à l'est, si bien que se dessine à l'époque ce que sera Le Havre de maintenant: l'habitat s'installe sur les pentes qui montent vers le plateau et le plateau lui-même, le port et les industries s'étendent le long des plaines de la Seine.

A la fin de la seconde guerre, le centre du Havre, rasé par les bombardements alliés, n'est plus qu'un tas de ruines fumantes. La reconstruction sera confiée à l'architecte Auguste Perret,

mais la réussite de cette reconstruction est sujette à discussion: une large majorité des Havrais semble penser que Le Havre n'est pas, ou n'est plus, à proprement parler, une belle ville. Pendant les "Trente Glorieuses", Le Havre devra se plier à ce qui semble devenu, selon certains, son unique vocation: être un pôle portuaire, industriel et pétrochimique majeur.

B) Quartiers et habitat

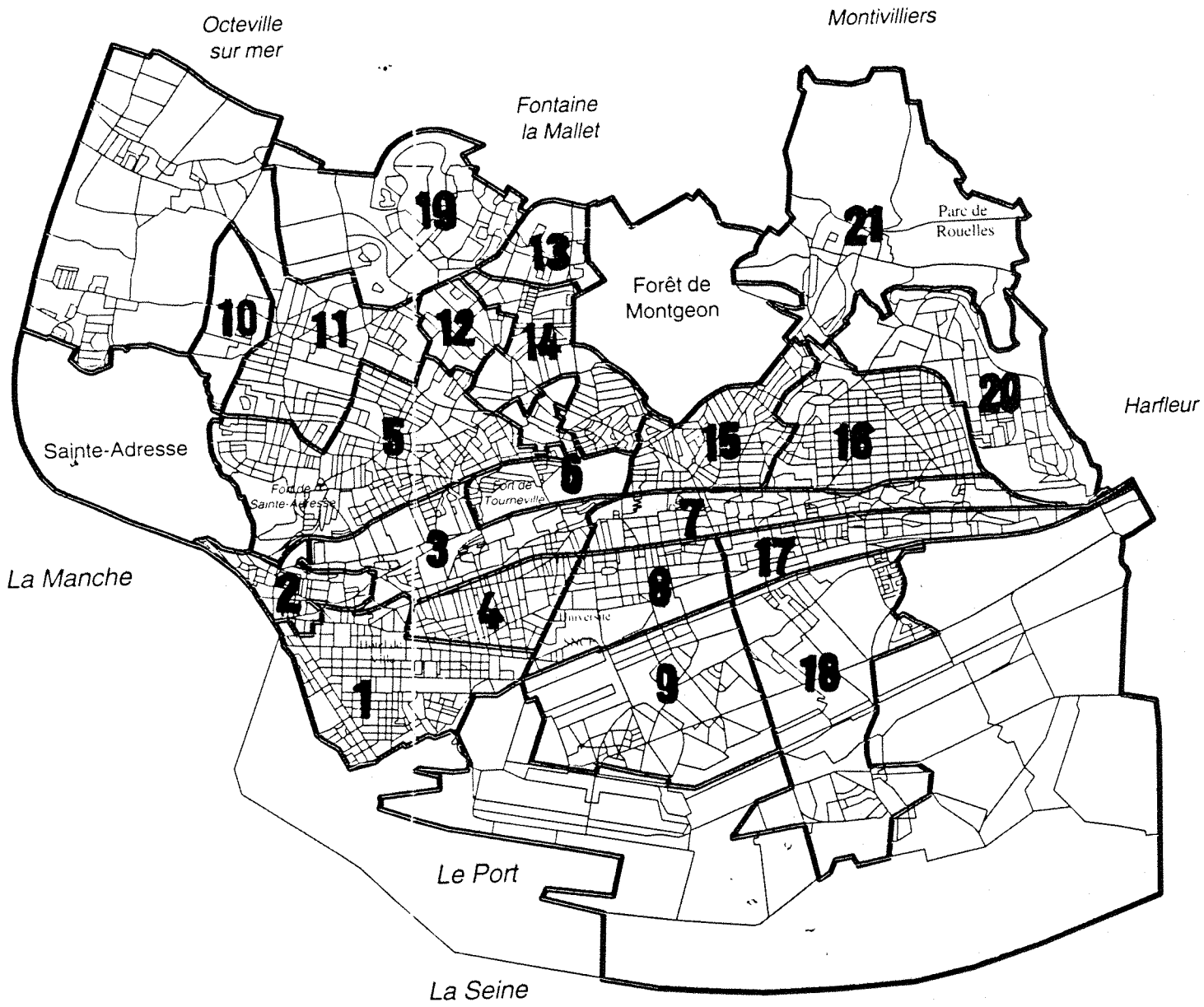
1) Les quartiers et leurs populations

Sources: Atlas du Havre et de sa région, édité par l'Observatoire Population et Habitat (1992)

1.1 Du bref aperçu historique que nous venons d'effectuer, il faut retenir deux choses: l'omniprésence de la mer dans la vocation du Havre et la renaissance difficile, après la guerre, d'une ville à la réputation industrielle.

La commune du Havre en elle-même est la douzième de France par la taille. Si l'on prend en compte son agglomération, elle compte, au recensement de 1990, 253833 habitants. La ville proprement dite peut être découpée en 21 quartiers; on note d'ailleurs que, si ces quartiers sont très hétérogènes les uns par rapport aux autres du point de vue de l'habitat, de la population et de l'histoire sociale, chaque quartier pris séparément est, en soi, plutôt homogène et même fortement typé.

1.2 Nous donnons ci-dessous une carte du Havre avec le nom de ces quartiers, ainsi que leurs populations (recensement de 1990), afin de familiariser le lecteur à des noms qui seront pour certains utilisés dans la suite de notre travail:



Quartiers	Nombre d'habitants
1 Centre-Ville	20033
2 Saint-Vincent	5361
3 Côte Ouest/Ormeaux	9022
4 Anatole France/Danton	10681
5 Sanvic	15460
6 Tourneville	5555
7 Côte Est/Soquence	8089
8 Sainte-Marie/Saint-Léon	7235
9 Eure/Brindeau	7846
10 Points Cardinaux	5345
11 Bléville/Dollemard	11736
12 Mare Rouge	6510
13 Bois de Bléville	5457
14 Mare au Clerc	6721
15 Sainte-Cécile	6626
16 Aplemont	9369
17 Graille	8321
18 Béreult/Les Neiges/le Port	8962

19 Mont-Gaillard	13851
20 Caucriauville	20506
21 Rouelles	3146
Le Havre	195832

2) Composition sociale

2.1 Les quartiers du Havre, nous l'avons dit, ont pour certains une identité assez marquée. Leur répartition géographique correspond d'ailleurs, grosso-modo, à leur composition sociale:

Au nord, sur les hauteurs:

- les logements sociaux, tels que Caucriauville, la Mare Rouge, le Bois de Bléville, Tourneville, le Mont-Gaillard, les Points Cardinaux.
- les zones pavillonnaires, datant de l'entre-deux-guerres, comme Sanvic, la Mare au Clerc, Sainte-Cécile, Aplemont.
- les zones pavillonnaires plus récentes, comme Rouelles ou Bléville/Dollemard.

Sur les pentes:

- les grandes maisons bourgeoises, à Félix Faure et aux Ormeaux côté ouest.
- les pavillons, les collectifs anciens et les H.L.M. de Soquence côté est.

Le centre-ville, reconstruit en 1950/65:

- à l'ouest, est entouré d'habitat collectif ancien comme Saint-Vincent.
- à l'est, même chose: Danton, Sainte-Marie, Graille.

Sur le port:

- les quartiers sud, comme Saint-Nicolas, Eure/Brindeau et Béreult/Champs Barets/Chauvin/Les Neiges.

2.2 Les problèmes sont donc ceux d'une ville-centre avec des communes de banlieue. On a:

- des grands ensembles, plus ou moins dégradés, où habite une population jeune, ouvrière et où sévit un fort taux de chômage. Notons que plus d'un Havrais sur trois habite en H.L.M., que 70% des H.L.M. sont situés en ville haute et que, s'ils sont inexistantes dans certains quartiers (Saint-Vincent, Ormeaux, Danton), il y a neuf quartiers où les H.L.M. représentent plus de 50% du parc immobilier et parfois même jusqu'aux deux tiers (Tourneville, Mare Rouge, les Points Cardinaux, le Bois de Bléville, Caucriauville et Mont-Gaillard).

- des banlieues pavillonnaires avec ménages bi-actifs, employés ou cadres moyens.

- des secteurs plus hétérogènes avec un type d'habitat ancien, de vieilles industries et une population ouvrière.

- le centre-ville, vieillissant, où habitent des enseignants, des cadres et des retraités.

C) Population: âge, ethnie et secteur d'activité

1.1 Comme partout en France, la population du Havre est en voie de vieillissement; cependant, il est important de noter que, malgré cela, Le Havre bénéficie d'une population encore relativement jeune: les moins de vingt ans sont plus nombreux au Havre que dans l'ensemble de la France (28,9% de la population du Havre et de sa région contre 26,5% pour le reste de la France) alors que les plus de soixante ans y sont moins nombreux (17,6% au Havre contre 19,9% pour la France). Encore une fois, on observe une différence très nette selon les quartiers: les quartiers centraux abritent une population plus âgée tandis que les quartiers de la périphérie (notamment les quartiers à habitat social) abritent une population plus jeune.

1.2 En 1990, la population étrangère habitant au Havre était de 10502 personnes, soit 5,4% de la population. Cette population, composée de gens issus du Maghreb, de l'Afrique

Noire et du Portugal, est, en général, beaucoup plus jeune que le reste de la population havraise et se répartit selon les quartiers de façon assez nette: on constate au Havre une forte population étrangère dans les quartiers d'habitat collectif à vocation sociale, comme la Mare Rouge, le Bois de Bléville et les Neiges, et cela pour deux raisons:

- la population étrangère est, en général, de condition sociale beaucoup plus modeste: en France, 68% des actifs sont ouvriers contre 33% pour les Français.

- les logements sociaux sont bien entendu moins chers, et aussi de plus grande taille, ce qui répond mieux au besoin de familles souvent nombreuses: plus de trois enfants par femme contre deux pour les familles françaises.

1.3 Le Havre a, depuis quinze ans, perdu un peu plus de mille emplois par an. Cette baisse est répartie selon les secteurs d'activité, certains ayant été plus affectés que d'autres. Actuellement, près de 73% des actifs travaillent dans le secteur tertiaire (en 1990, six Havrais sur dix et neuf Havrais sur dix travaillent dans le tertiaire) tandis que l'industrie a perdu 12000

emplois en quinze ans et ne représente plus qu'un emploi sur cinq (rappelons que le secteur primaire est, quant à lui, quantité négligeable au Havre). En huit ans, un ouvrier sur dix a disparu et, en ce moment, un ouvrier sur cinq est au chômage. Le secteur secondaire au Havre a donc été frappé de plein fouet par les diverses crises économiques: production d'énergie, bâtiment, métallurgie, construction navale. Le secteur tertiaire a également eu sa part, notamment pour ce qui concerne les activités portuaires (les dockers, bien qu'ouvriers, travaillent dans le tertiaire) et le commerce (la concurrence avec les grandes surfaces a été fatale à de nombreux petits commerçants).

On voit donc que Le Havre est, socialement parlant, une ville qui peut s'avérer avoir un potentiel énorme pour une étude: la forte différenciation des quartiers permet d'avoir un découpage urbain qui corresponde au découpage social. Nous espérons que ce survol permettra au lecteur de mieux appréhender l'enquête de la troisième partie de ce travail.

A l'avenir, il semble d'ailleurs que le découpage assez net donné ci-dessus soit amené à devenir encore plus marqué:

- les actifs travaillant dans le tertiaire habitant dans le nord-ouest.

- les travailleurs du port et de la pétrochimie à l'est.

Un tel découpage ressemblerait à ce qui se passe à Paris et sa banlieue, où l'on observe un découpage est/ouest.

Dans un milieu aussi marqué socialement, la tentation est grande de procéder à une étude sociolinguistique où l'on effectuerait des corrélations entre le milieu social et les pratiques linguistiques. Or (et nous allons nous expliquer sur ce point dès maintenant), nous ne souhaitons pas ici faire une étude variationniste de ce type. Les raisons en sont multiples, comme nous allons le voir.

La variation linguistique en ville: quelques problèmes.

A) La dialectologie urbaine

1.1 Il semble que l'inter-pénétration des disciplines, dont nous parlions dans notre introduction, a abouti à une inter-pénétration des problèmes. La dialectologie, qui est finalement d'une certaine façon la grande soeur de la sociolinguistique, connaît, elle aussi, ses limites. J.B. Marcellesi et L.F. Prudent

(1982) dans un article, avait rappelé une des difficultés majeures de la dialectologie:

"La dialectologie des points produit évidemment des cartes linguistiques. Elle rend compte d'un objet construit et non de la réalité langagière." (p. 7)

Il est permis de se demander si la sociolinguistique ne se heurte pas au même écueil car, que l'on s'intéresse à l'aspect géographique d'un dialecte (que l'on pourrait nommer "aspect horizontal") ou à son aspect social ("aspect vertical"), on a encore une fois du mal à définir précisément l'objet étudié. Les limites géographiques d'un dialecte ne sont pas plus claires et précises que les limites sociales, et les formes en sont plus ou moins nettes ("focused" ou "diffuse": cf Trudgill et Chambers, 1980 et Trudgill, 1986). Même problème, donc, pour la dialectologie urbaine (qui, d'une certaine façon, porte mal son nom, puisqu'elle s'intéresse souvent bien plus à l'aspect social du dialecte qu'à l'aspect géographique: plutôt que de dialectologie, peut-être devrait-on parler de sociolinguistique ?), qui aborde la question dans le cadre de la "ville", cadre qu'il n'est pas toujours facile de définir. Prenons, par exemple, la

définition que Wirth (Wirth, 1964) donne des villes, définition qui s'applique assez bien au Havre. Pour lui, les villes sont des "relatively permanent, compact settlements of large numbers of heterogeneous individuals" (p. 68).

On comprend mieux pourquoi l'intérêt que la ville suscite est relativement récent: la dialectologie trouvait son compte dans des accents ruraux (on se souvient de Gilliéron et Edmont, par exemple) plus "homogènes" qui pouvaient servir à des études souvent diachroniques. Comme le faisait remarquer James Milroy (Milroy, 1992):

"The traditional view of urban dialect was that it is not "dialect" at all. This term was reserved for the rural dialects which had been legitimized by nineteenth-century investigations, and which were believed to be "genuine" in a way that urban dialects are not". (p. 100)

1.2 En effet, dès lors que l'on se penche sur un milieu "socialement hétérogène" (pour reprendre les termes de Wirth) comme Le Havre, on a de grandes chances d'avoir affaire à des particularités linguistiques elles aussi hétérogènes: une concentration d'individus plus grande entraîne un morcellement social (que l'on retrouve parfois géographiquement) occasionné par les différences de goût, de culture, d'héritage, de statut etc.

Cela explique pourquoi, en matière de dialectologie urbaine, c'est l'aspect social (vertical) qui va primer, et pourquoi les variables indépendantes prises en compte ne seront pas les mêmes: si l'on voulait avoir une vision un peu simpliste des choses, on pourrait dire que l'âge, par exemple, a de plus grandes chances d'être choisi comme variable indépendante dans un milieu rural homogène, souvent considéré comme plus "authentique". Cela semble s'expliquer par la densité plus forte des réseaux sociaux; Lesley et James Milroy (1992) résument:

"It has sometimes been suggested that close-knit types of community networks tend to be rural and that they are nowadays marginal to urban life". (p. 6)

Notons d'ailleurs que les auteurs considèrent que c'est là une erreur de jugement, et que les communautés de type "close-knit" existent aussi en ville. Mais tout de même, en dialectologie urbaine, on se heurte au très grand nombre de variables indépendantes que l'on peut choisir (sexe, âge, milieu ethnique, éducation, profession, région d'origine, groupe d'identité etc.) et qui compliquent singulièrement la tâche du chercheur.

B) Corrélations et variables indépendantes

2.1 Mais ce n'est pas tout: il ne nous apparaît pas souhaitable de procéder à une étude dans laquelle on effectuerait, par exemple, des corrélations entre zones d'habitat et pratiques linguistiques car on risque peut-être, en faisant cela au Havre, "d'enfoncer des portes ouvertes" puisque, nous l'avons vu, Le Havre est une ville où le découpage urbain correspond grosso-modo au découpage social. Par conséquent, on trouvera sans

doute les accents dits "populaires" dans les quartiers populaires.

Il est vrai, néanmoins, qu'il y a sans doute variation, d'un point de vue géographique, au Havre. C'est ainsi que l'on constaterait sans doute une répartition entre trois types d'accents dits "populaires" au Havre. Ces trois accents seraient les suivants:

- "accent du Havre": c'est l'accent que nous nous apprêtons à étudier. Il est caractérisé, nous le verrons dans notre deuxième partie, par une avancée générale de l'articulation. Une phrase comme "*son père, il va travailler sur le port avec son chien*" serait réalisée: [sɔ̃ pɛʁ i va tʁavæʁje syʁ lɔ̃ pɔʁ ævɛk
sɔ̃ ʃjɛ]

- "accent beur": c'est l'accent entendu dans la banlieue parisienne et qui est en train de s'installer, si l'on peut dire, au Havre, notamment (mais pas exclusivement) dans la population des jeunes immigrés de la deuxième génération. Un film comme "*La Haine*" de Matthieu Kassowitz en fournirait une assez bonne illustration. Contrairement à l'accent précédent, il est caractérisé par un recul général de l'articulation. Pour l'exemple ci-dessus, on aurait la réalisation: [sɔ̃ pɛʁ i va tʁavæʁje syʁ
lɔ̃ pɔʁ ævɛk sɔ̃ ʃjɛ]

- "accent cauchois": issu du français régional de Normandie, il en possède les caractéristiques, que nous verrons plus en détail dans notre deuxième partie. L'un des traits les plus frappants en ce qui concerne les consonnes est le /s/ qui devient /ʃ/ et le /ʃ/ qui devient /k/:

[ʃɔ̃ pe ˈ va tʁavaje sy ˈ pɔʁ avɛk
ʃɔ̃ kɛ]

Ainsi, d'un point de vue géographique, on commence à entendre de plus en plus "l'accent beur" dans les grands ensembles de type H.L.M. situés, entre autres, sur les hauteurs (Caucriauville, la Mare Rouge, Bois de Bléville, etc., là où la population immigrée de la deuxième génération est la plus forte). "L'accent du Havre" que nous nous apprêtons à étudier s'entend, lui, sans doute un peu dans tous les quartiers populaires, et même ailleurs. Quant à "l'accent cauchois", c'est dans la périphérie du Havre qu'on l'entend le plus (Harfleur, Montivilliers, Gainneville et toute l'agglomération plus éloignée).

2.2 Or, afin d'illustrer les difficultés que l'on rencontre dès que l'on veut effectuer une étude variationniste poussée, on pourrait supposer le tableau suivant pour Le Havre, en sachant que les

taux donnés sont fictifs (nous ne possédons pas de données à leur sujet), ainsi que les termes "jeunes" et "vieux", qui ne veulent rien dire (comme l'écrivait Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1984): "La "jeunesse" n'est qu'un mot"):⁽¹⁾

accent	"jeunes"	"vieux"
"du Havre"	taux moyen	taux moyen
"cauchois"	taux + faible	taux + fort
"beur"	taux + fort	taux + faible

A la lecture de ce tableau, qui n'est encore une fois qu'une hypothèse de travail, on pourrait déduire que l'accent "beur" que l'on entend dans les banlieues est un accent de jeunes, tandis que l'accent "cauchois" est un accent de vieux, l'accent "du Havre" étant un accent qui n'est pas lié à l'âge. Ce serait oublier plusieurs choses:

(1) p. 143

- les proportions pour ce qui concerne l'accent "cauchois" seraient sans doute bien différentes dans la campagne environnant Le Havre.

- chez les immigrés, le nombre de "jeunes" ayant appris le français en première langue est plus grand que le nombre de "vieux", ce qui tronque la vision que l'on peut avoir de l'accent "beur".

- le niveau d'instruction est, de façon générale en France, plus grand chez les "jeunes" que chez les "vieux", et c'est plutôt là qu'il faudrait chercher une causalité.

On voit donc, avec cette illustration (certes un peu grossière), qu'il faut faire attention de ne pas confondre "corrélation" et "causalité": dire de tel ou tel accent que c'est un accent de "jeunes" ou de "vieux", c'est faire une évaluation qui ne prend pas en compte l'aspect géographique, le milieu ethnique et le degré d'instruction, par exemple. Certains sociolinguistes ont, en réponse à ces difficultés, avancé que certaines variables indépendantes étaient dans certains cas plus révélatrices que d'autres. Macaulay (1977) avait ainsi mis l'accent sur

le degré d'instruction et l'activité professionnelle en tant que variables indépendantes à prendre en compte en priorité).

On sait de plus que l'accent peut changer pendant l'interaction, comme le démontre la théorie d'accommodation et de convergence-divergence de Giles. Enfin, n'oublions pas que la plupart de ces variables indépendantes peuvent changer dans le temps (l'âge, bien entendu, mais aussi la profession ou la classe sociale, par exemple), ce qui peut compliquer encore les choses.

Or, le problème ici n'est pas tant qu'il y ait un grand nombre de variables indépendantes mais plutôt que ces variables s'interpénètrent et ont une influence les unes sur les autres.

Ainsi, pour ne citer que quelques exemples:

- l'âge peut déterminer l'appartenance à une catégorie professionnelle (l'expérience pouvant être prise en compte pour un certain type d'emploi) ou à un groupe d'identité (rares sont les rappeurs très âgés, par exemple).

- le sexe peut également, on ne le sait que trop, limiter encore l'accès à certaines professions.

- le niveau d'instruction, c'est évident, détermine l'accès à certaines professions.

- l'origine ethnique peut être, encore de nos jours, un facteur d'accès à tel ou tel type d'emploi.

On voit donc qu'il est parfois délicat d'établir des corrélations entre certaines variables indépendantes et des variables linguistiques, sans être bien certain des causalités (même s'il n'en demeure pas moins que, dans certains cas, ces corrélations existent). Autre inconvénient: on risque, à la longue, de concevoir le langage et la société comme deux choses séparées, alors que nous souhaitons, dans notre travail, ne pas opérer cette division. Dernier inconvénient, d'ordre technique, celui-là: chercher à établir des corrélations oblige souvent le chercheur à entreprendre une enquête à grande échelle, ce qui nécessite parfois une équipe. A cet égard, effectuer des corrélations systématiques à grande échelle entre certains usages et le paysage social du Havre ne nous a ni semblé constituer une démarche appropriée, ni été envisageable de toute façon. Il nous est vite apparu qu'il était en fait beaucoup plus intéressant, pour ce qui est du Havre,

d'explorer les attitudes et même les clichés liés à l'accent que nous étudions ici: ajoutons que, à cet égard, les résultats de l'enquête de notre troisième partie ont été au delà de nos espérances, comme nous le verrons.

**Classes sociales, réseaux sociaux et communauté
linguistique: le cas du Havre**

A) La notion de communauté linguistique

1.1 La notion de communauté linguistique, qui constitue la véritable base de la majorité des recherches entreprises dans le domaine de la sociolinguistique, est aussi la notion qui semble créer le plus de difficultés, au point qu'elle est sans doute le concept sociolinguistique le plus discuté et le plus discuté. En fait, la définition même de la communauté linguistique

soulève parfois de plus nombreuses questions qu'elle n'en résout, et on voit qu'Hudson (Hudson, 1980) avait dû consacrer au moins quelques pages de son ouvrage à la récapitulation des différentes approches ! La clé réside dans l'éternel dilemme du va-et-vient entre le social et le linguistique:

"Many attempts have been made to define a language in social terms, such as "The language of community X"; but when we have to devise a test for membership of Community X it frequently includes (...) speaking Language X, and the definition therefore becomes circular" (Le Page et Tabouret-keller, 1985).
(p. 191)

On pourrait ainsi regrouper les différentes approches de la communauté linguistique en quelques grandes catégories (cf notamment: Dittmar et Schlobinski, 1988; Hudson, 1980 et Calvet, 1994), qui correspondent à des écoles précises:

- approche "Martinet": c'est la définition de base, puisque la communauté est définie comme l'ensemble des gens qui utilisent une même langue. "Il y a langue dès que la communication s'établit (...) et on a affaire à une seule et même

langue tant que la communication est effectivement assurée"
(Martinet, 1991) ⁽¹⁾

- approche "Bloomfield": "Une communauté linguistique est un groupe de gens qui agit au moyen du discours.(...) Les membres d'une communauté linguistique peuvent parler d'une façon si semblable que chacun peut comprendre l'autre ou peuvent se différencier au point que des personnes de régions voisines peuvent ne pas arriver à se comprendre les unes les autres" (Bloomfield, 1970). ⁽²⁾

- approche "Milroy": ici, l'ensemble des gens qui entrent dans un réseau de relations, et donc en interaction, constituent une communauté. On voit que cette conception est plus sociale que linguistique, et il est vrai qu'elle fonctionne bien dès lors que l'on parle des dockers du Havre, par exemple.

- approche "Hymes": la communauté doit partager les mêmes règles pour la production et l'interprétation des discours.

- approche "Labov": "Il serait faux de concevoir la communauté linguistique comme un ensemble de locuteurs employant les mêmes formes. On la décrit mieux comme étant un groupe qui partage les mêmes normes quant à la langue" (Labov, 1976). ⁽³⁾

(1) p. 147

(2) p. 44

(3) p. 228

Labov entend par "normes" les attitudes sociales par rapport à la langue. Romaine (Romaine, 1982) avait d'ailleurs rappelé les obstacles rencontrés dès que l'on a cherché à définir une communauté linguistique en dehors du New-York cher à Labov.

1.2 On constate que ces approches de la communauté linguistique présentent des différences sur bien des points: il y a d'un côté les définitions qui priment l'aspect "communauté" et de l'autre celles qui penchent plutôt du côté "linguistique". Cependant, Glyn Williams (Williams, 1992) a eu la réflexion suivante, à laquelle Calvet a fait écho (Calvet, 1994) et qui nous paraît vitale:

"What is distinctive is the manner in which sociolinguistics creates the boundary of the enclosed space on the basis of linguistic, rather than social, features". (p. 69)

C'est pourquoi il faut évidemment opérer une distinction entre communauté linguistique et communauté sociale: le noeud du problème a peut-être été justement de vouloir chercher les

particularités linguistiques de telle ou telle communauté, en ayant précisément défini cette dernière selon des critères linguistiques: on ne pouvait aboutir qu'à un paradoxe, à savoir chercher du linguistique dans quelque chose de défini linguistiquement. Notre objectif sera donc d'essayer de définir, pour commencer, une communauté sociale, et non une communauté linguistique. Une communauté sociale se définit, selon Calvet (Calvet, 1994), par quatre facteurs, qui sont le lieu (ce qui la différencie fondamentalement de la communauté linguistique), le temps (le lieu peut changer diachroniquement), l'action (plus que simplement des locuteurs mis ensemble, la communauté implique des relations de convergence, divergences ou même conflits) et l'habitus (notion élaborée par le sociologue Pierre Bourdieu et sur laquelle nous reviendrons dans notre troisième partie). Notre travail est donc articulé en deux temps: la difficulté réside dans le fait qu'il faut d'abord chercher le linguistique dans le social, ensuite chercher le social dans le linguistique, mais sans opérer de dichotomie définitive. Alors, en quoi consistera, pour commencer, notre communauté

sociale? Nous avons choisi la plus sociale des approches en terme de communauté linguistique: celle des réseaux.

B) Classes et réseaux sociaux

2.1 Depuis les analyses stratificationnelles (à New-York, notamment) de Labov, qui avait récupéré le système à neuf niveaux socio-économiques mis en place par la sociologie américaine, et qui a été suivi par d'autres (par exemple, Trudgill), la division du paysage social en classes a été largement utilisé en sociolinguistique: on entend alors par "classes" la définition qu'en donnait, par exemple, Georges Gurvitch (Gurvitch, 1969):

"Les classes sociales sont des groupements particuliers de fait et à distance caractérisés par leur supra-fonctionnalité, leur tendance vers une structuration poussée, leur résistance à la pénétration par la société globale et leur incompatibilité radicale avec les autres classes". (p. 199)

L'auteur entend par des groupements "de fait" des groupements "auxquels leurs membres participent sans que cela soit explicitement voulu par eux et sans qu'ils obéissent aux injonctions d'une organisation ou d'un pouvoir précis". Par "à distance", l'auteur veut dire que ces groupements ne se réunissent pas. Cependant, le problème, nous l'avons dit dans notre introduction, réside dans le fait que les sociolinguistes n'ont, pour la plupart, pas hésité à récupérer sans prendre suffisamment de recul les outils et les systèmes élaborés par les sociologues, et notamment le structuro-fonctionnalisme de Parsons.

2.2 Le regard critique que Glyn Williams (Williams, 1992) porte sur le travail de Labov en particulier et la sociolinguistique en général est, entre autres choses, axé sur la façon dont est envisagé le consensus social. Les travaux de Labov et la façon dont il lie la mobilité sociale à l'usage de certaines variantes linguistiques laissent entendre que l'individu est un acteur conscient de l'ordre social dont il fait partie, choisissant d'évoluer

"vers le haut" ou au contraire de rester où il est. Or, cela n'est vrai que pour quelques individus, mais il est délicat, encore une fois, de faire des corrélations entre des usages linguistiques liés à certains comportements et toute une "classe" (en l'occurrence, la classe moyenne). Comme le souligne Glyn Williams:

"If language is part both of the normative structure and of individual expression then the individual must also be a willing participant in the creation of a normative order which restrains him/her. It is as if the social structure is a product of individual decisions". (p. 92)

2.3 De plus, ce découpage social en classes pose d'autres problèmes. Les classes sociales n'ont, selon certains sociologues, pas d'existence réelle; au mieux, elles sont difficilement tangibles, et il devient de plus en plus ardu de trouver des critères satisfaisants sur lesquels se baser pour les définir. Ainsi, on constate une différence entre classe objective et classe subjective. Il suffit d'ajouter la notion de prestige, que Gurvitch (Gurvitch, 1969) définit comme un "honneur accordé

de fait à ceux qui de fait possèdent les valeurs communément admises de fait par les individus d'une société donnée" pour que tout change: une classe sociale subjective existe peut-être plus en fonction du prestige qu'elle s'accorde ou se voit accorder par d'autres. Ainsi, la profession, souvent utilisé comme critère de classement objectif, évolue depuis déjà un certain temps: un employé de banque pourra être moins payé qu'un ouvrier, mais il jouira sans doute d'un prestige plus grand. Donc, les gens ont parfois tendance à se modeler un groupe de référence, c'est-à-dire une classe à laquelle ils n'appartiennent pas réellement, et qui ne coïncide pas avec leur classe objective, soit parce qu'elle est au dessus, soit parce qu'elle est au dessous. Or, cela nous semble extrêmement important, car cela se traduit peut-être sur le plan linguistique: peut-être même que linguistique et social ne devraient pas être séparés ici.

2.4 Les réseaux, quant à eux, ont connu leur heure de gloire en sociologie avec, entre autres, les travaux de Boissevain (Boissevain, 1973) et avaient été récupérés par la sociolinguistique parce qu'ils accordent une place plus

importante à l'interaction, mais aussi parce qu'ils constituaient alors une innovation méthodologique par rapport à la sociolinguistique traditionnelle et qu'ils permettent notamment de nuancer le découpage de la société en classes. Cependant, les deux approches ne sont pas forcément incompatibles: Lesley et James Milroy (1992) n'excluent pas d'aboutir à un modèle sociolinguistique qui intègre à la fois la classe socio-économique (plus "macro-linguistique") et les réseaux (plus "micro-linguistiques"):

"Although these variables are often presented as unrelated or even contradictory, (...) it is useful to propose an interpretation of sociolinguistic space that conceives of them as interrelated". (p.23)

2.5 Le problème est que le découpage en réseaux n'est en lui-même pas exempt de certains défauts. En effet, dans des travaux plus anciens (James et Lesley Milroy, 1985) puis dans son ouvrage le plus connu sur Belfast, Lesley Milroy (Milroy, 1987) avait expliqué certains types de comportements linguistiques en les liant (et donc en effectuant des corrélations)

à certains types de réseaux et à leur densité, et en montrant que les liens dits "weak" entre les groupes sont ceux au travers desquels les innovations linguistiques sont véhiculées (cf également James Milroy, 1992). Inversement, au sein des réseaux plus denses, le vernaculaire est décrit comme plus stable. Là encore, on peut se demander dans quel sens fonctionne la corrélation: est-ce le langage qui conditionne la société, ou l'inverse ?

"Loyalty to the vernacular speech norms is accounted for by a density of networks which is a consequence of that loyalty" (Williams, 1992). (p. 195)

On se heurte donc au même écueil que pour les travaux stratificationnels: on a, là aussi, l'impression que l'individu est, au sein de la société, en état de libre-arbitre et qu'il peut choisir d'évoluer, ou de demeurer, non plus dans les classes mais dans les réseaux en utilisant pour cela la langue. Cependant, il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain: une fois que l'on est conscient de ces difficultés, la notion de réseaux n'en demeure

pas moins un outil fort intéressant d'un point de vue social. Aussi, il nous a semblé approprié de l'illustrer avec l'exemple des dockers du Havre.

C) Les dockers du Havre en tant que réseau social

3.1 Jusqu'au milieu du 19^e siècle, n'importe qui pouvait être docker au Havre:

"Ouvert à tous comme un marché, le métier de docker attire tous ceux qui désirent une tâche immédiate, purement musculaire, aussi libre et incontrôlée que possible. (...) Le quai devient "la légion étrangère" du travail" (Legoy, 1979). (p. 207, tome 2)

C'est à partir de 1850 que l'on voit se dessiner un corporatisme qui connaîtra sa consécration avec la loi de 1947 qui apporte, entre autres choses, la garantie d'une rémunération les jours de chômage. Rappelons en effet que le docker est un journalier, qui travaille quand il y a des bateaux.

Précisément, ce qui est frappant avec les corporatismes, c'est qu'ils peuvent prendre les allures d'une véritable société en marge de la société, d'un petit monde à part. Dans un ouvrage consacré aux dockers du Havre cité par Loïc Hilaire (Hilaire, 1993), Jean-Pierre Avenel écrit:

"Le groupe possède une existence fortement individualisée. Des caractères psychologiques, sociaux, professionnels, extrêmement marqués, lui confèrent des traits d'une exceptionnelle vigueur, accusés encore par un isolement qui a jadis placé les dockers du Havre dans la situation d'une minorité ethnique ou religieuse". (p. 13)

Or, nous le verrons dans notre troisième partie, les dockers au Havre sont perçus par une partie de la population comme constituant un groupe socialement (à juste titre), et linguistiquement (ce qui est faux), très marqué. Cela s'explique par plusieurs facteurs:

- jusqu'à récemment, on pouvait compter sur la toute puissance de leur syndicat, qui contrôle l'embauche et contribue à la

soudure et à la cohésion du groupe: ne pas se syndiquer était, il y a quelques années (et peut-être encore maintenant: ce genre de choses est difficile à contrôler !) passible d'une répression violente.

- on est, en général, docker de père en fils. Il est difficile et parfois impossible à une personne étrangère au milieu de devenir docker. Or, cela a forcément une incidence sur les réseaux du groupe. Penelope Eckert (Eckert, 1988), en étudiant la variation chez les adolescents, faisait remarquer:

"As they develop socially, adolescents may move out of their neighborhood networks into networks that may have quite a different socioeconomic character. Thus, one would expect that where individuals' emerging social identities conflict with those of their parents or neighborhood peers' socioeconomic identities, their patterns of variation will adjust accordingly". (p. 185)

Or, il y a peu de chances que cela soit le cas chez les dockers; si l'on est docker de père en fils, cela tend à serrer les liens du groupe, qui deviennent "multiplexes": à défaut d'avoir des

dockers qui habitent tous dans le même quartier (au Havre, on comptait en 1960 350 foyers de dockers dans le quartier des Neiges (Chedot, 1995), ce qui n'est pas négligeable; mais il semblerait qu'il y ait eu depuis une dispersion vers la grande banlieue pavillonnaire), on peut avoir un père docker, un ami docker etc. que l'on retrouvera sur le lieu de son travail, mais aussi en dehors. On pourrait même se demander s'il n'y a pas un "habitus docker". Pour Philippe Lorenzo (Lorenzo, 1990): "Avoir ses fils sur le port est pour un docker non seulement la source de fierté que l'on connaît bien par le principe de légitimation du travail du père, mais c'est aussi la transmission d'un patrimoine. Du seul patrimoine finalement dont peuvent se prévaloir les dockers".⁽¹⁾

- le lien avec le passé joue un rôle important. Ainsi, pour Philippe Lorenzo (Lorenzo, 1990): "Le passé des dockers est leur histoire et leur légitimité dans le port. Pour comprendre les dockers d'aujourd'hui, il faut saisir leur continuité historique. Le passé devient mythique, l'exemple à suivre".⁽²⁾

- les dockers sont souvent en conflit, soit syndical, soit simplement sur leur lieu de travail avec ceux qui ne sont pas

(1) cité par Hilaire (1993: p. 20)

(2) cité par Hilaire (1993: p. 45)

dockers. Or, comme le disait Helle (Helle, 1966): "la société finirait par oublier purement et simplement le docker si ce dernier ne concentrait occasionnellement sur lui l'attention du public, soit par des revendications de salaire, soit même par des grèves"⁽¹⁾. Or, cela contribue encore à la cohésion du groupe car, comme le souligne Loïc Hilaire (Hilaire, 1993): "Plus un décalage existe entre les comportements d'un groupe et ceux observés dans le reste de la vie sociale, plus est grande l'attraction du mythe qui seul permet de préserver les identités collectives. A un certain moment, la communauté en arrive à penser qu'elle reste la seule à ne pas s'être compromise, à n'avoir rien cédé. (...) Chaque victoire du groupe, mais aussi chaque défaite, sert à confirmer la justesse de sa cause et de ses valeurs, même contre toutes les autres"⁽²⁾. Sur quel mythe repose, en grande partie, l'identité des dockers, du point de vue du travail ? Sans doute, toujours selon Hilaire, sur le fait qu'"à la différence des autres salariés, les dockers n'ont jamais eu de patrons; ils ont aboli le salariat bien avant qu'il n'existe. Ce mythe est fondateur du groupe, mais il fait fi de tous ceux qu'il exclut: les hors statuts"⁽³⁾. Legoy (Legoy, 1979) donne une

(1) cité par Hilaire (1993: p. 47)

(2) p. 49

(3) p. 49

illustration amusante de cette attitude farouchement revendicative: un mouvement de protestation s'était organisé lors d'un déménagement, vers la fin du 19^e siècle, du lieu d'embauche des dockers du Havre: ce déménagement avait pour conséquence d'éloigner radicalement le lieu d'embauche en question des bars du quartier Saint François !

On voit donc que commence à se dégager ce qui pourrait presque être un "ethnic group" selon la définition qu'en donnent Le Page et Tabouret-Keller (Le Page et Tabouret-Keller, 1985); à défaut d'être "biologically self-perpetuating", les dockers partagent des valeurs culturelles, sont un réseau riche de communication et d'interaction et se disent dockers, sont fiers de l'être et le font savoir. Or, on sait que cela peut avoir des conséquences linguistiques. Ainsi, Giles (Giles, 1977):

"Non-converging speech is an important medium often used by ethnic groups as a symbolic tactic for maintaining their identity and cultural distinctiveness". (p. 323)

(1) p. 207

Il va de soi que nous prendrons ce jugement avec circonspection, puisque d'une part il est délicat, encore une fois d'affirmer que les dockers sont un "ethnic group" et d'autre part nous avons déjà dit que nous doutions de l'individu en tant que "willing participant" dans la société (ce que cette définition de Giles implique). Plutôt que "ethnic group", nous préférons le terme de "communauté symbolique" ou, encore mieux, tout simplement "communauté sociale". On verra l'importance que cela revêt dans notre troisième partie, consacrée aux attitudes par rapport à l'accent étudié ici. Toujours est-il que c'est en partie (mais pas uniquement) de cette "communauté sociale" des dockers que nous allons extraire l'accent que nous étudions dans notre deuxième partie. En effet, les dockers sont un groupe très marqué d'un point de vue social et sans doute très homogène, mais pour ce qui est de l'accent du Havre, rien ne les différencie objectivement du reste des Havrais qui ont cet accent: les particularités sont les mêmes chez les dockers et chez les non-dockers. C'est d'ailleurs paradoxal, car cet accent est assez proche, comme nous le verrons dans notre deuxième partie, de l'accent populaire parisien: il est curieux

qu'un groupe aussi homogène que les dockers ait un accent somme toute assez "banal". Autre phénomène curieux: c'est aux dockers que l'accent est le plus volontiers associé au Havre, comme nous l'expliquerons dans notre troisième partie, ce qui fait que c'est en cela que réside en partie le mythe de l'accent du Havre.

Le recueil des données

Dans la communauté sociale qui nous intéresse (un réseau de relations personnelles dans la ville du Havre, nous permettant d'enquêter chez les dockers, qui sont, en un sens, la communauté sociale par excellence), nous avons cherché les aspects linguistiques: nous avons demandé à des individus s'ils connaissaient quelqu'un, dans leur entourage, qui avaient, selon eux, "l'accent du Havre". Lorsque la réponse était positive, nous écoutions et enregistrions, lorsque cela était possible, les

personnes ainsi désignées. Nous avons ainsi obtenu cinq enregistrements, plus ou moins longs. Le fait de demander à quelqu'un et d'avoir donc un intermédiaire permet d'éviter de nous fier à notre seul jugement.

A partir de ces enregistrements, nous avons effectué des transcriptions qui nous ont permis d'analyser les particularités de cet accent: cette analyse constitue la deuxième partie de ce travail, et est essentiellement linguistique. Nous avons ensuite essayé de détecter quelles attitudes sociales se cachent derrière cet accent. Nous l'avons donc fait écouter à d'autres personnes, afin qu'elles nous disent ce qu'elles en pensaient: c'est la troisième partie de ce travail, qui est essentiellement sociale.

A) Le paradoxe de l'observateur

Ce qui fait la difficulté d'une enquête sociolinguistique telle que celle que nous avons entreprise, c'est, en grande partie, le travail sur le terrain proprement dit. Il est en effet difficile de recueillir des données sans être soumis constamment à ce que

Labov en particulier et tout scientifique en général appelle "le paradoxe de l'observateur": un sujet, si on l'étudie pour connaître son comportement, aura tendance à changer justement son comportement s'il se sait observé. On se souvient que Labov essaya le premier de contourner ce problème en laissant tourner son magnétophone lorsque ses informateurs discutaient au téléphone ou étaient interrompus par un de leurs proches. L'autre méthode consistait à demander à l'informateur de parler d'un sujet très chargé émotionnellement, comme le jour où ils sont passés à deux doigts de la mort.

Lesley Milroy, elle, avait choisi de se faire introduire dans un réseau par l'intermédiaire de "l'ami d'un ami", ce qui permettait d'obtenir un accès plus facile et ainsi d'avoir des informateurs qui relâchent l'éventuelle vigilance qu'ils pourraient exercer sur leur discours.

Nous avons, pour notre part, choisi une méthode qui permette de combiner ces deux approches, tout en se débarrassant complètement du "paradoxe de l'observateur". Au lieu d'un lourd et encombrant magnétophone, nous avons utilisé un petit baladeur sur lequel nous avons adapté un micro qu'il était facile

de camoufler. L'inconvénient était qu'il fallait se trouver dans des conditions de prise de son acceptables, généralement dans un endroit non extérieur. Autre inconvénient, éthique celui-là: nous ne disions pas aux informateurs qu'ils étaient enregistrés. Cela peut poser, chez certaines personnes, un problème comparable à celui créé lorsque l'on prend quelqu'un en photo sans le lui dire. Nous surmontions cet obstacle en avouant la vérité à nos informateurs après l'enregistrement et en leur offrant, s'ils le souhaitaient, d'effacer la bande sous leurs yeux: aucun ne s'en est offusqué, et tous ont accepté que nous conservions l'enregistrement.

L'avantage, en revanche, est que les données recueillies sont d'excellente qualité: il serait difficile d'obtenir des enregistrements qui soient autant "sur le vif".

Pour obtenir ces données, nous demandions donc à des personnes s'ils connaissaient quelqu'un qui avaient, selon eux, "l'accent du Havre". Cette méthode, qui rappelle un peu celle utilisée par Lesley Milroy dans ce sens où nous approchions nos informateurs de façon indirecte, avait l'avantage d'éviter d'avoir à nous fier à notre seul instinct. L'autre avantage était

que les informateurs nous connaissaient directement (pour deux d'entre eux) ou indirectement, ce qui leur ôtait toute inhibition éventuelle. Une fois que nous avons repéré l'informateur, nous nous arrangions, lorsque c'était nécessaire, pour le faire parler d'un sujet qui l'affecte, ce qui rappelle, cette fois, la méthode mise au point par Labov. C'est ainsi que nous avons pu obtenir cinq enregistrements plus ou moins longs: la longueur n'est d'ailleurs pas un facteur déterminant, puisque l'enregistrement le plus riche à certains égards est aussi l'un des plus courts.

B) Les informateurs

Nom:	Gérard D.
Age:	56 ans
Lieu de naissance:	né au Havre
Profession:	docker à la retraite

L'enregistrement s'est passé alors que Gérard D. était à table avec quatre autres personnes. Les conditions de prise de son

sont donc excellentes. L'informateur étant docker à la retraite, le sujet à aborder pour le "toucher émotionnellement" était tout trouvé: nous lui avons demandé ce qu'il pensait de la réforme du statut des dockers qui était sur le point d'être mise en application à l'époque et qui se heurtait chez les gens concernés à une opposition très virulente. Le résultat a dépassé nos espérances: Gérard a parlé pendant plus d'une heure, devisant sur ses habitudes de l'époque où il était docker, s'offusquant de la façon dont il a été mis à la retraite, racontant plusieurs anecdotes sur l'imprévisibilité de ses horaires.

Par honnêteté, signalons que Gérard est l'un des deux sujets que nous connaissons directement, et nous n'avons donc eu aucun mérite ni aucun mal à obtenir des données d'aussi bonne qualité.

Nom:	Etienne C.
Age:	30 ans
Lieu de naissance:	né au Havre
Profession:	superviseur de quai

Etienne est le deuxième informateur que nous connaissons directement. Nous l'avons enregistré au moment où il venait de finir une escale (rappelons qu'Etienne est superviseur de quai) qui avait été particulièrement difficile du point de vue des relations avec le capitaine du navire. Etienne est déjà un individu relativement nerveux en soi: il n'en fallait pas plus pour qu'il éclate, d'autant que des collègues qui sont avec lui au moment de l'enregistrement se moquent de lui et réussissent à l'énerver encore plus. Le résultat est un enregistrement de quelques minutes seulement, mais d'excellente qualité puisque Etienne se laisse complètement aller. Nous verrons d'ailleurs dans notre troisième partie que c'est cet enregistrement-là qui constitue la pierre de touche de notre enquête.

Surnom:	Wawa
Age:	26 ans
Lieu de naissance:	né au Havre
Profession:	ouvrier métallurgiste

On pourra s'étonner de voir figurer ici le surnom de cet informateur (son vrai nom est Christophe): c'est pour des raisons de facilité, puisque les autres personnes présentes au moment de l'enregistrement l'appellent ainsi. L'enregistrement a eu lieu à une terrasse de café, et les conditions de prise de son ne sont donc pas idéales. En outre, Wawa fait partie de ces individus qui ne s'énervent jamais. Nous avons donc eu toutes les difficultés du monde à trouver un sujet qui le touche. Néanmoins, au bout de quelques minutes, une autre personne présente a eu l'excellente idée de lancer une conversation sur les guitares électriques: qu'il en soit ici remercié !

Nom:	Nouët
Age:	51 ans
Lieu de naissance:	né au Havre
Profession:	maçon

Au moment de l'enregistrement, Monsieur Nouët, maçon de son état, venait de finir des travaux dans un appartement et était en train de prendre l'apéritif. Les autres personnes présentes ont lancé une conversation sur la société de consommation moderne et ses aléas: notamment, le gaspillage de nourriture. Ce sujet de conversation a permis d'obtenir ce que certaines personnes interrogées lors de notre enquête ont appelé un véritable morceau d'anthologie: les différentes façons d'accomoder un restant de rôti.

Monsieur Nouët est cependant un cas un peu à part. Les conditions d'enregistrement étaient telles que, comme nous ne le connaissions pas du tout, nous avons dû nous livrer à une petite enquête pour savoir son âge et s'il était bien originaire du Havre. Malheureusement, nous avons oublié de demander son prénom, si bien que nous avons dû nous contenter de son nom: Nouët.

Nom:	Lucien N.
Age:	45 ans
Lieu de naissance:	né au Havre
Profession:	docker

Lucien N. est docker, et nous l'avons enregistré au moment où il venait de terminer son travail et qu'il prenait part à une conversation avec d'autres personnes au sujet d'un chef de service qui a la réputation d'être terriblement maniaque. Malheureusement, Lucien N. doit être une personne relativement timide puisqu'il n'intervient pas beaucoup dans la conversation. Ses rares interventions sont cependant d'excellente qualité, et très intéressantes d'un point de vue linguistique, si bien que nous n'avons pas pu nous décider à renoncer à cet enregistrement.

C) Autres sources

En plus de nos cinq informateurs principaux, nous avons pu grappiller ici et là d'autres données annexes. Ainsi, dans la rue, lorsque nous surprénions une réalisation phonétique intéressante, nous la notions. Mais la source la plus riche, nous l'avons trouvée sous forme de vidéos:

- le film "Table Rase", de Christian Zarifian, relate la destruction de la ville du Havre pendant la Seconde Guerre Mondiale. Il consiste essentiellement en une série d'interviews de Havrais qui ont vécu ("survécus" serait le mot approprié) les bombardements. C'est évidemment un sujet très chargé émotionnellement, et la qualité linguistique des témoignages est frappante.

- le reportage "Trait d'Union" est consacré à une association qui oeuvre dans les quartiers dits difficiles du Havre. Là aussi, on entend une série de témoignages de jeunes gens, ex-délinquants, qui essayent de s'en sortir avec l'aide de l'association "Trait d'Union".

Pour des raisons de clarté, chaque fois que nous donnerons une de ces réalisations annexes dans notre deuxième partie, nous la ferons suivre du signe #.

DEUXIEME PARTIE: DESCRIPTION DE L'ACCENT

Nous avons choisi, dans ce qui suit, de ne parler que de ce qui dévie de la "norme", c'est-à-dire ce qui constitue les variables de l'accent du Havre. Nous avons ainsi délibérément omis de mentionner certaines oppositions: par exemple, nous n'avons pas parlé de l'opposition /*ɛ̃*-/ɔ̃/ qui, au Havre, a pour ainsi dire disparu, ce qui n'est que le reflet d'une tendance observée par ailleurs dans l'ensemble du nord de la France (même si l'on note, dans notre corpus, une réalisation atypique de "parfum", réalisé [pæʁ fɔ̃]). Il convient bien entendu de définir ce que nous entendons par "norme". Il nous a été nécessaire de fixer notre choix non pas sur la norme mais sur une norme. Rey (1972) préconisait de distinguer norme objective, norme subjective et norme prescriptive), en prenant pour références le *Petit Robert* qui constitue un outil de base idéal, et le *Dictionnaire de la prononciation française dans sa norme actuelle* (1987): ils nous serviront en quelque sorte "d'étalons". Notre choix est donc basé sur la nécessité d'avoir une référence stable et sûre, mais il va de soi que nous n'émettrons à aucun moment de jugement de valeur.

5

L'archiphonème /A/.

L'opposition entre le /ɑ/ et le /a/ est encore très vivace dans l'ensemble de la Normandie rurale . Guiti Deyhime (1967) donne une fourchette statistique de 100% à 92% d'oppositions entre "patte" et "pâte" en Normandie, alors qu'à Paris, pour la même paire, le chiffre est de 87% à 80%. Il est clair, cependant, que l'opposition entre /ɑ/ et /a/ est, comme le souligne Henriette Walter (1977), une "opposition sur laquelle on a tendance à ne plus faire reposer le poids de la communication, étant donné les

risques d'incompréhension ou d'incertitude qui en résultent"⁽¹⁾. De même, Jacqueline Picoche et Christiane Marchello-Nizia (1994) constatent une régression du /ɑ/, et précisent que "10 à 12%⁽²⁾ des /A/ sont postérieurs en français moderne". Nous allons essayer, pour notre part, d'étudier la distribution de /ɑ/ et /a/, afin de voir s'il y a toujours une opposition au Havre, ou si au contraire elle est en train de disparaître.

A) en position finale absolue

1) approche générale

1.1 Dans cette position, /a/ peut être réalisé [a], mais aussi très souvent [æ], sans qu'il ne soit facile de prédire qu'une réalisation déterminée se produira infailliblement dans tel ou tel environnement. Il s'agit donc d'une distribution parallèle, mais non phonémique. De fait, il semblerait que, en ce qui concerne [a] et [æ], nous ayons affaire à une variation libre d'ordre stylistique, puisque la proportion de [æ] en position finale absolue augmente visiblement quand l'informateur est pris par

(1) p. 41
(2) p. 210

son discours (cf: Gérard et son accidenté de la route!) et qu'il donne libre cours à ses émotions. Cela rappelle notamment la constatation de Labov (1976) qui, pour obtenir de ses informateurs un accent plus "vrai", leur demandait de se souvenir du jour où ceux-ci avaient frôlé la mort...

<i>là</i>	[læ]
<i>et puis tout ça</i>	[pi tu sæ]
<i>un état</i>	[ɛ netæ]
<i>jusqu'à</i>	[ʒyskæ]
<i>voilà</i>	[wælə]

1.2 Certains mots se terminent cependant systématiquement avec un /ɑ/. C'est le cas notamment de certains monosyllabes comme "*bas*", "*pas*", "*gars*", "*ras*". Jacqueline Picoche et Christiane Marchello-Nizia (1994) ont effectué le même constat au sujet de l'opposition entre /a/ et /ɑ/ sur l'ensemble de la France, où "c'est dans les monosyllabes qu'elle est le plus unanimement maintenue". (p. 210)

<i>petit gars</i>	[ti gɑ]
<i>là-bas</i>	[læ ba]
<i>je sais pas</i>	[ʃe pa]
<i>quatre repas</i>	[kæt ʔøpa]
<i>cheveux ras</i>	[ʃvøʔɑ]#

On notera que la réalisation du /ɑ/ est très arrondie, et même un peu fermée, par exemple dans [ʃe pa], que l'on pourrait presque noter [ʃe pɔ] dans le cas de certaines réalisations que nous avons entendues au Havre.

Si l'on se réfère au *Dictionnaire de la prononciation française dans sa norme actuelle* (1987), on s'aperçoit d'ailleurs que, dans l'ensemble, on trouve le /ɑ/ là où la norme que nous avons choisie (voir plus haut) le met. L'opposition entre un /a/ et un /ɑ/ correspond grosso modo à la phonologie du français. Cependant, nous allons voir maintenant que l'opposition entre /a/ et /ɑ/ est, dans certains cas, très floue, ce qui tendrait à

montrer qu'elle peut être menacée, au Havre, au niveau phonologique.

2) environnements particuliers:

2.1 H. Walter (1982) signale, en ce qui concerne la Normandie, que la réalisation de /A/, en position finale absolue, est généralement postérieure, notamment après /w/. Fernand Carton et al. (1983) notent également une réalisation de /A/ généralement postérieure en position finale absolue, dans le français régional du Nord. On assiste donc ici à une première différence entre notre corpus du Havre et les réalisations que l'on peut rencontrer dans le reste de la Normandie, ou le Nord, puisque l'on constate que le /A/ en position finale absolue aura tendance à être antérieur et même à se fermer en [æ], lorsque précédé de /w-/, si ce dernier n'est pas lui-même précédé de /r/:

<i>on reçoit</i>	[ɔ̃ wswæ]
<i>pourquoi</i>	[puʁkwæ]
<i>n'importe quoi</i>	[nɛ̃pɔ̃ʁt kwæ]

<i>une fois par an</i>	[yn fwæ pæksã]
<i>j'emploie</i>	[ʒãplwæ]
<i>moi</i>	[mwæ]
<i>démerde-toi</i>	[demɛʁd twæ]
<i>qu'est-ce-que je vois</i>	[kɛskøʒ vwæ]
<i>Wawa</i>	[wæwæ]

On relève quelques exceptions à cette règle dans notre corpus, pour lesquelles le /A/ devient postérieur:

<i>Berlinois</i>	[bɛʁlinwã]
<i>dix mois</i>	[di mwã]

Or, c'est le même informateur (Gérard) qui a produit ces deux exceptions, et qui a produit également la réalisation suivante:

<i>deux ou trois mois</i>	[dø u trwã mwæ]
---------------------------	-----------------

Il est donc clair ici que, dans un environnement identique, pour un même informateur, la distribution est parallèle, mais qu'il est

délicat de parler d'opposition ! On a donc une variation libre, chez Gérard, qui est l'informateur le plus âgé. La taille de notre corpus ne nous permet malheureusement pas de savoir si cette tendance est générale au Havre.

2.2 Lorsque /A/ est précédé de /rw-/, on relève une réalisation parfois postérieure:

tu crois [ty kRwɑ]

trois [tRwɑ]

et parfois antérieure, avec fermeture:

repas froid [ʁøpa frwæ]

N.B: il faut noter que la réalisation de /w/ n'est pas la même selon que le /A/ qui suit est antérieur ou postérieur. On observe ainsi une nette antériorisation de /w/ si le /A/ qui suit est lui-même antérieur. Comparer, à ce titre, les réalisations de "*trois*" et "*moi*", que l'on devrait presque noter [myæ].

Notons également les ressemblances avec d'autres accents proches géographiquement. Ainsi, Robert Lorient (1967), écrit:

"On a donc dans la zone picarde frwé ou frwè, étrwé ou étrwè, krwér ou krwèr, drwé ou drwè alors que le normand offre selon les points fré ou frè, étrwé ou étrwè, krèr, dré ou drè". (p. 40)

On peut y voir le signe d'un /A/ qui est antérieur dans ces environnements en Picardie et en Normandie, et qui subit de plus une fermeture. Là encore, les réalisations au Havre sont incertaines, parfois antérieures, parfois postérieures, et l'on a, semble-t-il, une variation libre dans cet environnement.

B) en position finale couverte

C'est dans cette position que l'on assiste le plus souvent à une fermeture de /a/ en [æ]:

l'occase

[lokæz]

<i>ma femme</i>	[mæ fæm]
<i>au Havre</i>	[o æv]
<i>il nous soigne bien</i>	[i nu swæŋ bjɛ̃]
<i>à droite à gauche</i>	[ædʁwæt ægɔ]
<i>impeccable</i>	[ɛ̃pekæb]#
<i>des patates</i>	[de pætæt]#

On observe également quelques /ɑ/ dans cette position:

<i>en bas à droite</i>	[ɑ̃baɑ dʁwat]
<i>des pâtes</i>	[de pat]
<i>Gérard Tasse</i>	[ʒɛʁæʁ tas]
<i>à la base</i>	[æ læ baz]

On se rend compte qu'il est difficile, une fois encore, de trouver un lien entre la réalisation antérieure ou postérieure de /A/ et son environnement puisque, dans certains cas, on peut rencontrer les deux! Ainsi, le mot "*droite*" est-il réalisé des deux façons différentes, par le même informateur (toujours Gérard) dans les exemples ci-dessus. Nous sommes donc en présence

d'un autre exemple de variation libre chez cet informateur. Cette variation libre semble cependant limitée encore une fois à un environnement spécifique (derrière /-w/ ou /-rw/). Ainsi, dans le cas des monosyllabes, il semblerait que l'usage corresponde à la norme (pour le mot "base", par exemple), le /ɑ/ de "pâte" constituant presque une référence en la matière.

Ce qui est frappant en revanche, c'est que l'on ne trouve aucun /ɑ/ dans notre corpus, si la consonne qui suit est un /-r/. De plus, le /r/ semble avoir un pouvoir de fermeture du /a/ en [æ]:

<i>couloir</i>	[kulwæɾ]
<i>Tupperware</i>	[tʏpɛɾwæɾ]
<i>d'avoir</i>	[davwæɾ]
<i>ça foire</i>	[sa fwæɾ]
<i>barbare</i>	[bæɾbæɾ]
<i>on en a marre</i>	[ɔ̃næ mæɾ]
<i>Bernard</i>	[bɛɾnæɾ]
<i>Gérard</i>	[ʒɛɾæɾ]
<i>carte</i>	[kæɾt]
<i>soir</i>	[swæɾ]

lascar

[læskæʁ]

Il est possible, en français "standard" de rencontrer un /ɑ / devant un /r/, dans des mots comme "gare", "rare", "barre" ou "rembarre", mais de telles réalisations sembleraient inhabituelles au Havre. Il est tentant de faire, sur ce point, un rapprochement avec l'accent populaire parisien (et peut-être aussi le français régional du Nord-Picardie), pour lequel on assiste au même phénomène (Martinet,1969). Martinet nous donne comme exemple le titre d'un journal: "[pæri swær]", et on pourrait sans doute en trouver l'illustration dans le fameux sketch de Coluche, "Gérard", qu'il prononçait [ʒerær]. Henriette Walter (1976) constate une "nette majorité de /a/ (82%)⁽¹⁾" devant /-r/ dans le français contemporain, sans préciser toutefois s'il s'agit de [a] ou [æ]. Cependant, elle ajoute que "cette tendance est très ancienne et, dès le XVI^e siècle, on avait même signalé une tendance des gens de Paris à aller même jusqu'à "changer le a en e"". Carton et al. (1983) signalent ce trait dans leur description de l'accent populaire parisien, et donnent comme

(1) p. 67

exemple "*tard*", réalisé [tæʁ], tout en insistant sur le fait que cette fermeture du /a/ en [æ], qui existe dans d'autres positions, se produit surtout devant /r/. Dans le même ouvrage, les auteurs signalent un phénomène semblable pour le français régional du Nord-Picardie, où "*égard*" est réalisé [egæʁ]. Toujours dans le Nord, Henriette Walter (1982) signale une fermeture de /a/ en [æ] en position finale couverte, comme dans "*carte*" réalisé [kæʁt].

En revanche, en ce qui concerne un des parlers ruraux du français régional de Normandie, cette fois, la présence d'un /ɑ/ devant /r/ est visiblement possible: une paysanne d'Ecoquenéauville, dans l'enregistrement fourni par Carton et al. (1983) prononce à plusieurs reprises le mot "*garage*" avec un /ɑ/, ainsi que le mot "*carreaux*", ce qui ne se produit jamais dans notre corpus havrais. De plus, Henriette Walter (1982) signale, chez une informatrice de Gréville, dans la Manche, une réalisation postérieure de /A/ après une consonne vélaire: "*quatre*" est réalisé [kɑ.t]. Or, on trouve dans notre corpus la réalisation [kæʁt] dans "*quatre repas*". Ces divergences sont tout

de même de taille et, sur ce point, tendraient à montrer que l'accent du Havre n'est peut-être que peu influencé par le reste de la Normandie, du moins en ce qui concerne la distribution de /a/ et /ɑ/.

C) en position non finale

1.1 Que ce soit une position non finale libre ou une position non finale couverte, on assiste à une variation libre, avec les mêmes tendances que pour les autres positions. On remarque ainsi que le /A/ sera souvent antérieur après [w-]:

<i>voiture</i>	[vwætyʁ]
<i>soixante et un</i>	[swæsãteŋ]
<i>soixante deux</i>	[swæsõdø]
<i>voilà</i>	[wæ læ]

Mais il devient parfois postérieur après [rw-]:

croisé [krwaze]

Le /a/ antérieur conserve sa tendance à se fermer devant /r/,
aussi bien en position non finale libre que couverte:

parenté [pæ̃ɑte]

pareil [pæ̃ɛj]

arrivé [æ̃rive]

barbare [bæ̃bæ̃]

au parfum [o pæ̃fɔ̃]

décharger [deʃæ̃ʒe]

Tarzan [tæ̃zɑ̃]#

Cette tendance avait d'ailleurs déjà été signalée par l'abbé
Camille Maze (1903) qui donnait une liste de mots dans
lesquels le /a/ en position non finale couverte se fermait en /e/

dans la banlieue du Havre: "chercuitier" pour "*charcutier*", "cherge" pour "*charge*", "cherpie" pour "*charpie*" etc. On peut sans doute rapprocher ce phénomène de la tendance parisienne ancienne (voir p. 92 du présent travail) citée par Henriette Walter (1976).

1.2 Pour le reste, les réalisations sont variables, et les quelques *ɔ* que l'on rencontre semblent correspondre à la norme:

<i>bateau</i>	[bæto]
<i>affalé</i>	[æfæle]
<i>balancé</i>	[bælãse]
<i>malheureux</i>	[mæloʊø]
<i>bagnole</i>	[bæŋɔ̃l]
<i>gaspiller</i>	[gæspiʝe]
<i>vachement</i>	[væ] mã]
<i>désaillé</i>	[dezajɛ]
<i>il râlait</i>	[iʁole]

<i>cassé</i>	[kase]
<i>casse-toi</i>	[kas twæ]

D) récapitulatif

On a donc, pour ce qui concerne le /a/, une opposition entre:

- d'une part un /a/ qui est très sujet à la fermeture en [æ] notamment devant /r/ en position finale couverte, et qui pourrait constituer une variable stylistique.

- un /ɑ/ d'autre part qui s'arrondit et se ferme en position finale absolue, et qui n'apparaît jamais devant /r/ en position finale couverte. On constate ainsi que le /r/ semble exercer une influence sur d'autres sons du système, et qu'il nous faudra donc examiner avec soin les voyelles qui le précèdent.

On se rend donc compte que le statut de la prétendue opposition phonologique entre /a/ et /ɑ/ est assez incertain. Il y a variation libre dans certains cas et certains environnements, nous l'avons

vu, ce qui pourrait être un signe d'effritement de cette opposition phonologique. Mais l'opposition semble par ailleurs se maintenir pour certains monosyllabes, et peut-être pour certains mots ou certaines paires minimales dont l'utilisation et le rendement fonctionnel sont importants, tels que "pâte" ou "pas". Toujours est-il qu'il ne serait pas étonnant que cette opposition soit amenée à disparaître. L'une des explications, qu'ont proposée Jacqueline Picoche et Christiane Marchello-Nizia (1994), est la suivante:

"Il semble qu'au XIX^e s., le peuple de Paris ait eu tendance à exagérer la vélarisation de /ɑ/ et l'antériorisation de /a/ et que cette forte différenciation, jugée vulgaire, ait amené les milieux cultivés à rapprocher les deux phonèmes en direction d'un /A/ moyen". (p. 210)

On s'aperçoit que les traits donnés par les auteurs ne sont pas différents de ceux que nous avons vu pour l'accent du Havre: vélarisation du /ɑ/ et peut-être arrondissement, avancée, et donc sans doute fermeture concomitante, du /a/. Pourquoi cette

tendance, dans le français populaire du Havre (et celui de Paris) à "éloigner" l'un de l'autre les deux phonèmes? Martinet (1969) donne une explication:

"Il n'y a [pour /a/ et ɔ/] aucun arrondissement labial concomitant et le degré d'ouverture y est tel que la différence de profondeur articulaire est nécessairement fort réduite". (p. 183)

Il est effectivement clair que ces deux phonèmes sont beaucoup plus proches l'un de l'autre, au niveau articulaire, que, par exemple, /i/ et /u/, qui constituent au Havre une opposition beaucoup plus stable.

Il serait par ailleurs intéressant de savoir si les "milieux cultivés" havrais se comportent de la manière dont parlent Jacqueline Picoche et Christiane Marchello-Nizia, car cela permettrait sans doute d'avoir une petite idée de ce qui attend cette opposition au Havre. Nous avons constaté dans notre enquête (voir chapitre suivant) que la fermeture du /a/ en [æ] était considérée par quelques uns, certes peu nombreux, comme l'un des traits frappants de l'accent du Havre, et donc peut-être un stéréotype

(dans le sens labovien du terme) amené à être montré du
doigt...

L'avancée du /O/

A) en position finale absolue

1.1 Il n'existe normalement pas, en français, d'opposition entre /ɔ/ et /o/ en position finale absolue, puisque seul ce dernier existe dans cette position. Or, on s'aperçoit que cela a une incidence sur la "logique" de l'ensemble du système). En effet, la conséquence immédiate de cette absence d'opposition en

position finale est qu'il ne reste plus que trois voyelles à l'arrière de la cavité buccale, ce qui, en quelque sorte, "libère de la place" (à un endroit au demeurant bien plus encombré que l'avant de la cavité, si l'on prend en compte l'asymétrie des organes dont parle André Martinet (1955)). N'oublions pas non plus que, comme nous l'avons vu précédemment, le /ɔ/ en position finale absolue subit parfois une fermeture et un arrondissement tels que l'on pourrait le rapprocher du /ɔ̹/.

1.2 On s'aperçoit très vite, en étudiant le lieu d'articulation du /o/ et en effectuant des comparaisons entre les différentes positions, que le /o/ subit une antériorisation dans la plupart de ces positions, à l'exception notoire de la position finale absolue. Il est vrai qu'en cherchant bien, tout de même, on peut trouver, dans notre corpus, quelques /o/ en position finale absolue ayant subi une légère avancée; mais cette antériorisation est beaucoup moins prononcée que pour les autres positions, nous le verrons plus tard:

<i>bateau</i>	[bæto+]
<i>boulot</i>	[bulo+]
<i>radio</i>	[ʁædjo+]
<i>photos</i>	[fo+to+]

B) en position finale couverte

1) le cas du /o/

1.1 il est important de noter que le /o/ en position finale couverte est beaucoup moins présent en français qu'en position finale absolue. Il est également moins présent que le /ɔ/ en position finale couverte, et apparaît par exemple dans des mots finalement peu courants, notamment dans certains termes scientifiques en -ose peu utilisés par nos informateurs. C'est pourquoi les exemples de /o/ dans cette position sont relativement rares dans notre corpus. Cependant, on remarque

que les réalisations en sont diverses, et que l'avancée n'est pas toujours frappante:

<i>port autonome</i>	[pɔ̃+ʰ o+to+no+m]
<i>la même chose</i>	[læ mɛ̃.m ʃo+z]
<i>il y a quelque chose</i>	[jæ kɛ̃.k ʃo+z]
<i>avant toute chose</i>	[ævã tut ʃo+z]
<i>une grosse</i>	[yn gRo+s]
<i>l'autre</i>	[lo+t]

1.2 Pour certains mots, l'avancée ne se produit pas:

<i>à gauche</i>	[æ goʃ]
<i>Alstom</i>	[ælstom]
<i>les pôles attractifs</i>	[le pol ætræktif]
<i>les pauvres Berlinoises</i>	[le pov bɛ̃.linwa]
<i>j'allais à l'embauche</i>	[ʒæle æ lã.boʃ]

2) le /ɔ/

2.1 On s'aperçoit très vite que le cas du /ɔ/ est radicalement différent de celui du /o/, en position finale couverte. En effet, là où le /o/, nous l'avons vu, subit une antériorisation parfois peu prononcée (et même parfois pas d'antériorisation du tout), le /ɔ/, lui, semble donner lieu à des réalisations nettement plus marquées. L'antériorisation est quasi systématique, et sa détection beaucoup plus aisée. Il se confond même parfois avec /œl/:

<i>sept mille bonhommes</i>	[sɛt mil bɔ+nɔ+m]
<i>l'époque</i>	[lepɔ+k]
<i>un homme</i>	[ɛ̃ nɔ+m]
<i>de la personne</i>	[læ pɛ̃ʁsɔ+n]
<i>en plein vol</i>	[ɑ̃ plɛ̃ vɔ+l]
<i>dans le coffre</i>	[dɑ̃ l kɔ+f]
<i>de la bagnole</i>	[dø læ baɲɔ+l]
<i>avec des potes</i>	[ævɛk de pɔ+t]
<i>à poste</i>	[æ pɔ+st]

<i>ça fait moche</i>	[sæ fe mɔ̃+ʃ]
<i>t'es de la noce</i>	[te dlæ nɔ̃+s]
<i>téléphones</i>	[telefɔ̃+n]
<i>tripote</i>	[tʁipɔ̃+t]

Ce phénomène n'est d'ailleurs pas étonnant, puisque André Martinet (1969) signalait ce "chevauchement des aires articulaires" ⁽¹⁾ à l'origine de cette avancée de /ɔ̃/ vers /œ/: en effet, le timbre du phonème /ɔ̃/ est variable, et, pour reprendre les exemples donnés par Martinet, on entend clairement une différence entre le /ɔ̃/ qu'il qualifie de "profond" de "*corps*" et "*porte*", et le /ɔ̃/ de "*homme*", "*cloche*" ou "*bonne*". Martinet parle également de "'l'ensemble du phénomène d'antériorisation du /ɔ̃/ constaté à Paris", et ajoute que le "faible rendement fonctionnel" ⁽²⁾ de l'opposition entre /ɔ̃/ et /œ/ est probablement l'une des causes de cette avancée du /ɔ̃/, plutôt que /o/, /ɔ/ ou /u/.

2.2 Ce qui est curieux, en revanche, c'est que Martinet précise ⁽³⁾ que "il faudra mettre à part les positions où l'enquête phonétique

(1) p. 193
(2) p. 194
(3) p. 199

aura révélé que l'avancée de /ɔ/ ne se réalise pas. On peut supposer que c'est le cas devant /r/ de la même syllabe". Henriette Walter (1976) explique cette soi-disant non avancée du /ɔ/ devant /r/ en remarquant "le grand nombre de mots en /-oeɾ/ (1302) s'opposant aux 191 mots en /-ɔr/ alors que, pour les autres consonnes, il existe fort peu de mots comportant les deux voyelles dans le même contexte". Dans son enquête, Henriette Walter ne détecte d'ailleurs aucune avancée de /ɔ/ devant /r/. Le /ɔ/ devant /r/ serait donc une sorte de cas particulier, et pourtant, notre enquête montre que, au Havre, le /ɔ/ subit, devant le /r/, l'antériorisation qu'il subit partout ailleurs en position finale couverte. Ce trait est d'ailleurs signalé par Carton et al. (1983) pour le français du Nord, mais pas pour le français de Normandie, pour lequel on assiste plutôt à une fermeture et un allongement de /ɔ/ en [o], donnant par exemple la réalisation [alo:v̄].

Il semble que cette avancée soit, au Havre, encore plus systématique devant /r/ que devant n'importe quel autre phonème, et aussi très nettement marquée, au point qu'il se confond avec le /oe/. On notera que le cas du /o/ devant /r/ n'a

(1) p. 279

pas été abordé puisque, en français, le /o/ ne se rencontre pas devant cette consonne, en position finale couverte:

<i>alors</i>	[æ ɔ+ʁ]
<i>quatorze</i>	[kæto+ʁz]
<i>port</i>	[pɔ+ʁ]
<i>encore</i>	[ɑko+ʁ]
<i>réforme</i>	[ʁefɔ+ʁm]
<i>énormes</i>	[enɔ+ʁm]
<i>n'importe quoi</i>	[nɛ̃pɔ+ʁt kwæ]
<i>d'abord</i>	[dæbo+ʁ]
<i>dans le désordre</i>	[dɑ̃l dezɔ+ʁd]
<i>des ordres</i>	[de zɔ+ʁd]
<i>la porte</i>	[læ pɔ+ʁt]

Ajoutons que cette avancée du /ɔ/ devant /r/ constitue un fait sociolinguistique fort intéressant. Au même titre que [æ], cette réalisation particulière, si l'on en croit notre enquête (voir

chapitre suivant), semble vécue par la communauté comme un véritable stéréotype.

C) en position non finale

1) le /o/

Le /o/ est bien sûr beaucoup plus courant en position non finale, ce qui nous permet d'observer de plus près son comportement. Ainsi, on notera, dans les exemples donnés ci-dessous, une nette avancée du /o/, y compris devant /r/. De temps en temps, cette avancée du /o/ est même si radicale qu'il se confond presque avec le /ø/:

<i>automatique</i>	[o+to+matik]
<i>Monsieur Donnet</i>	[møsjø do+ne]
<i>Monique</i>	[mo+nik]
<i>chauffage</i>	[ʃo+fæʒ]
<i>kilomètres</i>	[kilo+mɛt]

<i>j'osais pas</i>	[ʒo+ze pa]
<i>d'autobus</i>	[do+to+bys]
<i>des autocollants</i>	[de zo+to+ko+lã]
<i>rôti</i>	[ʁo+ti]
<i>beaucoup</i>	[bo+ku]
<i>Auchan</i>	[o+ã]
<i>s'il aura</i>	[si lo+ʁæ]

2) le /ɔ/

2.1 Là aussi, on a une avancée très nette du /ɔ/. Cependant, le /ɔ/ se confond beaucoup plus souvent avec le /œ/ que le /o/ ne se confond avec le /ø/, ce qui s'explique bien sûr par le fait que les voyelles mi-ouvertes antérieures et postérieures sont beaucoup plus proches les unes des autres que les voyelles mi-fermées. Le /ɔ/ a en quelque sorte moins de chemin à parcourir pour se confondre avec le /œ/:

les dockers [le dɔ+kɛʁ]

<i>le problème</i>	[lø pʁɔ+blɛ.m]
<i>forcément</i>	[fɔ+ʁsemã]
<i>c'est connu</i>	[se kɔ+ny]
<i>énormément</i>	[enɔ+ʁmemã]
<i>à ce moment-là</i>	[æ s mɔ+mãlæ]
<i>sociales</i>	[sɔ+sjæl]
<i>sorti du port</i>	[sɔ+ʁti dy pɔ+ʁ]
<i>portuaire</i>	[pɔ+ʁtyɛʁ]
<i>Lorient</i>	[lɔ+ʁjã]
<i>totalemment</i>	[tɔ+tælmã]
<i>propagandes</i>	[pʁɔ+pægød]
<i>fromage</i>	[frɔ+mæʒ]
<i>fonctionnaire</i>	[fɔksjɔ+nɛʁ]
<i>normalement</i>	[nɔ+ʁmælmã]
<i>costard</i>	[kɔ+stæʁ]
<i>docteur</i>	[dɔ+ktœʁ]
<i>mobyette</i>	[mɔ+bilɛt]
<i>étonné</i>	[etɔ+ne]
<i>Madame Portier</i>	[mæm pɔ+ʁtje]#

D) quelques mots sur le /u/

On constate là aussi une avancée du /u/ devant /r/, qui reste tout de même beaucoup moins radicale que pour le /ɔ/ par exemple, et aussi plus rare:

<i>toujours</i>	[tuʒu+ʁ]
<i>tous les huit jours</i>	[tu leʁiʒu+ʁ]
<i>journalier</i>	[ʒu+ʁnæljɛ]
<i>journaliste</i>	[ʒu+ʁnælist]
<i>au goût du jour</i>	[o gu dy ʒuʁ]

E) récapitulatif

Nous avons affaire à une avancée du /O/ qui rappelle en grande partie celle que l'on rencontre à Paris, mais qui semble en même temps beaucoup plus prononcée, le /ɔ/ se confondant dans certaines positions avec la voyelle antérieure de même

degré d'ouverture. L'autre différence est, nous l'avons vu, que le /ɔ/ s'avance devant le /r/, ce qui ne se produit pas, ou en tout cas moins souvent, à Paris. Il faut dire que cette avancée du /ɔ/ devant /r/ n'est pas "logique" puisque, comme le souligne Henriette Walter (1976), le rendement fonctionnel de l'opposition entre /-ɔr/ et /oer/ est loin d'être négligeable, et que par conséquent, il serait facile de confondre au Havre "alors" et "à l'heure" par exemple. Nous avançons deux hypothèses pour expliquer cette avancée du /ɔ/ devant /r/ au Havre. Ces deux hypothèses ne s'excluent d'ailleurs pas mutuellement, et peuvent tout à fait être envisagées comme complémentaires:

- une explication sociolinguistique: il pourrait s'agir d'un phénomène d'hypocorrection par rapport à l'accent populaire parisien, dont l'accent havrais s'inspire en grande partie; autrement dit, ce trait qui n'existe pratiquement pas dans l'accent populaire parisien serait apparu au Havre, chez des sujets qui en "faisaient trop", et serait devenu, à la longue, un stéréotype.

- une explication phonologique, moins probable: en Normandie, le /ɑ/ devant /r/ est possible, nous l'avons vu. Un /ɑ/ très arrondi et un peu fermé aurait pu aisément se confondre avec un /ɔ/, surtout si celui-ci est devant un /r/, puisque, comme le dit André Martinet (1958), sa réalisation sera plus "profonde" dans *"porte"* et *"corps"* que dans *"homme"*. Le problème avec cette hypothèse, c'est que le /ɔ/ se serait donc avancé devant /r/ pour ne pas se confondre avec le /ɑ/, au risque de se confondre plutôt avec le /œr/. Il aurait de plus entraîné avec lui le /o/ qui n'existe pas devant /r/ en position finale couverte. Enfin, le /ɑ/ ayant disparu depuis devant /r/, le risque de confusion entre /ar/ et /œr/ aurait lui aussi disparu, d'où l'inutilité du maintien de cette avancée du /ɔ/ devant /r/ (même s'il est vrai qu'une fois l'avancée effectuée, une nouvelle postériorisation aurait été peu probable). L'avancée du /ɔ/ demeure cependant utile devant d'autres consonnes: on notera que, dans notre corpus, lorsque Nouet dit *"un coup on le mange avec des pâtes"*, on pourrait entendre, s'il n'y avait pas l'avancée du /ɔ/: *"un coup on le mange avec des potes"*.

Quoi qu'il en soit, il est évident que ce sont les positions finale ouverte et non finale qui ont été déterminantes puisque le /b/ n'existe pas en position finale absolue. En position finale absolue, seules trois voyelles subsistent à l'arrière de la cavité buccale. Il en va tout autrement en position finale ouverte, sans compter que, comme ne le montre pas le diagramme de Jones utilisé habituellement, il y a moins de place à l'arrière de la bouche qu'à l'avant, ce qui rend cette antériorisation du /O/, en quelque sorte, inévitable.

L'archiphonème /OE/

A) en position finale absolue

1.1 Le comportement de ces deux voyelles va être déterminant puisque ces deux phonèmes du français standard obéissent aux mêmes normes que les /O/, ouvert et fermé, en ce qui concerne les positions: pas de /oe/ final absolu et pas de /ø/ devant /r/ en position finale couverte. De plus, il sera

intéressant de voir quel sera le comportement du /œ/ en position finale couverte, face à l'avancée du /ɔ/.

1.2 Pas de surprises pour le /ø/ en position finale absolue, cependant: il reste visiblement très stable, sans doute encore plus que le /o/ final, puisqu'il ne peut s'avancer, ne serait-ce qu'un petit peu:

<i>en jeu</i>	[ɑ̃ʒø]
<i>deux gosses</i>	[dø ɡɔ+s]
<i>Monsieur</i>	[møsjø]
<i>si tu veux</i>	[si ty vø]
<i>je peux pas</i>	[ʒø pø pa]
<i>malheureux</i>	[mæljøø]

B) en position finale couverte

1) le /ø/

1.1 Dans la phonologie du français standard, on constate que le /ø/ est surtout présent, en position finale couverte, dans toute une série de mots en "-euse". Il n'est, nous l'avons dit, jamais présent devant /r/ dans cette position. Or, il se trouve que c'est exactement le contraire qui se produit pour /œ/: il est très présent devant /r/, au même titre d'ailleurs que le /ɔ/, mais n'apparaît pas devant /z/. Il y a donc peu de risque de confusion entre les deux dans cette position.

1.2 Dans notre corpus, le /ø/ en position finale couverte est relativement rare, et même, disons-le, unique; sa réalisation est cependant tout à fait "normale", dans ce sens où il ne subit ni recul ni fermeture. Il ne réagit visiblement pas à l'avancée que connaît parfois le /o/, sans doute parce que l'opposition entre /ø/ et /o/ en position finale couverte n'est pas très riche:

fameuse

[fæmøz]

2) le cas du /oe/

2.1 On se trouve ici confronté à un cas bien différent, car le /oe/ est très présent dans notre corpus dans cette position. Or, on s'aperçoit très vite que sa réalisation est assez souvent plus ou moins fermée:

<i>à la rigueur</i>	[æ læʁiɡo̞ʁ]
<i>jeunes mariés</i>	[ʒoen mæʁje]
<i>feuilles maladie</i>	[foej mælædi]
<i>les meneurs</i>	[le mɔno̞ʁ]
<i>les leaders</i>	[le lido̞ʁ]
<i>le Führer</i>	[l fyʁo̞ʁ]
<i>au maximum</i>	[o mæksimo̞m]
<i>vin d'honneur</i>	[vɛ̃do̞no̞ʁ]
<i>une fleur</i>	[yn flo̞ʁ]
<i>la gueule en sang</i>	[læ ɡo̞elã sã]
<i>un docteur</i>	[ɛ̃ dɔ̞+ktɔ̞ʁ]
<i>dans la gueule</i>	[dã.læ ɡo̞el]
<i>Rickenbecker</i>	[ʁi̞kenbe̞ko̞ʁ]

A cette liste, on peut ajouter celle des heures de la journée que donnent Gérard et Wawa dans notre corpus:

<i>vingt-deux heures</i>	[vɛ̃tødøzøɐ̃]
<i>quatorze heures</i>	[kætɔ+ɐ̃zøɐ̃]
<i>vingt-et-une heures</i>	[vɛ̃teynøɐ̃]
<i>dix-huit heures</i>	[dizɥitoɐ̃]
<i>deux heures</i>	[døzøɐ̃]
<i>trois heures</i>	[trwazøɐ̃]
<i>neuf heures</i>	[nøvoɐ̃]
<i>dix heures</i>	[dizøɐ̃]

2.2 Cette fermeture est aisément explicable, si l'on se souvient que l'avancée du /ɔ/ se produisait aussi devant /r/ et que l'opposition entre /ɔr/ et /-oer/ a un rendement fonctionnel assez important. Or, nous avons vu que /ø/ devant /r/ ne se rencontre pas en position finale couverte. Rien ne s'oppose donc à ce que

le /oe/ se ferme, particulièrement devant /r/, pour maintenir une opposition au demeurant assez importante entre /ɔr/ et /oer/.

C) en position non finale

Là encore, alors que le /ø/ ne subit aucune forme de modification, le /oe/, malheureusement peu fréquent dans notre corpus en position non finale, amorce une fermeture:

malheureusement [mæloøzmǎ]

c'est devenu [se dvøny]

seulement [soelmǎ]

D) Quelques mots sur le schwa

Le statut du schwa au Havre semble conforme aux règles de prononciation, qui sont dépendantes de sa place dans le groupe accentuel, des consonnes que l'on trouve autour et de la

présence ou non d'un autre schwa dans la syllabe qui suit (cf: notamment: Martinet, 1969 ⁽¹⁾; Walter, 1977 ⁽²⁾) Ainsi, on note que le schwa est, au Havre, plus stable lorsqu'il se trouve en syllabe initiale et qu'il n'est pratiquement jamais prononcé (et mérite bien son autre appellation de "e muet") en syllabe finale ou après une consonne prononcée. On observe cependant que, quand il est prononcé (par exemple après deux consonnes prononcées), il subit souvent au Havre un mode très tendu qui le rapproche du /ø/:

<i>Le Havre</i>	[lø æv]
<i>je ne peux pas</i>	[ʒø n pø pa]
<i>entre les lignes</i>	[ãtrø le lij]

E) Récapitulatif

Au regard de ce que nous venons de voir, il est permis de se demander si l'opposition entre /ø/ et /œ/ se maintient toujours au Havre. Dans certaines positions et chez certains

(1) p. 209-219
 (2) p. 49-52

informateurs, il semblerait que l'on assiste à une neutralisation de ces deux phonèmes du français standard, là où le rendement fonctionnel est le moins important.

L'archiphonème /E/

A) en position finale absolue

1.1 L'opposition entre /ɛ/ et /e/ existe au Havre, même si le /ɛ/ que l'on s'attend à trouver dans certaines terminaisons a tendance à se fermer pour se confondre souvent avec un /e/. C'est notamment le cas des terminaisons de l'imparfait, du futur ou du conditionnel qui ont tendance, au Havre, à être prononcées avec un /e/. Ce trait est semble-t-il assez fréquent en Normandie, et aussi dans le Nord (Walter, 1982 et Carton et

al., 1983). Dans notre corpus, il est aisé de trouver des exemples de terminaisons grammaticales en /e/, au point que ce sont plutôt celles en /ɛ/ qui sont difficiles à concevoir:

<i>j'y ai été</i>	[ʒi e ete]
<i>ça fait</i>	[sa fe]
<i>je me rappellerai</i>	[ʒ mɔvæpɛlɛ]
<i>je voulais travailler</i>	[ʒø vule tʁavaje]
<i>j'irai</i>	[ʒiɛ]
<i>quand on était</i>	[kɑ̃ tɛtɛ]
<i>je m'en vais</i>	[ʒ mɑ̃ ve]
<i>il paraît</i>	[i pæɛ]
<i>j'allais</i>	[ʒalɛ]
<i>je savais</i>	[ʒø save]
<i>j'occupais</i>	[ʒokype]
<i>je m'arrangeais</i>	[ʒø mæʁɑ̃ʒɛ]
<i>je l'ai déjà fait</i>	[ʒle dzæ fe]

1.2 Cette fermeture n'est cependant pas systématique, et semble surtout s'appliquer, comme nous l'avons dit, aux terminaisons grammaticales, et non pas aux termes lexicaux, du type adjectif, adverbe ou nom par exemple:

<i>après</i>	[apʁɛ]
<i>rien de vrai</i>	[ʁjɛ̃dvʁɛ]
<i>très frais</i>	[tʁɛfʁɛ]
<i>le français</i>	[lfrɑ̃sɛ]
<i>c'est anglais</i>	[sɛɑ̃glɛ]

B) en position finale couverte

C'est encore une fois dans cette position que l'on assiste aux fermetures les plus régulières, puisque /e/ ne se rencontre pas dans cette position. Ces fermetures ne sont cependant pas aussi totales qu'en position finale absolue, dans ce sens où le

/ɛ/ se confond rarement avec le /e/. Nous avons la chance de pouvoir observer, dans notre corpus, ces réalisations dans toutes sortes d'environnements, d'où une liste assez longue:

<i>problème</i>	[pɔ+blɛ.m]
<i>dockers</i>	[dɔ+kɛɔ]
<i>Michel</i>	[mi]ɛ.l]
<i>mines de fer</i>	[min dø fɛɔ]
<i>terme</i>	[tɛɔm]
<i>en ce qui me concerne</i>	[ɑ.ski mkɔ sɛɔn]
<i>l'atmosphère</i>	[lætmo+sɛɔ]
<i>on paye</i>	[ɔ pɛ.j]
<i>un tel</i>	[ɛ̃ tɛ.l]
<i>Eve</i>	[ɛ.v]
<i>portuaire</i>	[pɔ +ɥtyɛɔ]
<i>Marseille</i>	[mæɔsɛ.j]
<i>Dieppe</i>	[djɛ.p]
<i>ça s'arrête là</i>	[sæ sæɔɛt læ]
<i>les mecs</i>	[le mɛ.k]
<i>il ne cherche pas</i>	[in]ɛɔ]pa]

<i>se faire valoir</i>	[sfɛv vaelwæv]
<i>ça m'intéresse</i>	[sæ mɛ̃ tɛʁɛs]
<i>je me rappelle</i>	[ʒ mø ʁæpɛl]
<i>Rouelles</i>	[ʁ uɛl]
<i>à la fête</i>	[æ la fɛt]
<i>il y en a certaines</i>	[jɑ̃næ sɛʁtɛn]
<i>démerde-toi</i>	[demɛʁd twæ]
<i>une vingtaine</i>	[yn vɛ̃ tɛn]
<i>une caisse</i>	[yn kɛs]
<i>Angleterre</i>	[ɑ̃glɔtɛʁ]
<i>week-end</i>	[wikɛnd]
<i>ce que tu as à faire</i>	[skø tæ æ fɛʁ]
<i>le fait</i>	[lø fɛt]
<i>c'est pas assez cher</i>	[sɛ pa.æse ʃɛʁ]
<i>ferme la fenêtre</i>	[fɛʁm la fɛnɛt]#

C) en position non finale

1.1 On s'aperçoit que la réalisation du /ɛ/ dépend de la position. En position non finale libre, on peut rencontrer un /ɛ/ qui reste parfaitement ouvert:

vraiment [vʁɛmã]

les rayons [de ʁɛjɔ̃]

1.2 En position non finale couverte, cependant, le /ɛ/ a parfois tendance à se fermer:

quelconque [kɛ̃lkɔ̃k]

la personne [la pɛ̃ʁsɔ̃n]

D) Récapitulatif

Ces tendances rappellent celles que l'on peut rencontrer dans la Normandie rurale. Carton et al. (1983) signalent cette

fermeture pour le mot "*fenêtre*" par exemple. Par ailleurs, les mêmes auteurs signalent la même tendance dans le Nord, où "*c'était*" est réalisé [sete] et "*l'hiver*" est réalisé [liver]. Il est du reste possible que la fermeture de /oe/ et de /ɛ/ soient liées, et il serait intéressant de savoir si /oe/ subit aussi cette fermeture dans le Nord et en Normandie.

Le /r/ et ses réalisations

1) constrictive dorso-uvulaire sonore

1.1 Cette réalisation se rencontre premièrement en début de mot:

<i>rôti</i>	[ʁɔti]
<i>rappellerai</i>	[ʁæpɛlɛ]
<i>rester</i>	[ʁɛstɛ]

Rickenbecker

[ʁikenbekœʁ]

1.2 On la rencontre également entre deux voyelles:

températures

[tɑ̃.pœʁætyʁ]

différentes

[difœʁɑ̃t]

pourrie

[puʁi]

2) vibrante dorso-uvulaire

2.1 On peut la rencontrer lorsque le /r/ est situé après une consonne, bien qu'en général on rencontre plutôt une constrictive dans cette position. Vibrante ou constrictive, elle sera sourde si la consonne est sourde, comme /f/, /k/, /p/ ou /t/, et sonore si la consonne est sonore, comme /v/, /g/, /b/ ou /d/:

inscrire

[ɛskʁiʁ]

décramponne

[dekʁɑ̃pɔ̃n]

pré-retraite

[pʁœʁœtʁɛt]

patrons

[patʁɔ̃]

<i>très frais</i>	[tʀɛ fʀɛ]
<i>dégradaient</i>	[deɡʀade]
<i>droite</i>	[dʀwat]
<i>ébréché</i>	[ebʀɛʃe]

3) approximante dorso-uvulaire sonore

Il peut arriver de la rencontrer à la fin des mots:

<i>atmosphère</i>	[ætmoʝsfɛʝ]
<i>dockers</i>	[dɔʝkɛʝ]

Il est difficile parfois de localiser précisément le lieu d'articulation de cette approximante. On a en effet parfois l'impression qu'elle est pharyngale, ce qui ne serait guère étonnant étant donné que Carton et al. (1983) signalent un /r/ "très postérieur" à Paris, et un /r/ pharyngal dans le Nord. Pour Paris, les auteurs précisent que "dans l'emphase, il peut être pharyngal". Il pourrait s'agir effectivement d'une variante

stylistique, puisque sa présence semble augmenter lorsque l'informateur est pris par son discours. Nous verrons dans notre enquête (voir chapitre suivant) que ce trait sociolinguistique n'est pas négligeable.

La palatalisation de /k/ et de /g/

1) L'environnement

1.1 Cette palatalisation de /k/ et de /g/ ne se produit bien sûr que lorsque ces consonnes sont situées devant une voyelle antérieure, /a/, /ɛ/, /e/, /i/, /œ/, /ø/ et /y/ et qu'elles subissent donc elles-mêmes une sorte d'antériorisation:

<i>dockers</i>	[dɔ+k̟ɛɹ]
<i>vos cartes</i>	[vo k̟æɹ t]

<i>la gueule en sang</i>	[læ ɡøel̥ ã sã]
<i>l'enculé</i>	[lã kyle]
<i>qui c'est qui a</i>	[ki se kæt̥]
<i>qui va répondre</i>	[ki væt̥ vɛpɔ̃d]
<i>Rickenbecker</i>	[ʁikɛnbɛkɔɛkɛ]
<i>gaspiller</i>	[gæspiʝe]
<i>ça se casse la figure</i>	[sæt̥ skɑ s læ figyɛ]

1.2 La palatalisation peut également se produire lorsque la consonne est en position finale:

à l'époque [æt̥ lepɔ̃+k̥]

2) Remarques

2.1 Cette palatalisation de /k/ et de /g/ est un trait que l'on rencontre couramment à Paris (cf Carton et al., 1983) et qui a été d'ailleurs repris par Raymond Queneau dans ses romans.

C'est peut-être l'un des traits les plus caricaturaux de l'accent populaire parisien et il n'y a qu'à écouter Coluche pour s'en apercevoir! Nous verrons plus tard l'importance sociolinguistique que cela revêt.

2.2 Il faut signaler que cette palatalisation peut, dans une certaine mesure, servir d'indice pour vérifier jusqu'à quel point le /ɔ/ s'avance. En effet, on n'entend pas de palatalisation devant /ɔ/, ce qui tendrait à montrer que le /ɔ/ ne s'avance pas au point de se confondre avec une voyelle antérieure.

Récapitulatif des traits de l'accent du Havre

A) Schéma des voyelles havraises

1) En position finale absolue

ɣ	ɪ	u u+
ø	e	oo+
	ɛ e	
	ɑ ɶ	a

2) En position finale couverte

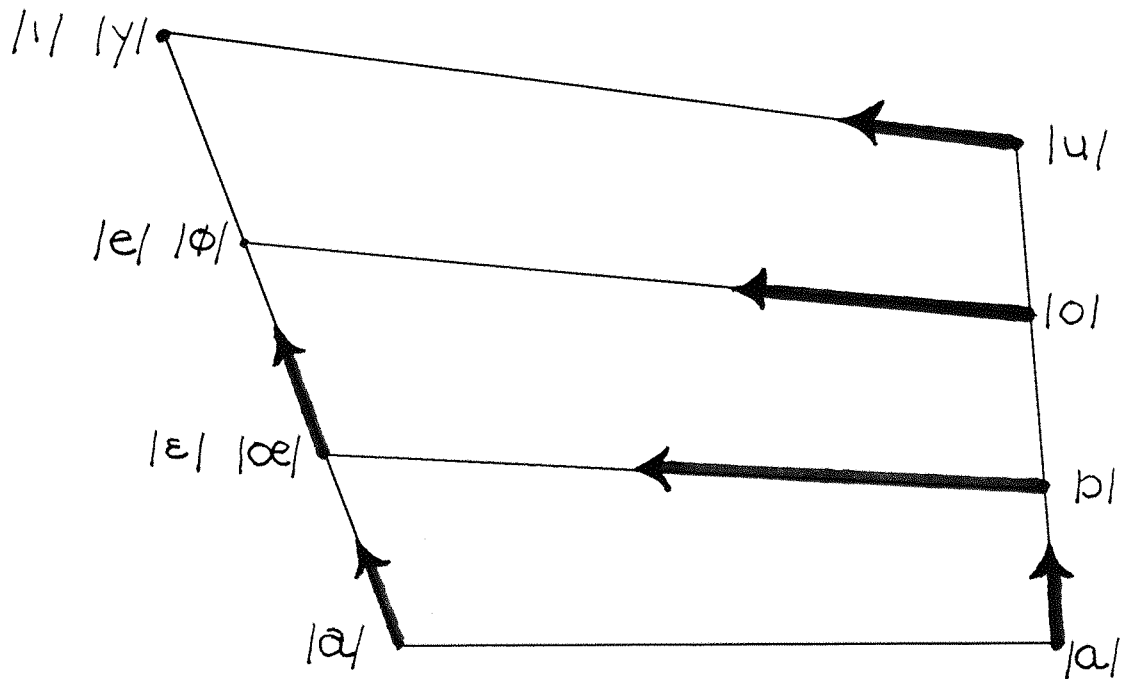
ɣ	ɪ	u u+
ø		o o+
œ œ̣	ɛ ɛ̣	ɔ ɔ+
	ɑ̃ ɑ̣̃	ɑ

3) En position non finale

ɣ	ɪ	u u+
ø	e	o o+
œ œ̣	ɛ ɛ̣	ɔ ɔ+
	ɑ̃ ɑ̣̃	ɑ

B) Analyse

1.1 On obtient donc, pour l'ensemble des voyelles du français standard, les changements suivants dans l'accent du Havre:



1.2 Le système havrais est décidément identique en de nombreux points à l'accent populaire parisien décrit entre autres par Walter (1982), Martinet (1958), Carton et al. (1983) et Lennig (in Labov, 1994). On remarquera du reste que les

schémas données à la page précédente présentent les mêmes caractéristiques que celles que Walter (1982) a établies pour la région parisienne, notamment en ce qui concerne la position finale couverte. Les deux systèmes semblent d'ailleurs partager la même logique:

- la fermeture du /a/ en [æ] a entraîné la fermeture du /ɛ/ en [e] en position finale couverte. Rappelons que le "rendement fonctionnel" de l'opposition /ɛ/~e/ est nul en position finale couverte puisque /e/ ne se rencontre pas dans cette position, ce qui a rendu encore plus facile cette fermeture du /ɛ/.

- le /ɔ/ a subi lui aussi une légère fermeture, mais à cause de l'asymétrie de l'appareil vocalique et du manque de place à l'arrière, la pression sur le /ɔ/ ne s'est pas faite en terme de fermeture mais d'avancée. Cette pression a forcément dû se produire en position finale couverte puisque le /ɔ/ ne se rencontre pas en position finale absolue.

- on constate que cette avancée du /ɔ/ a entraîné avec elle celle du /o/ et aussi, dans une moindre mesure, celle du /u/. Le /o/, nous l'avons vu, a tendance à avancer en position finale couverte, beaucoup plus qu'en position finale absolue. En effet, comme le /ɔ/ n'existe pas dans cette position, une avancée du /o/ (dans cette position) serait "inutile", puisque trois voyelles au lieu de quatre se disputent la place à l'arrière en position finale absolue.

- cette avancée du /ɔ/ a donné lieu à une fermeture du /oe/. Le rendement fonctionnel de l'opposition /oe/~ɔ/ en position finale couverte est important, notamment devant le /r/, et cette fermeture de /oe/, ainsi que le faible rendement fonctionnel de l'opposition /oe/~ø/ en position finale couverte, permettent d'éviter toute confusion.

- enfin, on remarquera la relative stabilité de /i/ et /y/. Cette stabilité est essentiellement due au fait que, étant toutes les deux les voyelles les plus fermées et les plus avancées du système vocalique français, il leur serait difficile de se fermer ou

d'avancer davantage. Ces deux voyelles ne sont de toute façon pas "menacées" par les voyelles qui les entourent.

- on note donc qu'il y a, pour ce qui concerne les voyelles, une réaction en chaîne: difficile de déterminer avec certitude, cependant, s'il s'agit de ce que Martinet (1955) désignerait sous le nom de "chaîne de traction" ou s'il s'agit d'une "chaîne de propulsion".

- en ce qui concerne les consonnes, on notera le [ʁ] extrêmement guttural de l'accent du Havre, un /r/ qui pourrait presque être qualifié de pharyngal dans certaines positions. Nous verrons dans notre enquête (voir chapitre suivant) que ce [ʁ] constitue l'un des traits sociolinguistiques les plus intéressants, puisque c'est l'un des traits les plus remarquables par les habitants du Havre eux-mêmes.

C) Comparaison

1.1 L'une des choses qui différencie fondamentalement l'accent du Havre de l'accent populaire parisien, au niveau vocalique, est donc, nous l'avons vu, l'avancée du /ɔ/ devant /r/, qui constitue un trait qui, selon Martinet et Walter, n'existe pas à Paris, mais que Carton et al. (1983) signalent, sans le souligner cependant. L'autre trait est la fermeture du /ɛ/, que l'on rencontre en Normandie rurale, ainsi que dans le Nord, mais qui n'est, à notre connaissance, pas signalé dans l'accent populaire parisien.

1.2 En nous servant de Carton et al. (1983), nous présentons ci-dessous un petit résumé de cinq phonèmes du français standard (FS), tels qu'ils sont réalisés au Havre, en Normandie, dans le Nord et à Paris, afin de mieux visualiser les ressemblances et les différences. Les voyelles mentionnées sont en position finale couverte.

F.S.	Le Havre	Normandie	Nord	Paris
/a/	[æ]	[æ]	[æ]	[æ]
/ɛ/	[ɛ̃]	[ɛ̃]	[ɛ̃]	[?]
/ɔ/	[ɔ+]	[o]	[ɔ+]	[ɔ+]
/r/	uvulaire parfois pharyngal	vibrant parfois soufflé	pharyngal	uvulaire parfois pharyngal
/k/	palatalisation	non signalée	non signalée	palatalisation

On constate que, pour l'accent du Havre, les ressemblances avec l'accent populaire parisien sont plus nombreuses qu'avec n'importe quel autre accent, et que seule la fermeture du /ɛ/ le rapproche de la Normandie rurale pour ces cinq phonèmes. On pourrait également se pencher sur ce qui sépare l'accent du Havre du reste de la Normandie, et on s'aperçoit alors que les différences sont nombreuses (Vermès, 1988; Walter, 1982; Carton et al., 1983):

- /ʃ/ est parfois réalisé [k] en Normandie, et /z/ devient [g], dans des mots comme "vache" qui est réalisé [vak], ce que l'on ne constate pas dans l'accent du Havre. Ce trait est d'ailleurs commun au normand et au picard (cf: Muller, 1985).

- /s/ est parfois réalisé [ʃ] et /z/ devient [ʒ], comme pour "racine" réalisé [raʃin]

- on rencontre parfois en Normandie une palatalisation du //, dans des mots comme "fille".

- on rencontre souvent des diphtongues en français régional de Normandie: "eau" sera réalisé [iao].

On constate donc que, d'un point de vue phonique, beaucoup de choses différencient l'accent du Havre du reste de la Normandie rurale. Cependant, nous allons maintenant voir que d'autres traits, non phoniques ceux-là, semblent communs au Havre et au reste de la Normandie.

Le français du Havre et le dialecte normand

Alors que nous venons de voir en quoi consistaient les caractéristiques phonologiques du français parlé au Havre, et quelles étaient les différences avec le reste de la Normandie, nous allons maintenant nous efforcer de voir quelles sont les ressemblances, afin d'être mieux préparé à l'enquête qui va suivre. Les emprunts au dialecte normand sont essentiellement de type lexical: en effet, au Havre, sont plus ou moins

couramment utilisées environ quarante mots ou expressions que l'on rencontre d'ordinaire dans le reste de la Normandie.

A) Méthode

Pour en dresser la liste de la façon la plus simple et la plus rapide, nous avons dû procéder en trois étapes:

- dans un premier temps, nous avons cherché, à l'aide de plusieurs dictionnaires spécialisés établis par l'abbé Maze (1903) et Raymond Mensire (1939) pour la Haute-Normandie, et par René Lepelley (1993) et Patrice Brasseur (1990) pour l'ensemble de la Normandie, quels mots ou expressions nous avons déjà entendus personnellement au Havre, dans notre entourage ou même ailleurs: nous n'avons donc choisi dans ces dictionnaires "normands" que les mots ou expressions que nous avons entendus, et nous avons rejeté les autres. Il va de soi que la liste obtenue de cette façon n'est pas exhaustive, et qu'elle présente sans doute le défaut d'être subjective, puisque certains

des mots ou expressions qui figuraient dans ces ouvrages peuvent avoir échappé à notre attention.

- nous avons ensuite recoupé la liste ainsi obtenue avec les mots que l'on rencontre dans un dictionnaire général de la langue française, en l'occurrence le *Petit Robert* afin d'éviter d'y inclure les termes qui sont passés dans la langue commune, ou bien qui en venaient. Certains termes de pêche, notamment, qui viennent du normand, sont passés dans la langue française: "*vignot*", "*bulot*", "*étrille*" etc.

- nous avons enfin soumis cette liste considérablement raccourcie à "l'approbation" d'une dizaine d'informateurs du Havre, en leur demandant s'ils connaissaient les termes qui figuraient dans cette liste: tous les termes ont été presque unanimement acceptés. Signalons que, par pure curiosité, nous avons également proposé cette liste à certains autres informateurs, originaires de Rouen et de sa région: là aussi, les termes ont été presque tous entendus par ces informateurs. Parmi ces informateurs, se trouvaient des jeunes: cela nous a

permis de constater que ces expressions étaient reconnues "passivement" encore de nos jours. Certaines, sans doute beaucoup moins nombreuses, sont certainement encore utilisées "activement" par les jeunes.

Il nous reste tout de même une liste d'à peu près quarante mots ou expressions qui sont normandes, que l'on utilise encore visiblement au Havre, (du moins dans la frange plus âgée de la population), qui sont toutes reconnues "passivement" par les jeunes, et qui n'appartiennent visiblement pas à la langue française commune. Nous les avons classés en quatre catégories: noms, verbes, adjectifs et expressions, en essayant de temps en temps de les illustrer.

B) Liste des mots et expressions utilisés au Havre

1) Noms

Bésot: n.m. Un enfant, un gamin. Parfois péjoratif ("*Regarde-moi c'bésot!..*"), parfois affectueux ("*ça va t-y, bésot!*").

Bigne: n.f. Une éraflure ou autre résultat d'un choc ou d'un coup sur un objet: "*On m'a fait une bigne sur ma voiture*".

Collation soupante: n.f. Goûter pris à l'heure du dîner.

Croquettes: n.f. Les dents.

Flacu: n.m. Personne hypocrite et flatteuse.

Gode: n.f. Sorte de petit poisson que l'on pêche dans le port.

Goule: n.f. Le visage: "*Tu veux ma main dans la goule*".

Marcou: n.m. Un chat.

Péqueux: n.m. Un pêcheur.

Pleu-pleu: n.m. Une personne quelconque: "*Y'avait trois pleu-pleus au resto, hier*".

Pouque: n.f. La poche: "*Au plus fort la pouque!*"

Tête-minette: n.m. ou adj. Homme maniéré ou peureux.

2) Verbes

Bavacher: Bavarder. A donné le nom: "*un bavacheux*" qui signifie "un bavard".

Se brêler: S'emmêler: "*Je m'suis brêlé les quilles*".

Dégouginer: Sortir un objet d'un endroit: "*Dégougine-toi d'là!*"

Déjuquer: Se lever, lorsque l'on est au lit: "*Vas-tu t'déjuquer!*"

Dépiausser: Enlever la peau.

Dépicher: Eplucher.

Gaffer: Mordre: "*J'me suis fait gaffer par l'marcou!*"

Maquer: Manger. A donné le nom "*un maqueur*" pour "*un mangeur*": "*Lui, c'est un maqueur d'poisson*".

Patrouiller: Tripoter.

Pigouiller: Se servir dans un plat, sans y être invité.

Rouiner: Râler: "*Arrête un peu d'rouiner!*"

Tigonner: Tirer sur quelque chose.

Toupiner: Tourner en rond: "*Au lieu d'toupiner, t'as qu'à faire la vaisselle*".

3) Adjectifs

Désaillé: Abîmé. Utilisé dans notre corpus par l'informateur Gérard, dans un sens un peu curieux: "*Moi, j'ai travaillé désaillé*" qui veut dire ici "*avec des horaires imprévisibles*". Puis, plus loin: "*Je mangeais toujours au goût du jour, pas désaillé au casse-dalle*".

Machu: Têtu: "*Qu'est c'que t'es machu!*"

Malaucoeux: Qui est facilement dégoûté, qui a facilement la nausée.

Mauvais: En colère: "*J'étais mauvais en rentrant chez moi!*"

Piant: Sale.

Vésillant: En bonne santé. Surtout utilisé à la forme négative: "*Il est pas bien vésillant*".

4) Expressions

L'autre jour-soir: L'autre soir.

Avoir un cul de bibet: Avoir un petit derrière.

Boujou: Au revoir: "*Allez, boujou m'sieurs-dames!*"

Pas?: N'est-ce pas?: "*Il est pas malin, pas?*"

D'un sens comme d'un autre: De toute façon.

5) Cas particulier

5.1 Il est cependant une expression sur laquelle il nous faut attirer l'attention: il s'agit de l'interjection "*dès*". Cette interjection est utilisée très souvent au Havre, et trois de nos informateurs l'emploient d'ailleurs dans notre corpus:

- Etienne l'utilise plusieurs fois: il commence l'enregistrement avec "*Non mais dès, t'as vu, il arrive avec vingt minutes dans la gueule*" et finit la même phrase avec "*Non mais dès!*".

- Lucien l'emploie également plusieurs fois: "*Ah dès, i m'a rien cassé les couilles*" et "*Ah dès, l'usure!*".

- Christiane l'utilise une fois: "*Dès, dès, j'vais t'dire!*".

5.2 Le sens de cette expression est évident: il s'agit de "*dis*", comme dans "*dis donc!*", prononcé avec un /i/ plus ou moins

ouvert: parfois [dɛ], parfois [de]. C'est donc à la fois un particularisme phonétique et peut-être un emprunt, puisqu'il a pu arriver au Havre après avoir été emprunté tel quel au normand. Il est en effet difficile de préciser si ce [de] est arrivé au Havre après transformation ailleurs en Normandie, ou bien s'il a subi cette transformation au Havre. Il n'est signalé dans aucun des ouvrages que nous avons consultés sur le dialecte normand, mais il semblerait, d'après certains informateurs, qu'il soit utilisé à Dieppe, et peut-être même à Rouen, bien que nous ne l'ayons personnellement jamais entendu ailleurs qu'au Havre. L'autre problème est que cette ouverture de /i/ en [ɛ] ou [e] va à l'encontre de ce que l'on entend habituellement dans l'accent du Havre: ce monosyllabe constitue à notre connaissance le seul cas d'ouverture du /i/ dans cette ville, ce qui nous laisse penser qu'il a pu être emprunté tel quel.

Quoi qu'il en soit, nous adopterons pour la suite la notation phonétique [de], puisqu'il s'agit bien d'une réalisation de [di].

Toujours est-il que ce monosyllabe va prendre énormément d'importance dans notre recherche, puisqu'il semblerait, comme

nous allons le voir dans ce qui suit, que ce soit là trait principal
qui permet aux Havrais de reconnaître l'accent local...

TROISIEME PARTIE: L'ENQUETE

Pourquoi une enquête?

Nous avons vu dans notre première partie que l'accent du Havre présentait de nombreuses similitudes avec l'accent populaire parisien, à tel point qu'il devient délicat de l'isoler en tant qu'accent objectivement identifiable, d'un point de vue phonique. Cependant, nous avons également vu qu'une quarantaine de mots utilisés plus ou moins couramment dans le reste de la Normandie, et qui sont issus du dialecte normand, sont aussi utilisés au Havre.

L'objet de notre enquête sera donc de nous efforcer de cerner ce qui semble constituer cet accent du Havre aux yeux, ou plutôt aux oreilles, des Havrais eux-mêmes. S'agit-il de traits phoniques, malgré la similitude avec l'accent de Paris, ou bien d'autre chose? Nous tâcherons de voir également si cet accent est identifié non seulement par les Havrais, mais aussi par des sujets venant d'autres régions ou villes de France. Puis, d'un point de vue plus social, nous nous efforcerons de dégager les attitudes que cet accent amène, afin d'en cerner plus précisément le profil sociolinguistique.

Pour cela, nous avons sélectionné quatre extraits tirés des enregistrements que nous avons effectués pour établir notre corpus, afin de les faire écouter à un petit échantillon de la population du Havre et d'ailleurs. Puis, nous avons mis au point un questionnaire nous permettant de mieux comprendre l'aspect "subjectif" de l'accent du Havre, autrement dit en quoi il consiste dans l'esprit des Havrais eux-mêmes et quelles images y sont associées.

Nature de l'enquête

1) Méthode générale

1.1 Il nous a fallu, pour mener à bien cette enquête, sélectionner quelques passages tirés des enregistrements dont la transcription figure dans notre corpus, afin de les faire écouter aux sujets que nous voulions interroger: nous avons décidé, pour l'écoute de ces bandes, d'utiliser la même technique que pour les

enregistrements eux-mêmes, à savoir un baladeur de bonne qualité qui peut être transporté partout sans encombrement. Les avantages de cette technique (nous n'avons pas tardé à nous en apercevoir) sont nombreux: elle permet de faire écouter ces bandes dans presque n'importe quelle condition ou n'importe quel environnement. Cela n'est pas négligeable: l'enquête de terrain nécessite souvent une part d'improvisation, et on ne peut pas toujours facilement obtenir les meilleures conditions d'écoute et d'interview. La maniabilité de ce baladeur a été une véritable bénédiction lorsqu'il s'agissait d'interroger des sujets dans des endroits aussi variés que bureaux, cafés, commerces, et parfois même dans la rue!

1.2 Les interviews se sont donc passées de la façon suivante: dans un premier temps, nous faisons écouter au sujet un par un les quatre passages retenus (sur lesquels nous reviendrons plus tard, cf 2), après lui avoir rapidement expliqué en quoi ces passages consistaient pour qu'il ne fit pas trop attention au contenu, et en lui demandant d'essayer pour chaque passage de déterminer s'il s'agissait d'un accent du nord ou du sud de la

France. Cela permettait de "faire diversion" et d'éviter que le sujet pensât trop rapidement à l'accent du Havre, en se disant qu'un enquêteur au Havre doit forcément être en train d'effectuer une enquête sur le Havre. A de très rares exceptions près, nos sujets reconnaissaient tous un accent du nord de la France, ce qui nous permettait à chaque fois de leur demander, dans un deuxième temps, d'être plus précis s'ils le pouvaient. Autrement dit, chaque fois qu'un sujet répondait, après avoir écouté un des quatre passages, que l'accent était, selon lui, du nord de la France, nous lui demandions d'essayer d'identifier la région, puis la ville. Puis nous passions au passage suivant, et ainsi de suite. A la fin de l'écoute, nous le soumettions à un questionnaire, sur le contenu duquel nous reviendrons.

2) Passages retenus pour l'écoute

2.1 Pour notre enquête, nous avons retenu quatre passages dont la longueur varie entre 22 secondes et une minute et cinquante secondes. Nous les avons soigneusement

sélectionnés dans notre corpus après en avoir étudié la transcription, en faisant en sorte de choisir les passages où les locuteurs donnaient libre cours à leurs émotions, pour être sûr de faire écouter un accent plus "vrai". Nous avons également souhaité qu'il y ait deux locuteurs jeunes et deux plus âgés. Les passages ont ensuite été mis bout à bout sur une cassette, pour des raisons de facilité évidentes. Ces passages sont les suivants:

a) Etienne C. raconte une escale particulièrement mouvementée sur son lieu de travail. Il est très énervé, donc il ne surveille pas son discours (cf Labov demandant à ses informateurs de décrire un moment où ils sont passés près de la mort), son débit est très rapide, et son vocabulaire parfois "vert". Ce court passage présente notamment les caractéristiques suivantes: fermeture du /a/ en [æ], fermeture du /oe/ en [oɛ], palatalisation de /k/ et de /g/ et surtout un /r/ très reculé. C'est aussi le seul informateur qui utilise [de] dans les enregistrements que nous avons choisis, et nous verrons que ce détail a de l'importance. De plus, signalons que, lors du

montage de la bande, nous avons par erreur enregistré deux fois les cinq dernières secondes de ce passage, qui sont précisément celles où l'informateur utilise [de], ce qui occasionne à l'écoute une répétition de ce trait. Nous avons renoncé à rectifier cette erreur technique, en nous disant que cette répétition était peut-être une aubaine. Au regard du résultat de l'enquête, nous avons vu juste. Durée totale du passage: 22 secondes.

b) Nouët décrit ses états d'âme sur les gaspillages occasionnés par la société de consommation, et les différentes façons d'accommoder un rôti froid. Lui aussi est assez énervé, et s'emporte contre la bêtise des gens, ce qui nous vaut là aussi un discours très relâché. Les caractéristiques de ce passage sont: l'avancée très marquée du /o/, le /r/ très reculé, la fermeture du /a/ en [æ], la palatalisation de /k/. Durée totale de ce passage: 30 secondes.

c) Wawa discute de musique avec des amis à une terrasse de café, et vante les mérites de certaines guitares. Signalons que,

dans ce passage, Wawa n'est pas le seul à avoir un accent local: il discute avec un certain Alain, dont l'accent présente les mêmes traits, à savoir ici un /r/ très reculé, un /k/ très palatalisé, une fermeture du /oe/ en [oɛ]. Durée totale du passage: 30 secondes.

d) Gérard, enfin, raconte un accident de mobylette dont il a été témoin, une nuit, alors qu'il revenait de son travail pour se rendre à un mariage. Ce passage est plus long que les autres, et donc tous les traits y sont représentés. Durée totale de ce passage: une minute et cinquante secondes.

3) Les sujets interrogés

3.1 Nous avons interviewé au total trente-huit sujets, parmi lesquels:

- vingt-neuf étaient nés au Havre ou y habitaient. Signalons tout de même que sur ces vingt-neuf sujets, six s'étaient établis au Havre récemment, c'est-à-dire au maximum un an et demi

auparavant. Les vingt-trois autres y habitaient depuis longtemps. Pour des raisons de commodité, nous appellerons le premier groupe les "récents" et le second les "établis".

- Les neuf sujets restants sont originaires d'autres villes ou régions et ne connaissent pas ou que très peu Le Havre. Sur ces neuf sujets, quatre sont de la région de Rouen. Ce choix est bien entendu délibéré: nous avons envie de comparer les résultats obtenus chez les sujets du Havre proprement dit avec ceux d'une autre grande ville de Haute-Normandie. Nous avons également pu interviewer cinq sujets originaires d'autres régions ou villes en France: Paris (mais habite à Poitiers), Beauvais, Caen, Bordeaux, Dieppe.

3.2 Malgré le relativement petit nombre d'interviews qu'il nous a été donné de faire, nous avons voulu faire en sorte que l'éventail de personnes interrogées soit aussi divers que possible:

- les sujets sont de divers milieux socio-économiques: dockers, élus municipaux, commerçants, étudiants, enseignants, employés de bureau, ingénieurs, lycéens et autres. Ils habitent

dans différents quartiers du Havre, à l'exception bien sûr de ceux qui viennent d'autres régions.

- l'âge des sujets interrogés varie entre dix-huit et cinquante ans.

- sur l'ensemble des interviewés, vingt et un sont des hommes et dix-sept sont des femmes.

4) Nature du questionnaire

Après avoir fait écouter au sujet chaque passage autant de fois que nécessaire et lui avoir demandé d'essayer de localiser l'accent, nous le soumettions au questionnaire oral proprement dit. Nous avons essayé, dans la mesure du possible, de ne pas nous laisser "enfermer" par ce questionnaire, et parfois, nous avons dû l'adapter aux circonstances: il était bien entendu légèrement différent selon que la personne reconnaissait l'accent ou non.

4.1 Lorsque les sujets reconnaissaient l'accent du Havre:

- nous leur demandions d'abord tout simplement pourquoi; autrement dit qu'est-ce qui leur permettait de dire que cet accent était l'accent du Havre.

- ensuite, nous leur demandions en quoi exactement consistait l'accent du Havre en général, c'est-à-dire en dehors de ce qu'ils venaient d'entendre. Lorsque c'était possible, nous leur demandions d'en faire une imitation.

- puis nous demandions au sujet d'essayer de nous dire où au Havre on a le plus de chances d'entendre cet accent, et quel type de personne était plus susceptible de l'avoir.

- enfin, nous demandions au sujet de nous dire ce qu'il, ou elle, pensait de cet accent, et aussi quelle image du Havre ont les Français, selon eux, afin de pouvoir faire un rapprochement, le cas échéant, avec les attitudes par rapport à l'accent.

4.2 Aux sujets qui ne reconnaissaient pas l'accent du Havre, nous posions les questions suivantes:

- tout d'abord, nous leur demandions d'essayer de nous dire quelles étaient les caractéristiques qui les avaient frappés dans cet accent.
- puis nous leur demandions s'ils avaient entendu parler d'un "accent du Havre".
- enfin, nous leur posions les mêmes questions qu'aux autres sujets sur ce qu'ils pensaient de cet accent et sur l'image du Havre en France.

Résultats de l'enquête

Après épluchage des questionnaires, nous avons décidé de séparer les résultats obtenus pour les sujets du Havre de ceux obtenus pour les autres sujets. En effet, nous avons très vite détecté de grandes différences entre les deux séries de résultats.

A) Les sujets habitant au Havre

1) Taux d'identification de l'accent pour chaque extrait

1.1 Extrait numéro 1. Signalons que, sur les vingt-neuf sujets du Havre, huit n'ont pas écouté ce passage parce qu'ils risquaient d'identifier le locuteur. Cela nous laisse donc vingt et un sujets, dont quinze sont des "établis" et six des "récents". Les résultats obtenus sont les suivants:

- sur les quinze "établis", pas moins de treize ont immédiatement identifié l'accent. L'un des sujets qui n'a pas identifié l'accent, et que nous appellerons **Manu G.**, est un cas fort intéressant car il possédait lui-même un accent du Havre assez prononcé.

- sur les six "récents", quatre l'ont identifié. Parmi les deux qui ne l'ont pas identifié, signalons le cas de **Michelle G.**, une tenancière de bar de cinquante ans, originaire de Rouen et installée au Havre depuis un peu plus d'un an, qui a été frappée par [de], sans pour autant reconnaître l'accent. Retrospectivement, il est d'ailleurs amusant de penser que le

premier sujet interviewé au cours de cette enquête (une jeune hôtesse d'accueil de vingt-cinq ans d'origine bourguignonne et installée au Havre depuis seulement un an et demi) a résumé à elle toute seule ce que les questionnaires allaient révéler. Nous venions à peine d'expliquer en quoi consistait l'enquête, et avant même d'avoir pris le temps d'écouter les enregistrements, elle déclara: "Puisque vous vous intéressez aux accents en France, je peux vous dire qu'ici, il y en a un!". Devant notre air intrigué, elle poursuivit: "Les gens ici, y disent [de] sans arrêt".

Cela fait donc un total de un total de dix-sept sujets sur vingt et un qui ont identifié l'accent sans trop de difficultés, voire immédiatement. A la question: "Qu'est-ce qui vous fait penser que celui-ci a un accent du Havre?" que nous posions plus tard dans le questionnaire après écoute de tous les extraits, les sujets répondaient de façon unanime: [de].

Extrait numéro 2. On constate ici un changement pour le moins radical: sur l'ensemble des sujets, soit vingt-neuf personnes, seulement cinq ont réussi à identifier l'accent de façon précise. Les autres étaient soit très vagues ("Quelque part en

Normandie?"), soit se trompaient complètement: cinq sujets ont placé cet accent dans le Nord-Picardie, et d'autres, moins nombreux, le plaçaient à Paris, et même en Bretagne! Lorsque l'on demandait aux sujets de préciser ce qui leur faisait penser que l'accent venait de tel ou tel endroit, nous nous heurtions là encore à une certaine perplexité. On est bien loin ici de la précision obtenue pour le premier extrait. Notons cette phrase très révélatrice d'un de nos sujets, nommé Alain F.: "S'il y avait eu [de], j'aurais dit Le Havre...".

Extrait numéro 3. Même constatation que pour le numéro 2: cette fois, six personnes ont réussi à localiser exactement l'accent. Les autres étaient vagues, ou répondaient qu'elles ne savaient pas, ou encore se trompaient: six sujets ont placé l'accent à Paris, en précisant parfois "la banlieue de Paris". Ce phénomène est d'ailleurs intéressant, puisque, bien que les accents 2 et 3 soient semblables d'un point de vue phonique, on a l'impression que le fait que les locuteurs de l'extrait 3 soient jeunes incite certains sujets interviewés à penser qu'il s'agit d'un accent de banlieue.

Extrait numéro 4. Pour cet extrait, le taux de réussite est de six sujets sur vingt-neuf. Ce qui est intéressant, c'est que l'on a obtenu pour cet extrait le même type de réponses que pour l'extrait numéro 2, c'est-à-dire Nord ou Normandie, en précisant parfois Pays de Caux. Là aussi, l'âge du locuteur (soixante et un ans) enregistré a-t-il une incidence sur les réponses, qui donnent une impression plus "rurale" que pour l'extrait 3?

1.2 On constate donc que le premier extrait est reconnu par les sujets interrogés dans une proportion beaucoup plus importante que pour les trois autres extraits. Il est vrai que notre échantillon est relativement petit et que faire des statistiques serait peut-être hasardeux, mais cela représente tout de même presque 81% d'identifications pour le premier extrait contre 17 à 20% pour les autres extraits (même si les huit sujets qui n'ont pas écouté le premier extrait l'avaient écouté mais ne l'avaient pas reconnu, la proportion serait de 58%).

Or, ce n'est pas tant la proportion qui est frappante que la rapidité avec laquelle les sujets répondaient pour le premier

accent, tout en hésitant pour les autres. Il était clair, en effet , lors des interviews, que les sujets étaient nettement plus catégoriques dans leurs réponses lorsque nous leur faisons écouter le premier extrait: "Ca, c'est Le Havre, sans hésiter", nous a par exemple répondu Annick D., une mère au foyer de quarante-huit ans. Ou encore, cette réponse de Julie L., une jeune lycéenne de dix-huit ans: hésitation au début de l'extrait ("La Normandie, peut-être?"), puis à la fin, une fois passé le [de]: "Oh, ça, c'est Le Havre!".

2) Caractéristiques subjectives de l'accent

2.1 Dans la suite du questionnaire, une fois que nous en avons fini avec les enregistrements, nous demandions aux vingt-neuf sujets en quoi consistait, selon eux, l'accent du Havre. Les sujets pouvaient bien sûr donner plusieurs réponses. Lorsque cela était possible, c'est-à-dire lorsque les sujets n'étaient pas trop intimidés, nous leur demandions d'essayer

d'en faire une imitation. Nous avons obtenu les réponses suivantes:

- vingt-quatre ont répondu [de] ou l'ont utilisé dans leur imitation, soit tout seul, soit en le fleurissant un peu: [nō me de], [a de], par exemple. Signalons le cas de Manu G. que nous avons déjà rencontré: incapable de reconnaître l'accent à l'écoute, il utilisait fréquemment [de] pour imiter l'accent des informateurs!

- cinq sujets ont également répondu que le mot "*rien*" utilisé comme synonyme de "*très*" dans des locutions comme "*C'est rien bien*" ou "*C'est rien beau*" caractérisait l'accent du Havre. C'est assez curieux puisqu'il s'agit là d'une expression d'argot qui n'est pas utilisée qu'au Havre et que l'on trouve d'ailleurs dans le dictionnaire d'argot édité par Larousse.

- un sujet, ce qui n'est pas beaucoup, a utilisé un des termes normands dont nous avons donné la liste plus haut. Il s'agissait en l'occurrence du terme "*bésot*". Un autre sujet a répondu que l'expression "*l'autre côté de l'eau*" était typiquement du Havre. Signalons que, au Havre, lorsque l'on parle de "*l'autre côté de l'eau*", on fait référence au Calvados et à la Basse-Normandie, dont on voit les côtes lorsque l'on est en bord de mer.

L'expression est sans doute utilisée ailleurs en France, mais pas avec le même référent.

- d'un point de vue phonique, huit sujets ont répondu que la façon de prononcer /r/ était typique. D'autres, ont utilisé un /r/ uvulaire ou pharyngal dans leurs imitations.

- douze sujets ont souligné l'avancée du /o/ et du /ɔ/ dans leurs imitations, dans "port", "ferme la porte", "remorqueur", "docker" etc. Souvent, d'ailleurs, l'imitation portait sur le thème du port.

- trois sujets ont également souligné la fermeture du /a/ en [æ] dans leurs imitations.

2.2 On constate donc que là encore les sujets sont nombreux à répondre [de] quant il s'agit de caractériser l'accent du Havre. Le contraire aurait été surprenant puisque c'est le trait qui permettait souvent à ces sujets de reconnaître de façon catégorique l'accent du premier extrait. On notera également que, généralement, les sujets sont un peu plus frappés par les traits lexicaux que phoniques, ([de] constituant l'exception,

même si les sujets semblent y voir quelque chose de plus lexical que phonique: [de] constitue sans doute à leurs yeux une expression, plus qu'une façon de prononcer [di], à tel point qu'un sujet, hors interview, nous a confessé ne pas connaître l'origine du mot!). Ce n'est, là non plus, guère étonnant puisque les traits phoniques que les sujets soulignent ne leur permettaient pas toujours de reconnaître l'accent lorsqu'ils écoutaient les enregistrements. Ces traits n'ont d'ailleurs rien de typiquement havrais, nous l'avons vu dans la première partie: tous sont des traits que l'on retrouve à Paris. Notons malgré tout que, en ce qui concerne l'avancée du /o/ et du /ɔ/, les sujets avaient nettement tendance, pour souligner ce trait, à utiliser un /ɔ/ devant /r/ dans leurs imitations (l'avancée du /b/ devant /r/ ne se produit pas à Paris). Mais il peut s'agir là d'une coïncidence car en français, les mots en *br* sont assez nombreux, et ont donc plus de chance d'être ceux qui vont venir à l'esprit d'un sujet.

3) Images liées à l'accent

3.1 Dans la suite du questionnaire, nous demandions aux sujets qui a, selon eux, cet accent au Havre, et dans quel(s) quartier(s) on a le plus de chances de l'entendre. Nous leur demandions également quelle était, selon eux, l'image du Havre en France. En ce qui concerne la première question, pour laquelle plusieurs réponses étaient possibles, nous avons obtenu les jugements suivants:

- treize sujets ont répondu qu'ils associaient cet accent aux dockers.
- neuf sujets l'associent aux ouvriers.
- onze sujets ont répondu de façon plus vague, en disant que c'était un accent "populaire".
- nous avons aussi obtenu quelques réponses isolées, par exemple "pêcheurs", ou encore "piliers de comptoir"(!).

Ce qui est intéressant ici n'est pas que cet accent soit infailliblement associé à des classes populaires: que neuf sujets

l'associent aux ouvriers n'est guère surprenant. En revanche, treize sujets l'associent aux dockers, ce qui est étrangement précis (dans une enquête assez semblable, (Danielle Hoppe 1976) l'accent populaire parisien, lui, est associé plutôt aux ouvriers). Cela donne l'impression qu'à l'accent du Havre est souvent associé une sorte de mythologie bien définie, et peut-être même un cliché: un des sujets, Romain R., un étudiant de vingt ans en Affaires Internationales, a d'ailleurs utilisé ce mot ("Le cliché qui vient tout de suite à l'esprit, c'est le docker").

3.2 Cette impression est d'ailleurs renforcée par la question suivante. Nous demandions aux sujets où au Havre on pouvait entendre cet accent. Or, dans l'ensemble, les réponses étaient très vagues, à quelques exceptions près:

- sept sujets ont répondu que cet accent pouvait s'entendre dans le Quartier de l'Eure ou aux Neiges.
- deux sujets ont répondu Caucriauville, la Mare Rouge ou Bléville

- les autres sujets répondaient de façon plus vague que c'était un accent de la banlieue du Havre.

Là encore, ce qui est étonnant, c'est que sept sujets aient été si précis. Cet accent est bien sûr associé aux quartiers populaires, et il est vrai qu'il peut en effet s'entendre un peu partout dans la banlieue du Havre, dans la ville haute ou les quartiers portuaires. Or, les Neiges et le Quartier de l'Eure sont précisément deux quartiers situés près du port, où l'on trouvait à une époque une forte population de dockers: on a encore une fois l'impression que cet accent est volontiers associé au port, puisque peu de sujets ont répondu Caucriauville, Bléville, qui sont également des quartiers populaires, mais qui sont éloignés du port.

3.3 Nous avons ensuite demandé aux sujets quelle était selon eux l'image du Havre en France:

- les vingt-neuf sujets ont répondu que l'image du Havre était sans doute mauvaise. Les réponses allaient du "ville triste et

sans vie" au "il y a du béton partout" en passant par "mauvaise réputation du Havre", "c'est un trou", "mairie communiste" etc.

- sur ces vingt-neuf sujets, certains nuançaient tout de même leurs propos en disant que "l'image du Havre était mauvaise parce que la ville était mal connue" ou que "les gens sont sympas quand on les connaît".

Il est très tentant, arrivé à ce point du questionnaire, de se demander si la mauvaise image dont souffre la ville du Havre (qui arrive régulièrement bonne dernière au hit-parade des "villes françaises où il fait bon vivre" que des magazines comme Le Point ou Le Nouvel Observateur établissent de temps en temps) n'est pas à l'origine d'un besoin d'identité chez certains Havrais, que les réponses au questionnaire laissent filtrer. A un trait linguistique précis ([de]) semble être associée une mythologie (le port et les dockers) comme si le port était précisément l'une des choses qui font que Le Havre est Le Havre.

4) Jugements sur l'accent

4.1 La dernière question de l'enquête portait sur l'accent lui-même et ce que les sujets en pensaient. L'enquête de Danielle Hoppe (1976) montrait clairement que certains accents (Paris, Alsace) sont peu appréciés, tandis que d'autres (Midi de la France) plaisent. Pour ce qui est du Havre:

- vingt-six sujets trouvent que ce n'est pas un bel accent. Les jugements portés sur l'accent vont du très euphémique "on ne peut pas dire que ce soit beau" au très direct "vulgaire" en passant par le "détestable".

- trois sujets l'aiment bien.

B) Les sujets non originaires du Havre

1) Taux d'identification de l'accent

1.1 Extrait numéro 1. Sur les neuf sujets interrogés qui ne sont pas du Havre, aucun n'a reconnu l'accent du premier extrait.

Rappelons que sur ces neuf sujets, quatre étaient originaires de Rouen ou des environs. Or, les quatre sujets de Rouen ont placé l'accent précisément à Rouen, ou dans le voisinage immédiat, certains se déclarant frappés par le /r/. Les cinq autres sujets l'ont placé à Paris, à l'exception d'un sujet, Guy R., cinquante ans, maire-adjoint de Dieppe, qui l'a placé à Fécamp. Tout cela donne l'impression que, dans l'ensemble, chacun "voit midi à sa porte", et que l'accent de Rouen n'est peut-être pas très différent de l'accent du Havre. En revanche, sur ces 9 sujets, un seul a été frappé par [de]: Guy R., qui nous a affirmé que [de] se disait aussi à Dieppe et à Fécamp. Les sujets de Rouen, à qui nous avons posé la question plus tard dans le cours de l'interview, sont unanimes: ils n'ont pas remarqué de [de] à Rouen.

Extrait numéro 2. Là encore, aucun sujet n'a identifié l'accent. La plupart l'ont placé dans le Nord-Picardie, sans pour autant donner de raison précise. Un l'a placé à Paris, et un "quelque part en Normandie".

Extrait numéro 3. De nouveau, pas d'identification. En revanche, il s'est produit le même phénomène qu'avec les sujets du Havre: cinq sujets l'ont placé à Paris, en précisant souvent "la banlieue de Paris", "jeunes des banlieues" etc., ce qui renforce l'impression que les sujets associent immédiatement les jeunes aux banlieues.

Extrait numéro 4. Toujours pas d'identification. Cependant, un sujet a précisé que cet accent ressemblait au 2, comme si, là encore, l'âge de l'informateur le démarquait très nettement des extraits 1 et 3.

1.2 Nous constatons donc, à l'issue de cette petite expérience, que les sujets non originaires du Havre n'ont absolument pas reconnu l'accent du Havre dans ces enregistrements. Le premier extrait est à ce sujet crucial: les Rouennais y voient un accent de Rouen, les autres y voient autre chose. On constate aussi que les deux informateurs "jeunes" sont placés dans des villes ou des banlieues, alors que les deux informateurs plus

âgés sont placés dans des régions, ce qui confirme la tendance observée auprès des sujets du Havre. Là aussi, se produit un phénomène intéressant quant à la "mythologie linguistique" dont nous parlions plus haut.

2) L'accent du Havre chez les non-Havrais

2.1 Sur les neuf sujets interrogés, huit n'ont jamais entendu parler de l'accent du Havre. Le seul sujet qui ait répondu le contraire, Lydie P., une étudiante en anglais de vingt ans originaire de Rouen, a ajouté que l'accent du Havre ressemblait sans doute beaucoup à l'accent de Rouen, mais qu'il était peut-être plus prononcé et que [de] n'existait pas à Rouen (ce qui ne lui a cependant pas permis de l'identifier à l'écoute). Cela tendrait à montrer que l'accent du Havre n'est pas une réalité en soi en dehors de l'esprit de certains Havrais.

2.2 Lorsque nous avons demandé à ces neuf sujets à qui ils associaient cet accent (plusieurs réponses possibles), nous avons obtenu les réponses suivantes:

- le terme "ouvrier" a été mentionné par cinq sujets.
- quatre sujets l'associent à la campagne, dans le sens péjoratif du terme.
- deux sujets y ont vu un accent de "routier".
- deux sujets ont immédiatement pensé à Coluche.
- un sujet, enfin, a mentionné les dockers. Il s'agissait de Guy R., qui est, rappelons-le originaire de Dieppe, donc un port, et qui, avant de devenir maire-adjoint de sa ville, a navigué pendant longtemps comme officier sur les car-ferries.

Il est clair ici, et c'était à prévoir, que l'accent n'est plus tout à fait associé au même "stéréotype" chez les sujets qui ne sont pas originaires du Havre. Il aurait été surprenant que des sujets venant d'endroits aussi divers que Bordeaux, Beauvais ou Poitiers eussent répondu qu'il s'agissait là d'un accent de docker.

2.3 Tous ces sujets ont déclaré qu'ils n'aimaient pas cet accent. Jean-Philippe C., un enseignant de vingt-trois ans originaire de Bordeaux, a par exemple précisé: "C'est un accent que j'aime pas parce qu'il ne chante pas". Karine L., une étudiante de dix-huit ans originaire de Rouen, a déclaré: "C'est un accent affreux. Il a aucune classe, il est lourd. C'est vraiment la campagne".

2.4 Quant à l'image du Havre, pour ces sujets, elle n'est guère réjouissante:

- sept sujets estiment que Le Havre a mauvaise réputation. Sandrine B., une secrétaire de Poitiers, qui habite à Paris, âgée de vingt-trois ans précise: "C'est une ville grise, triste, mais j'y suis jamais allée".

- deux sujets sont plus positifs. Catherine H., une étudiante de vingt-deux ans originaire de Caen, estime que Le Havre doit être une "ville plutôt chaleureuse". Dominique C., une enseignante de vingt-deux ans originaire de Beauvais, a déclaré: "Le Havre, ça évoque le port, les moules-frites. Je pense que l'image est neutre, peut-être même plutôt bien".

Jugements sur l'accent: quelques remarques

Dans notre questionnaire auprès des sujets originaires du Havre, nous notions, à chaque fois que le cas se présentait, lesquels de nos sujets avaient eux-mêmes un accent du Havre franchement prononcé. Nous en avons relevé sept. Sur ces sept sujets, quatre ont déclaré qu'ils n'aimaient pas l'accent, deux ont déclaré qu'ils l'aimaient bien et un était plus nuancé. Le premier point intéressant est la façon dont les jugements étaient formulés:

- Alain C., vingt-sept ans, musicien professionnel: "C'est un accent de branleur. Quand j'allais à Evreux ou même à Paris pour mes études, on me disait "vous, vous venez du Havre". J'ai toujours essayé de m'en débarrasser".

- Manu G., vingt-deux ans, étudiant en droit: "C'est pas un bel accent. Les mecs se foutaient de ma gueule".

- Alain F., vingt-quatre ans, étudiant en commerce international: "C'est un accent affreux, vulgaire. C'est un accent de marchand de braille".

- Franck B., vingt-cinq ans, étudiant en anglais: "C'est pas un bel accent. C'est même détestable. C'est agressif, le vocabulaire est limité".

Plus nuancé:

- Etienne C., à la fois locuteur sur la bande que nous faisons écouter, et un de nos sujets, trente ans, superviseur de quai et musicien à ses heures: "En tournée, les gens reconnaissent l'accent. Bof! c'est pas très chantant, c'est un peu gouailleur, mais bon..."

Et enfin, parmi les évaluations positives:

- David C., vingt-quatre ans, shipping clerk: "C'est un accent qui a du charme, comme tous les accents".

- Lucien N., un de nos informateurs, quarante-cinq ans, docker: "C'est un accent qu'est pas pire qu'ailleurs. Moi, je suis fier de mon accent. Quand je vais en vacances quelque part, on me dit que j'ai un accent. C'est plutôt bien".

On remarque ici une séparation très nette, qui serait presque trop belle pour être vraie sur un échantillon aussi petit: on a d'une part des étudiants qui ont l'accent et essaient de s'en débarrasser (et ils se sont empressés de le perdre pendant l'interview avant de le récupérer plus tard) et d'autre part des non-étudiants qui soit ne sont pas dérangés outre-mesure par leur accent, soit en sont franchement fiers.

On assiste ici à une division entre:

- ceux qui, parce qu'ils sont étudiants, sont très souvent en contact avec le milieu éducatif où l'accent est stigmatisé, et qui cherchent à s'en débarrasser, peut-être pour "monter dans la

société", peut-être aussi à cause d'une "insécurité linguistique", ou de ce que Labov (1966) appellerait "a linguistic self-hatred".

- ceux qui s'installent dans une certaine stabilité sociale, et ne renient pas leur accent. Parmi eux, il y en a même un pour qui l'accent semble clairement faire partie de son identité, et qui en est fier (difficile de dire, puisqu'il s'agit là d'un exemple isolé, si le fait qu'il soit précisément docker a un rapport ou non avec ce phénomène). Avant de poursuivre plus en avant cette analyse, essayons de revoir ces notions de "linguistic self-hatred", "linguistic insecurity" et "negative prestige".

Dans son étude sur New York, Labov (Labov,1976) avait remarqué l'attitude que les New Yorkais adoptaient à l'égard de l'accent de leur ville:

"En général, les New Yorkais éprouvent une forte répugnance pour "l'accent" de leur ville. La plupart d'entre eux se sont efforcés de modifier leur façon de parler, et on leur fait un vrai compliment quand on leur dit qu'ils y ont réussi. Et pourtant,

presque tous se font aussitôt reconnaître, dès qu'ils posent le pied hors de l'agglomération. De plus, ils sont tous persuadés que les étrangers, pour une raison ou pour une autre, détestent eux aussi le parler de New York. Enfin, ils sont convaincus qu'il existe une langue "correcte", qu'ils s'efforcent d'atteindre dans leur conversation soignée.

Pour toutes ces opinions, les locuteurs de la petite bourgeoisie dépassent tous les autres en conviction. Ce sont eux qui, tant par ce qu'ils expriment que par leur comportement inconscient, illustrent le mieux l'insécurité linguistique de la communauté new yorkaise". (pp. 200-201)

On trouve, dans ce passage, un bon résumé des trois notions de "negative prestige", "self-hatred" et "linguistic insecurity".

La question des attitudes par rapport aux accents a été assez largement explorée: on pense notamment aux travaux de Giles dans ce domaine (cf aussi: Shuy et Fasold, 1973; Trudgill, 1974; Macaulay, 1975; Macaulay, 1977; Giles et St Clair, 1979; Lopez Morales, 1989; Baker, 1995; mais aussi, dans le domaine du bilinguisme, Gal, 1979). Ce que nous en retiendrons, entre

autres choses, c'est l'importance que revêt l'accent lorsque l'on est confronté à une situation-clé de la société: ainsi, les évaluations que portent les enseignants sur les élèves (ou les étudiants) ou les employeurs sur les candidats à un poste.

Dans ces travaux, on relève, toujours selon Williams (Williams,1992), les mêmes problèmes que ceux cités plus haut: on a l'impression d'une conscience rationnelle collective en matière d'accent, avec un individu qui peut choisir. Ainsi, la théorie d'accomodation de Giles:

"People are motivated to adjust their speech style, or accomodate, as a means of expressing values, attitudes and intentions towards others" (Giles, 1977: p. 322)

Ce que dit Giles est sans doute vrai, encore une fois, pour une partie de la population, c'est-à-dire notamment ce que l'on appelle les "classes moyennes", qui ont plus d'une corde à leur arc ou un registre plus étendu, si l'on préfère. Trudgill, lui, est plus nuancé:

"Many informants who initially stated that they did not speak properly, and would like to do so, admitted, if pressed, that they perhaps would not *really* like to, and that they would almost certainly be considered foolish, arrogant or disloyal by their friends and family if they did" (Trudgill, 1972: p. 184).

Trudgill parle ici d'une façon de parler dépréciée socialement que l'on entend à Norwich. Il est évident que nous avons ici affaire à des locuteurs de la classe ouvrière qui ne disposent pas du même registre: "would like to do so", nous dit Trudgill. Lesley Milroy avait d'ailleurs rencontré le même type d'opinion à Belfast (Milroy, 1987), où un locuteur s'était fait rabroué par ses camarades parce qu'il avait adopté pendant quelques instants un accent plus prestigieux que celui qu'il avait normalement.

Ce qui nous ramène à la notion de "prestige": il existe donc un "covert prestige", dont la conséquence est que les parlers "dépréciés socialement" survivent chez les individus qui ne sont pas "concernés par la mobilité". Cependant, il convient

maintenant de se poser la question suivante: lorsque l'on parle de "negative prestige", de "linguistic insecurity" ou de "linguistic self-hatred", comme le font par exemple Labov (Labov, 1976) ou Macaulay (Macaulay, 1975), s'agit-il à proprement parler de phénomènes linguistiques ou plutôt de phénomènes sociaux ? Partons du postulat suivant: aucune réalisation, aucune variable n'est "vulgaire" ou "belle" en soi. Il s'agit-là d'un postulat: des chercheurs avait tenté de montrer que certains types de phonèmes amenaient des jugements différents. Ainsi, les travaux de Fónagy (Fónagy, 1983) montrent que le r est considéré comme un phonème "viril". Cependant, l'auteur nous dit que les sons postérieurs sont souvent considérés comme "vulgaires": or, nous avons vu que "l'accent du Havre", qui est un accent pour lequel l'articulation est très antériorisée, est pourtant très déprécié. C'est pourquoi nous revenons à notre postulat: les jugements sur le linguistique sont le produit d'une société, avec son histoire sociale, son système social et ses valeurs sociales. D'ailleurs, si ce n'était pas le cas, comment se fait-il que certaines réalisations jugées vulgaires à un moment de l'histoire soient plus tard devenues au contraire raffinées, ou

que la non prononciation de r dans "card" soit jugée correcte en anglais britannique et au contraire stigmatisée à New York ? C'est d'ailleurs ce que souligne Chambers (Chambers, 1995) lorsqu'il écrit:

"Demonstrably, no language or dialect is *inherently* better than any other as a medium for exposition, narration, phatic communion, or any other kind of communication. One of the tacit strategies of the elite is to install their own dialect as the "correct" one". (p. 213)

Donc, dès lors que l'on accepte ce postulat et que l'on ne le perd pas de vue, on comprend mieux que l'individu linguistique n'est pas un "willing participant" qui peut évoluer à son gré le long de l'échelle sociale: comment expliquer, sinon, que les réalisations marquées socialement et jugées "vulgaires" soient perpétuées, alors qu'il serait si simple de s'en débarrasser? La notion de "covert prestige", qui avait été élaborée par Labov (Labov, 1976), n'explique peut-être qu'une partie du problème, et évoque la fable de La Fontaine: Le Renard et les raisins. Dans

cette fable, un renard qui n'arrive décidément pas à atteindre les raisins dont il voudrait bien pourtant se nourrir se console en se disant qu'ils ne sont probablement pas assez mûrs. Il est permis de se demander, sans vouloir pousser trop loin l'analogie, s'il n'en va pas de même pour l'accent: quelqu'un qui ne possède pas la maîtrise de la langue standard (ou "langue légitime") est peut-être tenté de penser que ce n'est pas un problème puisque son accent est "meilleur". En réalité, on devrait peut-être presque parler de marqueur non pas linguistique mais social (comme pourraient l'être d'une certaine façon une voiture, une maison, une façon de s'habiller, mais à condition de ne pas perdre de vue que l'on peut choisir de changer de maison ou de voiture si l'on en a les moyens: Bourdieu parlerait de "signe extérieur de richesse" linguistique). Il nous reste à essayer d'expliquer, en en donnant une illustration issue de notre travail sur Le Havre, pourquoi certains individus parviennent à modifier leur accent et d'autres pas. Or, il semble qu'un élément de réponse, plus social que linguistique, nous soit fourni par Pierre Bourdieu.

La notion d'"habitus" (que l'on pourrait interpréter simplement comme l'ensemble des dispositions intériorisées par les individus et qui orientent les pratiques sociales) a été bien entendu élaborée par le sociologue Pierre Bourdieu et, et c'est là une originalité, a été appliquée plus tard par lui-même à la linguistique. Une définition plus précise qu'il en donne est la suivante (Bourdieu, 1984):

"L'habitus, comme le mot le dit, c'est ce que l'on a acquis, mais qui s'est incarné de façon durable dans le corps sous forme de dispositions permanentes (...); c'est une espèce de machine transformatrice qui fait que nous "reproduisons" les conditions sociales de notre propre production, mais d'une façon relativement imprévisible, d'une façon telle qu'on ne peut pas passer simplement et mécaniquement de la connaissance des conditions de production à la connaissance des produits".

(pp. 134-135)

A nos yeux, l'avantage de cette notion est qu'elle ne sépare pas de façon trop tranchée l'individu et la société et qu'elle n'exclue

pas forcément les notions de classes ou de réseaux: elle les affine. Ainsi, pour Bourdieu (Bourdieu, 1979), il existe un "habitus de classe" qui serait "la forme incorporée de la condition de classe et des conditionnements qu'elle impose"⁽¹⁾. On a ainsi un système où "l'ordre social s'inscrit progressivement dans les cerveaux. Les divisions sociales deviennent principe de division qui organisent la vision du monde social"⁽²⁾. Individu et société ne sont plus opposés, puisque, toujours selon Bourdieu (Bourdieu, 1984), "la société existe sous deux formes inséparables: d'un côté les institutions qui peuvent revêtir la forme de choses physiques, monuments, livres, instruments, etc.; de l'autre les dispositions acquises, les manières durables d'être ou de faire qui s'incarnent dans les corps (et que j'appelle des habitus). Le corps socialisé (ce que l'on appelle l'individu ou la personne) ne s'oppose pas à la société: il est une de ses formes d'existence". (p. 29)

A partir de cet "habitus", on va effectivement pouvoir construire tout un modèle social qui va permettre de mieux comprendre et expliquer les comportements linguistiques. Ainsi, pour Bourdieu

(1) p. 112

(2) p. 549

(Bourdieu, 1984), "l'habitus linguistique grossièrement défini se distingue d'une compétence de type chomskyen par le fait qu'il est le produit des conditions sociales et par le fait qu'il n'est pas simple production de discours mais production de discours ajusté à une "situation", ou plutôt ajusté à un marché ou à un champ"⁽¹⁾. Ne passons pas à côté, ici, de cette notion de "marché linguistique": "il y a marché linguistique toutes les fois que quelqu'un produit un discours à l'intention de récepteurs capables de l'évaluer", si bien que "habitus linguistique + marché linguistique = expression linguistique, discours"⁽²⁾. Que devient la société dans tout cela ? Bourdieu (Bourdieu, 1982) répond que "ce qui s'exprime à travers l'habitus linguistique, c'est tout l'habitus de classe, dont il est une dimension". (p. 85)

Autre notion qui nous semble importante, celle de "langue légitime", car elle permet de dépasser l'idée de l'individu en tant que "willing participant", comme le montre la remarque suivante (Bourdieu, 1982):

"Les mécanismes sociaux de la transmission culturelle tendent à assurer la reproduction de l'écart structurel entre la

(1) p. 121

(2) p. 121

distribution, très inégale, de la *connaissance* de la langue légitime et la distribution, beaucoup plus uniforme, de la *reconnaissance* de cette langue, qui est un des facteurs déterminants de la dynamique du champ linguistique et par là, des changements de la langue". (p. 54)

Alors, qu'appelle-t-on la "langue légitime" ? Bourdieu entend par légitime "une institution, ou une action, ou un usage qui est dominant et méconnu comme tel, c'est à dire tacitement reconnu" (Bourdieu, 1984)⁽¹⁾. On aboutit donc à un système que Bourdieu compare à un système économique et où "il y a une micro-économie et une macro-économie des produits linguistiques, étant bien entendu que la micro-économie n'est jamais autonome par rapport aux lois macro-économiques"⁽²⁾ (Bourdieu, 1984), et où l'interaction est conçue comme une sorte de société dans la société. Au delà des oppositions compétence-performance ou langue-parole, on a un système linguistique d'oppositions fonctionnelles qui, en passant par le filtre des habitus, produit la parole.

(1) p. 110

(2) p. 107

Plus concrètement, en quoi cela peut-il être pertinent pour notre travail ? Il se trouve que cette notion d'habitus a le mérite, nous l'avons dit, de permettre d'éviter certains problèmes posés par les outils sociologiques utilisés traditionnellement en sociolinguistique: ainsi, l'individu n'est pas un "willing participant". Or, dans notre enquête, nous en avons eu plusieurs illustrations frappantes: Manu G. et Alain C., deux de nos sujets, nous ont avoué avoir du mal à se débarrasser de cet accent du Havre qu'ils détestent (et leur succès n'était effectivement que relatif). Cela tend à montrer clairement que l'accent n'est pas quelque chose que l'on peut modifier pour évoluer dans la société à sa guise. L'accent fait partie de l'acquis, de l'habitus, et être conscient du besoin de se débarrasser d'un accent ne garantit pas la réussite pour autant. Cette dernière dépend peut-être en fait de la richesse du contact avec le groupe de référence et du type de lien établi avec lui: plus quelqu'un fréquente son groupe de référence, plus il est soumis aux pratiques linguistiques de ce groupe et a de chances de les acquérir. Ce n'est donc pas seulement le désir de se débarrasser d'un accent qui est le produit d'un habitus, c'est

aussi la possibilité de le faire: Alain C. dira que les gens le raillaient lorsqu'il parlait avec cet accent, notamment en dehors du Havre (et il s'agit là d'un bel exemple de pression de la société, et non d'un choix délibéré) mais ce n'est pas pour autant qu'il est parvenu totalement à "neutraliser" son accent. Nous pensons donc, pour notre part, que l'accent n'est pas adopté consciemment par ceux qui l'ont, en réaction contre ceci ou cela. Nous croyons au contraire qu'il est façonné par cet habitus linguistique dont parle Bourdieu. En revanche, il se peut que les individus soient conscients, pour certains d'entre eux, non seulement de leur difficulté à accéder à la "langue légitime", mais aussi du statut social de cette dernière et du pouvoir qu'elle dispense à ceux qui la maîtrisent, et c'est en réaction contre cela qu'ils considèrent leur accent comme tout à fait acceptable. Ce que nous croyons, c'est que l'individu, en évoluant plus ou moins dans la société, est plus ou moins exposé à différents habitus linguistiques qu'il peut plus ou moins acquérir. Ainsi, l'étudiant qui réagit contre son accent appartient à cette partie de la population qui, à force de fréquenter les milieux où est utilisée la "langue légitime" (comme les milieux éducatifs), finit par

l'acquérir, tant bien que mal: il n'a rien d'un "willing participant" qui choisit délibérément de parler comme ceci ou comme cela. Le docker qui, au contraire, n'a pas eu accès à la "langue légitime", parce qu'il n'en a peut-être eu ni le besoin ni l'envie, est tout à fait satisfait de son accent mais est sans doute conscient des attitudes sociales qu'il provoque et c'est contre cela qu'il réagit...

CONCLUSION: LE(S) MYTHE(S) DE L'ACCENT DU HAVRE

L'accent du Havre part d'un malentendu, chez les Havrais, sur le terme "accent" et sur les termes "du Havre" mis ensemble, le tout précédé du déterminant /

- le terme "accent", qui signifie en théorie une prononciation qui diffère de la "norme", s'applique bel et bien au cas du Havre puisque nous avons vu qu'il y a bien un accent au Havre qui diffère de la norme. Cependant, ce n'est pas cette prononciation différente qui permet aux Havrais de reconnaître ce qu'ils appellent "l'accent du Havre" mais plutôt un trait portant sur un mot unique: [de].

- les termes "du Havre" laissent entendre que cet accent serait originaire de cette ville ou qu'il s'y limite, ce qui n'est pas le cas. Nous avons vu qu'il s'agit en réalité d'une prononciation très proche de celle de l'accent populaire parisien. Notons tout de même qu'il eût été étonnant que les Havrais utilisent les termes "accent de Paris" pour faire référence à un accent entendu au Havre.

- le déterminant placé devant "accent du Havre" donne l'impression qu'il s'agit-là du seul accent de la ville. Plus

exactement, il donne l'impression que les Havrais qui parlent de "l'accent du Havre" le conçoivent comme étant le plus typique et le plus représentatif.

L'ensemble "l'accent du Havre" se lirait donc, chez un Havrais qui utilise ces termes: "cette façon de prononcer les mots typique que l'on entend au Havre". Pour certaines personnes interrogées lors de l'enquête, l'accent du Havre est reconnu hors du Havre, ce qui est faux, nous l'avons vu. En cela, l'accent du Havre est un mythe.

Ce qui est important, au terme de ce travail, n'est donc pas vraiment que l'on dise [de] ailleurs qu'au Havre ou non: il est probable que c'est le cas, mais il faudrait, pour le vérifier, mener à bien une autre enquête. Ce qui nous intéresse ici, c'est plutôt que notre questionnaire a montré clairement que les Havrais interrogés associent très nettement ce mot à l'accent de leur ville, aussi bien passivement (lorsqu'ils l'entendent) qu'activement (lorsqu'on leur demande en quoi consiste l'accent du Havre): ce serait donc un stéréotype, au sens labovien du terme (ce n'est pas le seul trait marquant: ainsi, pour ce qui est de l'avancée du /O/, il semble qu'elle soit littéralement tellement

entrée dans les moeurs au Havre qu'une jeune élève aurait écrit dans une rédaction: "ma mère est meurte" ⁽¹⁾). Il s'agit là d'un des seuls traits, peut-être même le seul, qui permet à un Havrais de dire qu'il y a un accent du Havre, puisque les traits phoniques en eux-mêmes ne suffisent pas: ils sont non seulement similaires à ceux de l'accent populaire parisien, mais ils ne permettent pas, sans doute pour cette raison, aux Havrais d'identifier l'accent passivement: il y a donc un (et même des) accent au Havre, mais il n'est pas du Havre. Cet accent, proche de celui de Paris, a pu arriver au Havre par l'intermédiaire des médias, notamment le cinéma où l'on se souvient de l'accent d'Arletty et d'autres grandes figures du cinéma (Quai des Brumes a été tourné au Havre, par exemple) qui ont pu constituer un modèle. Bodo Muller (Muller, 1985) signalait également que "parmi les modalités de la dédialectisation, on a déjà souligné l'importance des grandes voies de communication" en précisant "Paris-Le Havre, qui a diminué le domaine du normand". ⁽²⁾

(1) Communication personnelle de Mr Hurel, professeur d'anglais au Collège René Descartes du quartier de la Mare Rouge au Havre

(2) pp. 153-154

De même, Raymond Mensire (Mensire, 1939) écrivait que "la fréquentation des ouvriers des villes, qui ont un argot tout différent, aide aussi à l'abâtardissement du patois"⁽¹⁾. Le Havre constitue donc visiblement une zone interdialectale, où le normand était encore très présent en 1903, si l'on se réfère aux descriptions de l'abbé Maze (Maze, 1903). Il a d'ailleurs laissé des traces, puisque nous avons vu qu'au Havre étaient utilisés un grand nombre de termes du fond normand. C'est en réalité sur le lexique qu'est en grande partie fondée la notion d'accent du Havre, non seulement dans les faits, mais aussi dans la perception des Havrais.

Il est possible que l'accent populaire parisien ait donc été adopté d'abord par les dockers, qui auraient constitué un modèle pour une autre partie de la population. Autre hypothèse, plus probable: il a été adopté par toute une partie de la population, mais celle-ci l'a associé aux dockers, qui étaient perçus comme une véritable communauté. Tout cela n'est d'ailleurs pas sans évoquer ce qui s'est passé, selon Trudgill

(1) p. 26

(Trudgill, 1986), à Norwich où des traits linguistiques de Londres se sont propagés par l'intermédiaire de "weak ties". On a sans doute affaire ici à un phénomène semblable: l'accent populaire parisien a pu, en quelque sorte, descendre la Seine et, pour autant que nous puissions en juger, il semble qu'il existe un accent assez similaire à Rouen.

Quoi qu'il en soit, l'accent du Havre n'est pas une réalité en dehors du Havre proprement dit. Les sujets interrogés originaires d'autres villes ou régions en France n'ont pas été à même d'identifier l'accent et, qui plus est, n'ont pas l'impression qu'il existe un accent du Havre. Cela veut dire que l'accent du Havre est décidément un phénomène isolé et local. Il semble donc que, d'un point de vue sociolinguistique, on puisse opérer une distinction entre deux types d'accent:

- l'accent qui constitue une réalité objectivement mesurable (+ R.O.M.), que l'on peut définir phonétiquement en tant qu'il diffère de la "norme" par certains de ses traits. Cependant, cela

ne signifie pas que cet accent sera nécessairement reconnu et identifié par des auditeurs. Appelons-le: (+ R.O.M. - id.).

- l'accent qui remplit les conditions ci-dessus, mais qui en plus est infailliblement (ou presque) reconnu et identifié par des auditeurs (+ R.O.M. + id.). Pour cela, il faut bien sûr que l'accent existe: le schéma (- R.O.M. + id.) n'est sans doute pas possible.

Donc, cela veut dire qu'il y a sans doute une différence entre la "connaissance" d'un accent et la "reconnaissance" de celui-ci (distinction que Bourdieu a appliqué à la "langue légitime", mais il n'y a pas de raison pour qu'elle ne s'applique pas à n'importe quelle variété). De plus, il est clair, dans le cas de cette enquête effectuée au Havre, que la reconnaissance, et donc l'identification, d'un accent semble meilleure chez un auditeur qui, soit appartient géographiquement à la zone de l'accent (un Havrais, donc), soit est familiarisé à ce dernier: pour ce qui est de l'accent du Havre, c'est même une condition nécessaire. Or, il convient ici de distinguer l'approche "scientifique" de l'accent de ce que l'on pourrait appeler l'approche "populaire", car si l'on faisait écouter à un sujet X des échantillons d'accents provenant

de toutes les régions de France, combien en identifierait-il ? Gageons qu'il reconnaîtrait les plus "marqués", ou alors les plus "connus", ou encore ceux qui lui sont connus: par exemple, l'accent alsacien, l'accent marseillais (et peut-être appliquerait-il ce nom à n'importe quel accent, pourvu qu'il soit du "sud") ou l'accent breton (car notre sujet va en Bretagne tous les ans pendant les vacances; et d'ailleurs, peut-être ne dirait-il pas "les Bretons ont un accent" mais "à Plouha, où je vais tous les ans en vacances, ils ont un accent"). L'accent, parfois, se résume à une vision personnelle de ce que l'on entend. Souvent, il se résume aussi au stéréotype: c'est le "putaing, cong" des Marseillais et le [de] du Havre, à cette différence près que le premier est un trait identifié et étiqueté sans doute partout en France mais pas le second.

On aurait donc, en résumé, le schéma suivant:

- | | | | |
|---|----------|--------------------|--------------|
| 1 | (R.O.M.) | → (+ R.O.M. - id.) | |
| 2 | | → (+ R.O.M. + id.) | → localement |
| 3 | | | → partout |

L'accent du Havre sans [de] se situerait en 1, parce que l'accent se rapproche trop de l'accent populaire parisien. Mais si l'on ajoute [de], on passe en 2. On voit donc que ce stéréotype change beaucoup de choses. Est-ce suffisant, cependant, pour pouvoir parler "d'accent du Havre"? Nous pensons que c'est discutable car jamais l'accent n'atteint le niveau 3, alors même que certains Havrais s'imaginent que c'est le cas. L'accent du Havre, soi-disant reconnu ailleurs, est un mythe. C'est le premier que nous ayons découvert, et nous l'appellerons MYTHE A.

Maintenant, émettons une autre hypothèse: si l'on demandait à notre sujet X de situer l'endroit en France où se parle le français le plus "pur", peut-être répondrait-il sérieusement: "la région de Tours". Tout cela nous amène à ces mythes qui semblent être liés aux accents et au fait que, pour ce qui est du Havre, l'accent est si curieusement associé aux dockers et à un environnement particulier: le port.

Même s'il est sans doute vrai que les dockers ont souvent cet accent au Havre, cela ne veut pas dire pour autant que ce sont les seuls. Il s'agit simplement d'un cliché, qui permet aux Havrais qui ont l'accent comme à ceux qui ne l'ont pas de créer une identité linguistique à une ville en mal d'identité tout court, et victime de sa mauvaise réputation aussi bien auprès des habitants que dans le reste de la France. Nous avons vu dans notre première partie, lorsque nous avons décrit les dockers en tant que réseau social, qu'il est possible d'expliquer pourquoi ce sont les dockers qui sont le plus volontiers associés à cet accent: ils forment une communauté soudée (où l'accent a plus de chances de se perpétuer) et, dans la mesure où ils sont perçus comme tel par le reste de la population, un quartier leur est associé (les Neiges et les quartiers portuaires, ce qui, jusqu'à récemment, n'était pas tout à fait faux), ainsi qu'un accent: or, les dockers sont sans doute une communauté sociale, mais rien de linguistique ne différencie "leur accent du Havre" de "l'accent du Havre des autres". Cela, c'est le MYTHE B.

En fin de compte, l'accent du Havre n'est en réalité qu'un accent social, que certains Havrais imaginent être géographique, ce qui constitue, d'une certaine façon, la démarche habituelle. Giles, à la suite de ses enquêtes, était arrivé à la conclusion suivante (Giles, 1969): "It would seem that the evidence suggests that regional accent is a social stigma"⁽¹⁾. De même, Sylvie Mougin (Mougin, 1991), en faisant référence au patois de Lorraine, écrivait:

"On s'aperçoit que le patois est ainsi exhibé par certains comme la langue d'une société rigoriste, traditionaliste où le français représente en contrepoint la modernité et la dégradation des rapports humains, et revendiqué par d'autres, de façon implicite, pour sa verdeur et son expressivité comme la langue d'une société naturelle et bonne enfant". (pp. 97-98)

Au Havre, s'est donc produit un phénomène semblable: un accent social au départ est perçu aussi comme un accent

(1) p. 225

géographique, puisque certains Havrais parlent de "l'accent du Havre". Le social et le géographique sont devenus intimement liés, et on a ici l'impression d'un besoin linguistique de "situer Le Havre sur la carte". Pour quelle raison ? Dès les premiers mots de "l'Atlas du Havre et de sa Région" (1992) que nous avons utilisé pour la description de la ville dans notre première partie, on peut lire:

"Une enquête réalisée en 1990 auprès d'un échantillon de Français montrait que dans l'ensemble la population n'avait pas d'image précise du Havre, la ville n'apparaissant pas comme l'une des plus grandes villes de France. Ville portuaire, ville industrielle, ville reconstruite, la pluralité des images vient perturber la perception des Français, dont on connaît le peu d'engouement pour la géographie". (p.16)

Que d'euphémismes ! Ce que nous avons entendu, de la bouche même des Havrais, est d'un tout autre ordre, que ce soit en situation d'enquête ou hors enquête: "ville de béton", "ville grise", "monotonie" et même "Sarcelles-sur-Mer". On sait aussi

que Le Havre est régulièrement classée "dernière ville de France où il fait bon vivre" par des magazines bien intentionnés. A force de se l'entendre dire, les Havrais ont peut-être éprouvé un besoin inconscient de se dire qu'ils existaient, d'autant plus que la mauvaise image dont souffre Le Havre de l'après-guerre est inversement proportionnelle à celle que certains Havrais (les plus âgés, mais aussi les jeunes) ont de la ville d'avant les bombardements de la Seconde Guerre Mondiale. Le Havre de l'époque, celui que l'on voit en noir et blanc dans les nombreux ouvrages qui lui sont consacrés, est une station balnéaire très fréquentée: c'est aussi la ville de la Compagnie Générale Transatlantique (une légende qui survécut à la guerre, mais qui s'estompa: on se souvient du chagrin, et le mot n'est pas trop fort, des Havrais lorsqu'il perdirent le paquebot France dans les années 70), des senteurs de café, d'épices et de bois rares, du coton, des troquets animés, bref de l'incitation au voyage. Le sentiment que l'on peut avoir en regardant le film "Table Rase", qui évoque Le Havre d'avant, pendant et après les bombardements, c'est que les Havrais éprouvent, pour certains, un sentiment d'injustice et d'amertume. Il serait délicat de faire

ici une psychologie de la foule, mais l'impression dominante, à l'issue de ce travail, est que l'identité que Le Havre se cherche participe de tout cela, de ce passé: le port, la mer et donc, les dockers. Le Havre est un port, et c'est, entre autres choses, comme cela qu'il est perçu. Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait erroné: en 1991, on dénombrait au Havre 9700 emplois directs portuaires, et cette image du Havre en tant que port appartient donc bien entendu aussi au présent.

Ainsi, à défaut d'avoir une image qui leur soit propre, les Havrais ont, pour certains, véhiculé sans en être conscients un mythe de "l'accent du Havre", qui serait peut-être né justement de ce besoin d'identité. On voit ainsi que le MYTHE A et le MYTHE B sont liés, et que le MYTHE A englobe le MYTHE B. Ce qui est intéressant, c'est que ces mythes ne sont pas totalement détachés de la réalité: on peut se demander si dans tout mythe linguistique il n'y a pas au moins une part de vérité, de réalité, en ce sens où il faut qu'un mythe soit crédible pour être véhiculé. Ainsi, dans le cas du MYTHE A, il ne semble pas possible qu'un accent soit totalement mythique et imaginaire:

nous avons vu que l'accent du Havre était identifié, ne serait-ce que localement. Pour ce qui concerne le MYTHE B, le fait que l'accent est souvent associé aux dockers alors même que rien ne les différencie linguistiquement du reste de la population n'est pas le fruit du hasard: c'est crédible parce que les dockers sont socialement un groupe très marqué à défaut d'être complètement à part.

Tous ces mythes se situent, dans une certaine mesure, sur le même plan que les jugements et attitudes face aux accents: ils sont sans doute le fruit de choses entendues, de l'habitus, de l'acquis. Il est une expérience qu'il serait intéressant (mais difficile, sinon impossible de nos jours) de faire: confronter un sujet X à un accent déprécié socialement mais qu'il n'aurait jamais entendu de sa vie et lui demander ce qu'il en pense. Cela permettrait peut-être de démontrer qu'aucun accent n'est vulgaire ou laid en soi, et qu'aucune image ne peut lui être à priori associée, en dehors de tout contexte social.

Etudier tout cela, tous ces mythes linguistiques, ces attitudes et jugements, ces images liées à l'accent, savoir d'où elles viennent et pourquoi, tout cela est bien plus que passionnant: c'est, pourquoi pas, une tentative de réconciliation de deux soeurs ennemies, un premier pas vers une "sociolinguistique cognitive"?

Personnes présentes :

GERARD D. (G)
 EVE D. (E)
 CHRISTIANE H. (CH)
 MICHEL H. (MH)
 INTERVIEWER (I)

G [sa va sō bulo *dɔni tu sa
 CH ba ɔ se pa
 MH ɔ se pa ɔ la vy lot zur kã tɔ ne vãtre
 I | le kōseune par le problem de de dockers u pa
 MH Je pa pa (ã) fẽ pɔtetɛr ẽdivektãmã
 CH se pa sō problem lyi ẽ
 MH pɔtet tu d mem ẽdivektãmã pur le zœv syplemãter
 I ba kã mem
 CH tɔjẽ
 G wãla
 CH wãla elimine
 MH pɔtet ẽdivektãmã ãfẽ
 G wi alo+ɛ klɔ pɔ+blẽm de do+kẽɛɛ | sybis lɔ
 pɔ+blẽm de do+kẽɛɛ me se pa loev pɔ+blẽm
 MH nã se sa se sa egzaktãmã
 G fo+ɛsemã ẽdivektãmã sã œ vjẽ nã vwær
 piskɔ | pɔ+ɛ o+to+nom | le prive ẽ
 MH se sa soelmã ja tud mem le zœv syplemãter
 ki egzist u pa dɔk syr la plã finãsje o bu dymwa
 sa pɔ zve
 G wi evidãmã mijel me jã pa læ plæs ketã zɔ ẽ
 MH nã se sa
 CH ba | pɔv otonom se tyn garãti
 MH se syr
 G bẽ ɔ nã di læ mem jo+z dã la *se ɔ ẽm ẽ
 mwær zi e ete a la *se ɔ ẽm a *elektro
 mekanik z mã vãpelve tuzu+ɛ dã dy
 pɛv a *zœvãv tas dɔk lɔklɔ *zɛf
 zœvãv ty vãt læ komã
 CH tu s kje yzin ã zenevãl sa fwær ẽ
 MH nã mãfẽ skɔ vɔ dir *zœvãv a lepok
 CH de zet dir kã tɔ nã ete a *tɔjvil ẽ de de
 site de site a lãfini ẽ de site

- MH se trist ē
 CH de zāsivı de zāsivı tu sã
 MH õ ne pase pa lwē dã *mãloevı la
 G bã le min dã le min dã fεv dã *lõgwı ē
 se kony ē bē wı ē sēt mil bõ+nõ+m
 kõ sote dē soel ku læ bã sēt mil bõ+nõ+m
 sã vø dıv yn fãm sã fe k+ãtõ+εz mil
 e dø gõ+s sã fe sã fe tãt mil ē
 bæ o*æv ı sõ ã trē dã døpyı køl mwæ
 døpyı kø døpyı sizã ed mı ki mõ vıve
 pæskø mwæ mwæ ı mõ vıve mã zãplwæ
 læ tεym vıve ã ski m kõsεyn ı mõ pa
 ı mõ pa evēse ı mõ vıve mwæ ē pæskø
 mwæ zvule tãvãje
 CH ãkov ē pø osı
 G komã
 CH kã mem ē ptı pø osı
 ı se ski vã s pase ãkov nã nã
 G nã nã mwæ zø zãplwæ læ tεym dã
 lepõ+k mwæ ı mõ vıve ã sãkãtã
 e d mı ı mõ vıve
 CH se ē pø zoen
 G pæskø mwæ nã nã pæskø mwæ zvule
 veste zyskã sãkãtsıs e ze pome
 enõ+εmemã dægzã ē sı õ pø pãle
 MH bjē syv
 G mwæ ze pome væsmã kõ+m põpõ kã tı mõ
 vıve ē pæskø mwæ zø ē nõ+m dã sãkãtã
 e" mı kõm mwæ ã zvule tãvãje zyskã
 swæsãt pıze æ læ vıgøε zyskã sãkãtsıs
 e kã" ze sãtı le flyktyæsıõ dã de
 tãpεvãtyv dıfεvãt lætmõ+s fεv puvı
 kı s degvãde mwæ zmã syı dı kã
 sãkãtsëk e vıggyl dı mwã zıve m fεv
 εskrıv o+to+mãtık puv kã sãkãtsıs
 vıggyl zεvõ mwæ õ m dekrãpõ+n dã
 læ pıvøtrēt pæskø zmø syı ãpεvıy kø
 MH ty vgrēt pa dã ı fõ
 G komã
 MH dæv væv swæzi lõ mwēdrø mæl dı zõ
 G wı mæløvøzmã
 MH se sã

- G e sete sēplōmā puu pælje ynə ē ē netæ
æ s mo+mā læ
- MH se syb
G pī kā tō mā anōse kə le zo+m dø
sēkātse k ā jā nāve pa æse de sēkāt kæt
de sēkāt rwa de sēkāt dø de sēkāt eē
jā nāve pa æse
- MH we
G æpre ō plōz dā le sēkātā viŕgyl sēk
mwa e bē ō mā di mōsjø *do+ne ə vu
mete vo kæt pso+fesjone l e vo kæt
didātite pō+tye b ā ba ā dswat syb
lø byro vu sine læ si fwæ e buzu
mōsjø dæm e ō nātā py pæle dvu
ō ō pe j py d jæbz so+sjæl syb vu
zø pæsl o nōde pætrō
- MH we
G pī æ sēkātā viŕgyl sēk mwa bē zmø syi
ttruve ə kom ē kō mwæ zə vule tævæje
zyskæ swæsāt piz mwæ zə lævu kævemā
- MH nā me tæ pa ō se bjē se pa tō stil
G nā nā se pa yn kestjō dævwæ b ē meit
kēlkōk se yn kesjō se ē ē netæ d læ
pēssō+n
- MH ē netæ des pī
G wæ læ
- CH væ jē bje me zā biko
- MH se syb se syb
G ælo+b æ *lelektro piskō kvjē o æ læ
æ læ baz dā læ dā læ dy mæfē æ
*lelektro kāⁿ ze tævæje pādā dō zā
e dmi dā le zæne swæsā teē swæsāt dō
bæ zmø suvjēdre tu+zu+b dā lōklø
*zēf o *jā bæve læ ba ævek *mo+nik
kā tō nete zoen mæ bje ō s bælæde
ē dā lā famij æ dswæt æ gof e pyi
lōklø *zēf mā di ə zævæ b ə lup pa lokæzjō
dātne ā *elektromekænik e pyi *elektrome
kænik zmø syi æpēssy l mēnā kə
- MH nā nā mwā zā prādre æpre
G zmø syi æpēssy kə
- MH stop

- G se dvpný æls*ælstom ty wæ
 MH WE WE
 G pi lelektromekānik el æ eklæte ā plē vɔ+1
 træt ā træt ā æpre
 MH āwi wi se sã e ski jā ākov lele
 G jæ py kjē d vre
 MH nã meksi meksi
 CH se *dresek nã
 G komã nã nã nã nã *elektromekānik
 mēnã se *ælstom wi ælstom se se
 amekikē
 MH amekikē
 G kom læsjē ə komã kty læpel
 MH *māzin
 G nã nã læsjē *foʊze pōtje mēnã se
 *dresek bād yælæ
 CH se amekikanize
 G bæ foʊsemã i zō ēplæte de
 CH o ja ski fo ē vu zãle pa vu batr
 G de kæpito
 I me le dokev i sō māsyalize lã u pa
 G komã
 I le dokev i sō māsyalize ā s momã
 G a nã nã nã nã nã sã fe dɔ zã kã i pæʃ
 ævek ævek skã ty li dã | zu+ɛnæl pæskɔ
 mwæ | tu le ɣi zu+ɛ zã pɔ tɔ dɪʃ kdɔpyi
 sizã e n mi kã ze ete sɔ+ɛti dɪ pɔ+ɛ
 tu le ɣi zu+ɛ u kēz zu+ɛ
 ED papã
 G wi *ɛv
 ED bã jɛʃ tu | mōd kom sã sɔ skã fe
 G wi tu le ɣi zu+ɛ u kēz zu+ɛ
 CH el a | bra lō profit zã
 G ze ze de kãsemã syʃ ævek le kɔpē
 dɪ futbol tu zu+ɛ dã lœktivite zmã
 ve a lã dɪʃ de dɔ+kɛʃ lã bã zmã
 ve o *besemo pub done me foʊj mɛm
 si ze pa d foʊj mælædi zmã ve m bælæde
 læ bã e zɔ sɪ tu+zu+ɛ o pæʃfœ a
 sɛkãt pub sã dɔ dɔ lã sityæsɔ
 MH dakov

- G e ā fas dāse mwæ jā ə jā yn dām dā
 swæsātbr̥z ā kã ě fis kī sãpɛl *druo
 nã ě kī sãpɛl *druvĕ se tĕ sy se tĕ sypɛr
 se to dsy de kōtr̥mɛt se tĕ tre bō
 kō+pĕ ā mwæ e z̥ɔ le bvy dimãj
 ze pãk̥le ākō+ɣ ě kãɣ doɛs avɛk̥ lɣ
 lɣ il ā ě il ā ě pãst̥k̥ se boku pãb
 ə pãb pãbãtɛtse
- MH kel az il ě s mek lã
 G ə il ā *bɛɣnãɣ druvĕ i dwæ ævwæb ə
 mwæ ze i dwæ ævwæb sĕkã" d̥ sĕkãtrwa
 d̥k̥ il e ākō+ɣ dã lã nomanzlãd
 d̥pɣi d̥ zã i sãv pa ekzãkt̥mã
 si lã fãem̥z bɛf̥ɔ+ɣm p̥ɔ+ɣtyɛk̥ de
 d̥ɔ+k̥ɛɣ ā vřemã ete mi ā ãplikãsj̥
 el ě ete mi ā ãplikãsj̥ dã le tu p̥ɔti
 p̥ɔ+ɣ kō+m *lã nãpɣl̥ kō+m *l̥ɔ+ɣjã
 kō+m *d̥jɛp ā lã b̥ig̥ɔɛk̥ kī t̥rãvãj
 avɛk̥ kãtr̥vĕ b̥ɔ+n̥ɔ+m e le zen̥ɔ+ɣm
 mãsjĕ kō+m ə kō+m ə *l̥ɔ ævr̥ u kse
 kī jā ākō+ɣ d̥ mil d̥ sã b̥ɔ+n̥ɔ+m
 pī *mãb̥sɛj u kī s̥ɔ d̥ mil sĕ sã le
 pol ætrãkt̥if t̥rã de m̥ɔn̥ɔɛb le
 lid̥ɔɛk̥ i n̥ɔ pa i n̥s̥ɔ pa
- CH se b̥ã lã p̥ɣpɣp
 MH i s̥ɔ pa āk̥ɔb dã l̥ɔ
 G nã nã i z̥ɔ pa āk̥ɔb ātre t̥ɔ+tãlmã
 dã le bɛf̥ɔ+ɣm pãsk̥ɔ jā ākō+ɣ de
 ātr̥ɔ le lɣ i fo lɣv̥ ātr̥ɔ le lɣ
- MH se sã
 G pãsk̥ yn fwæ k̥jã k̥ɛk̥ j̥ɔz kã ete
 ekri sine e kãtr̥ɔsine b̥ãt̥if̥je kam
 ty d̥i
- MH wĕ
 G æpre sete fini ě sã sã dvjĕ de sã
 dvjĕ de k̥vãsj̥ kō+lektiv̥ ty wã
 pī æpre se fini j̥ b̥vjĕ p̥ɣ ě
- MH me se k̥vãsj̥ lã z̥ɔ m̥ les̥v̥e pãse
 kĕ zete pa le mem̥ dã le p̥ti p̥ɔk̥
 k̥ɔ dã le grã
- CH nã

- G ɔ̃ n pɔ̃ pa pæskɔ̃ ja okē pɔ̃+ɛ n tɛævæj
pæskɔ̃j
- MH a wāla
- CH i sāv py kwæ fɛɛ tɛlmā i zā nō
- G wældæ
- MH we se sɛ | problem
- G e zɔ̃ syi kã sɛkãt pɔ̃ɛ sã dy pɔ̃ɔ̃+blɛm
mwæ ã aloɔ̃ ty pã s bjɛ kyn pɛkɔ̃ɔ̃+n
ki li dã | zu+ɛnæl sɛplɔ̃mã le gro tit
- MH we
- G e bæ i sybi læ tãdã s dy zu+ɛnælist
- MH we bjɛ syk
- G ə e pi e pi sɛ sãɛt læ se kom læ tele
sɔ̃ sō de pɔ̃ɔ̃+pægdã
- MH bjɛ syk
- G kom æ lepɔ̃+k dã *gɔ̃bels ki t bældæse
nɛpɔ̃+ɛt kwæ dã læ goel de pov
bɛklinwa ki syive kom de pænɔ̃ɛz e
pi le mek tu l mōd ete pu+ɛ | fybɔ̃ɛ
æ lepɔ̃+k
- MH stevidã
- G bæ se sɛ ã se fæsil ã
- MH zɔ̃ krwa kɔ̃ a la baz ja ã gro problem
ja y ã gro problem dã le pɔ̃ɛ se kom
pã ekzãpl kã tō na fe le vwatyɛ o
deby ã fɔ̃ze le vwætyɛ pã di bãnɔ̃l
dy tã d *vwazã e tu sã *dɔ̃ dɔ̃ butɔ̃
pi tu dã ku ã se mi a le fɛɛ a la jen
lã travaj dy pɔ̃ɛ avã dy tã d tō pɛk
se læ læ se te le dives ty t kɔ̃ltine tu
apre tu dã ku ã ne tarive a la kōtɛnɛɛɛɛ
zãsjō sã a bɛdyi læ nōb dã pɛsonel
il oɛe faly evite læ kōtɛnɛɛɛɛzãsjō me
se pa posibl paskɔ̃ ty n pɔ̃ pa a le
kō tɛɔ̃ lɔ̃
- G ty n pɔ̃ pa
- MH ty pɔ̃ pa ty n pɔ̃ pa dō la op ty kre ã
problem
- G nō ty n pɔ̃ pa pæskɔ̃ æ s mãmã læ
læ kōkybã s vã t bu fe
- MH bã wi aloɔ̃ se sã ke kō dã kote pidã not
fo fo eseje dsi adapte me se læ ke | problem

- G bæ | pɔɔ+blɛm | le kɔ dā okē pei ɔ
 tɔævæj pæɔɔj dæbɔɔ+ɔ pɔɔmjeɔmā
- MH dæbɔɔ we deza
- G dā okē pei ɔ næl mɛm ɔ næl mɛm sɔɔsɔjæl
- MH nā bjē syɔ deza se vre ɔ | vwæ tre bjē
 ə ɔ tu d syit tre vit se limit ə smāmā
 læ ty pɔ pa æle dɔɔ o mek ə *bɔtɔɔdam
 dit dɔ le mek fo fɛɔ kɔm nu ty pɔ pa
 | me ze dy mal ə vwæɔ kɔmā ɔ pɔ
 māsɔjəlize de dɔkɔɔ pæskɔ | trafik
 ɛ zame | mɛm kwæ z vɔ dɔɔ
- G bē stæ dɔɔ kɔ nā ə ɛ dɔɔ+kɔɔ se tē
 zɔ+ɔnæljɛ ævā tut ɔɔ+z se tæ dɔɔ kɔ
 | l e kætæb de lēstæ kɔ ɔ nā bɔzwē
 d | lɔ | se ptɛt yn gɔɔs læpælisæd me
 se mælfɔɔz mā se sæ si ty vɔ jæ jæ
 sēk si bæ tɔ+ ki sɔ detusne dɔ *ævɛɔs
 syɔ *ævɛɔs *ævɛɔs fe grev sɔ zɔɔ læ
 bɔ bæ se sēk si bæ tɔ+ jā næ trwæ
 ki vɔ æle æ *dē kɔɔk pɔɔ et de jæɔze
 o mæksimæm ə kɔtinā fɔɔpɛɛ
 e pi jā næ trwæ ki vɔ æle o *æv e pi
 *ævɛɔs bæ | vā sesɔjɛ lə buɔ sy le si
 bæ tɔ+ ki dɔve bɔɔ vwæɔ wældæ
- MH wi se sã
- G se sæ k sæ vɔ dɔɔ ɛ tæsɔ se væsmā
 sēp kɔm pɔɔ+blɛm
- MH bɔwæ ty dy vē twæ
- EĐ nɔ mɛɔsi tɔ tɔ
- CH se tu tē pɔɔgram kɔm ɔ dɔ
- MH ə me se pa sēpɔ
- CH kã tɔ ne pa o kɔvã kwæ
 | nā se vre kɔ
- G pæskɔ mwæ z pɔ vu bɛpɔd sy sɔzɛ læ
 pæskɔ se mæ pæɔti ɛ
- CH ə wɛ
- G mē nā ɛ bulæze u ɛ jæɔkytje mwæ
 zi dɔve ə ti gæ se twæ ki bɛpɔ ɛ
 mwæ z mœɔtɔɔ ɛ
- MH lə osi jā yn gɔɔs evolysɔ jā yn
 evolysɔ gɛnɛɔl ɛ

- G wælæ
 I se vre kla pres le zurnalist sō kā mem
 Ē pø tādās jø
- G mētnā z pø tø dik kjā æ ě ke tre bjē
 si ty li ě naktiki dā lø *ævrø libr
 kom dā lø *ævrø pres āfē se preskə
 le mem si i sō si ne *kæny ty pø li
 wælæ lø ga i le pre d læ vekite
 in jəkʃ pə a s fək vəl wək
- MH se sā i ply zēpōtā
 I e ja ě mək lā je py komā se sō nō
 ke pase a *et ɛ trwa lot zuk se ə
 meɔd *loik ilek u kek joz kom sa u
 *islek *loik ilek
- G wi me se ě zurnalist politik u
 I nā nā nā se ě se ě il a ekri ě bukē
 syk le doket
- G æ bæ e ga vā zi kōtiny tō mæjē
 sæ mēteɔs mɔæ]

- G [mwæ ze tɔvəje desaje mwæ ē fo pa lublije
pādā vē piʒ ze tɔvəje desaje mwæ
- CH we o bā ty se
- G zæve zæve le typɛwæ zæve le typɛwæwæ dā
l kotf dā lā bājotl e pi ʒ pɔne mō ku d ʒy
l mætē je je mwæ
- MH we
- G zale æ zale æ lāboʃ sɪvā l bulot u kse
kə zete āboʃe sɪzɔwæ lā bæ ʒɔvæ æ pɔ
pɔe dævās sɪ l bætɔ ete bō u æ lete
pa bō ē
- MH we
- G apɔe fæle truve de zævāzmā sɪwæ plæs ævek
de pɔt
- MH dakɔb tu sēpləmā
- G pi sɪ pi sɪvā l pɔst kɔ ʒɔ
- CH ty vā pa pɔd ē pɪ
- G wɪ wɪ sɪvā l pɔst kɔ mæʒ tɔ frɔ+mæʒ ə
- MH nā nā nā nā ʒ tātā nā
- G tɔ dævāʒ pa fo pa ʃæʒje
- MH ʃ fɔse sā pur ʃæʒje *ɛv nā nā
- G nā nā me e mēm sɪvā l pɔst kɔ
- ED se pur mæbete kil æ fe sæ
- MH se pur lābete
- G e sɪvā e sɪvā l pɔst kɔ ʒokype sɪzɔwæ lā
bē de fɪwæ ʒ mæʒe ā midɪ ē bæ wɪ ʒ ne
kɔpletmā dā l deʒɔwæd ē kɔpletmā dā
l deʒɔwæd mwæ zete pa ē fɔksjɔnɛw
- MH nā nā me pur lɛstomā se pɔt pa tɪzɔw
- G se pa ɔ kɔmāde ē
- MH ʒɔve ete mālɔwæ mwa tywā
- CH fo et tɔe ɔegylje
- MH pi bufe ē kas krut ē sādwtɪ ə dy ʒābō bœw
- G nā mælgre tu ʒɔ mævāʒe
- MH ā
- G nā mælgre tu tywæ bæ ʒɔ mævāʒe ævek
me typɛwæwæ dævāwæwæ tu+zɔw de
- CH ɔ nā vɔemā ē dsu d plā keʃjā
l se vɔe ksā glɪs
- CH ale ty vāvæw s tu

l ale ɔp

G fɔɾɐsemã de ɔpɔ fɔwã zãve tu+zɔ+ɔ de
legym ẽ ẽ pate u ẽ zãbõ kete tre fre
u de zɔ dyɔ kom si kɔ fɔze ẽ ẽ kãpɔn ẽ

MH dakɔɔ

G zã mãze tu+zɔ+ɔ o gu dy zɔ+ɔ ẽ pa
dezaje o kãs dal

MH nã nã nã se syɔ tãve ɔezõ ẽ

G e z mete fe yn ɔegl dã kãdyt dã=sãslã]

G [zve t done de zekzäpl *mijel mwæ sity vø
le sæk ä ä *æv

MH w1

G zø komäse ē dimäſ swær æ vêtø døzøer
ä *bugēvil læba

MH w1

G æ vêt ð næve pase læ zu+ne vu zævje
pase læ zu+ne je nu ævek ə *geē pitu sæ

MH w1

G læ kōpa dy midī pi ð næve fe læ læ kōpa dy
swær e pyi o mo+mä dā dā sufle le buzi
kät *æv ēl æ vuly sufle le buzi mwæzete
bærzete ä trē d mæbiye dpyi vêtēynoer
dā l kulwær pre d mō jo+fæz pi ze di æ
*mo+nik zmø bær ä duš e pi kã ſyi ævive
o kæfjo læba ſave ktul möd mäze l
desæk soelmä mwæ *swær læ læ dimäſ
swær æ vêt døzøer zete dezæ æ po+st
pi sete mwæ kavel bato+ e ſ file de
zo+bd æ tul möd

MH w1 se sä w1 w1

G e pi zə mə bæpəl äkør ē tryk ə kät *jan
e pi ə sæ fæm sə sō komä ke säpəl dezæ
komä

ED okyn ide

G bæ nō nō ð dævre sävwær mekd sæ fe mo+ſ læ

ED ð le vwæ ð le vwæ yn fwæ tut le tu le trwa
zä

G bæ kät i sō māſje) bē nu ð næete ē vite sø
sæm di læ dök ð ð læ læ æ kæt+øzøer zmä
ve ä läboſ o pō *zækær ty pas læ nyi
æ vêtēynoer

MH wE

G nō+æ mælmä ð nete d mæſjæz lø swær keskø
ze fe mwæ læpre midī zete väkã pyiskø
z vøne pur trævæje læpre midī me zə
trævæje æ vêtēynoer læba ze ete o
vê donøer zyskæ dizytøer zø syi bätre
je nu *mo+nik zø le ködyi æ læ fet
mō ko+stær zete tu+zu+ø bo læ ko+stær

trwa pjes ty vwæ ile bo ē ō næ pri de
 fo+to+ ē e pi æ vētey vē æ vētærkēz
 zə syi bæke ā ko+stær æ *bugēvil ze fe
 mō bæfjo zyskæ dōzœk dy mætē e pi
 ə ækive læ ba ze de fe mō ko+stær zma
 syi mi ā trufjō ze pri l bæto+ ævek ē
 ævek dō trwa mæk jā ē mæk kim di
 bō bæ *zæbær bæb twæ te dy dā tedlæ
 no+s kās twæ æ yn œk edmi i mæ fe
 yn floek æ yn œk edmi syi bæke zə syi
 bævny æ yn œk edmi dā *bugēvil zyskæ
 pæk læ kutə pæk *boljə pi læ kut dō
 *kwel keskə zvwæ læ ba mæm pa ækive
 æ dō kilo+mæt u sek tse u kjæ de
 busē læ

MH we wi wi

G zvwæ ē mæk æfæle dā læ by læ væj
 læ g+œl ā sã zæve di æ *mo+nik ə
 zve vnib æ midi æ tu æ minyi æ tu kase ə

MH wi e alok sə mæk

G vēteynœk zyskæ trwa zœk ə zibe pa o
 dlæ d trwa zœk dōk æ æ yn œk edmi
 dy mætē zmo truve o busē læ ba ze
 bolve l mæk læ mæk læ g+œl ā sã e sete
 ē sændi swær e pi zete pyto kom ē
 kom ē glā læ ē

MH a wi bō

G pi dē ku ze ze vy dō trwa bæno+l kə ki
 mō krwazē jā yn səkten bō ba jā næ
 dō u trwa kə kōdi bō bæ mwæ z pə bjē
 mwæ demək d twæ k sæ və di b e pi ze
 y leno+bmə jā s dā vwæb *mæks bretævwan
 ē bō po+t æ mwæ zi di ti *mæks telef+n
 æ ē ē do+ktœk pæskə i fo kə mwæ z pə
 pa lese l læk læ læskær ko+m sæ
 syi beste yn dōmjoek ævek lə mæk
 syb læ pi læ mæk zo+ze pa l buze
 læ mo+bilēt ete kōpletmā el ete tōbe
 dā ē dā ē tru d pul kom ō di læ mæk
 ty vwæ skəz bjē ebrese e pi ə jā
 ē do+ktœk ke vny pi ti *mæks bretævwan
 i læ fe l bulot i læ ete jæse ē do+ktœk

pæb telefo la telefo , læ ete prevny |
 do+ktæb , læ ete prevny la mæx , le
 æbive yn dæmjæb æpre pi ze pyale
 gēfe ævek *jæn pi sæ fæm e jyi æbive
 læ ba , lete dæzæbe kæb æl+b væ
 pase læ nots dā se kōdisjō læ ty
 wæ nā pub tō diæ lō ku dy mæx
 begylje pub mæze zve tā fæb ē
 nekzāpl pi de zekzāpl zā ne omwē
 yn vētēn z tæsyb ælob kā zmō trov
 æ mæze t wæ trākil jyi væj mæ
 eto+nē mwæ sæ fe + si zā k jyi eto+ne
 mwæ]

Personnes présentes

ETIENNE C.	(EC)
ERIC D.	(ED)
JEAN-MICHEL B.	(JMB)
INTERVIEWER	(I)

EC [sēkju bē sykma pa k zve pa l k f m e s j e
 ED *etjen

EC tæ vy lækyle i vjē ævek vē minyt dā læ g+æ l
 pi es k f l bægæz trole æ æ tæ but nō medæ æ

ED *etjen fo k ty l æ p e l p a p a
 I se ki l kapiten

EC d f v i n * e d w a e r d * e d w a e r d l æ g u o s k o f
 ty se k z m o s y i p r i l æ t e t j æ p a t r e
 l s t æ æ v e k * b æ k s

I a we

EC I b a l e p æ s k i j a v e p a d o t t a b y s d æ
 læ vil ki v n e s e s e t s e l e p æ s æ z e
 s y b l * p r a y d o f w i n f e s t e s i d i w i æ
 p u s k w æ l d j u t i m æ n æ d z æ b i v j ē p a
 e s k i j æ k e k e k i p æ b l æ g l e k æ y n
 b æ d j o t k i v æ n u b e p æ d s f e w i
 k o m æ d æ m w æ f p æ b l æ g l e e z e y n b æ d j o t
 m e v u p æ b l e v u l f r æ s e d e z æ s æ æ p a
 b j e p l y p i æ p r e i d i w i p u s k w æ l d j u t i
 m æ n æ d z æ b i v j ē p a s e s e l e p æ s æ z e
 æ v e k s æ v w æ t y s z e d i b o æ v u d v e
 p l e s æ t e k o m æ d æ j u m o e s t b i d z o k i n
 k æ p t e n z æ n e p æ b l e æ v e k * k r i s æ p r e
 i m æ d i s æ æ t y p o e t s y s k i l æ f e
 d e b o d d i d e b o d d o m e t s y s s o
 s æ p æ r t e d æ t u l e s æ s

JMB fœkju fœkijn frœnj i mæze sæ kœsket

EC zyi e di bō dezæ æ s t j e p a y n k o p a n i

d t a k s i æ p i d o l æ b æ n o l d y d j u t i
 m a n æ d z æ b e l e p a æ s y b e e p i t r w a æ
 s y i d e z æ d e s æ d y æ v e k m æ v w æ t y s k e
 æ p s o l y m æ p a æ s y b e p u s d e m æ b e y n
 v w æ t y s k e t e d æ l æ p o t k æ v e d e
 p r o b l e m d æ b æ t r i æ l o t z t r u v k æ
 n e d e z æ æ s e z æ t i k o m s æ

I e k z æ k t o m a

EC pi ælɔk kã | kotʃ e tæɔive | di
 bloddi tajm ztɔ zɔk *fred dɔlone
 | lete ə | mæ di | sã mæ kæɔemã
 ʃoke mwæ sã mæ | di | nu pæɔl kom
 æ de ʃʃẽ | pæɔl æ tul mäd kom æ de
 ʃʃẽ
 | fo lævwaje ʃʃe smek la

EC æ d tut fæsɔ lyi sɔ sã tuzɔk sã
 ED tave pa a desãdɔ ævek tã vwætɔk
 puɔi ə syk | kãɔ dek polye | kãɔ dek

EC zɔi e di ẽ zɔi e di kze te desãdɔ
 ævek mæ kɛs ævek mæ kɛs kete pa
 æsybe demæbe yn kɛs kete dã læ
 pɔtɔt si zlave pa fe ẽ pɔys jæve
 pa d dɔkɛk sã zɔɔ læ zve t di
 ə kɛkɛt puɔ de bæɔke]

WAWA 1 (GUITARES)

XVI

Personnes présentes:

WAWA	(W)
ALAIN G.	(AG)
FRANCK C.	(FC)
FREDERIC D.	(FD)
INCONNU	(X)
INTERVIEWER	(I)

AG [se yltra spid me se væsmā bjē glāde
W wa el e læ lo+t ə bæb bæb
AG jæ de sǽzmā d nivo twæ
W wa el e qvæv
AG jæ de jæ de brek jæ tu sæ ə
FC sa sǽpel komā
AG ? me tembæ pa twæ se pa dæ tǽ zǽus
ty veke ē pø keskø sæ do+n e tæ tæ
vy læ sǽ d g+itæb ki zǽ *wæwæ læ
sǽ d g+itæb jæ de mo+mā jæ de pti
W pi pi pi pi pi se yn *bikenbekøeb sæ ē
[æb] pa sæ se pub + l sǽ + se yn
*bikenbekøeb sæ se se no+bmæl
AG ty krwa ki zǽ yn *bikenbekøeb
W bæ wi ə se yn bikenbekøeb pub
fæb ē sǽ pæbē]

WAWA 2 (AMPLIS)

XVII

x [le zāpōne i zō yn kōsepsjō dy sō ke ē pφ
spēsjał
FC bā d tut fasō se pa de zāpōne ki kōswāv
le sō
w vēj mā egy e le zāmebikē vēj mā grāv
nō mwā je pa kwā
FC bā ty prā le sō *māsjal *les pol se
vRE kφ pub āvwāk ē sō bjē
w e *māsjal se pa āmebikē ē se āgle
FC *māsjal se āmebikē *dzems māsjal se
w se pa āgle
FC se āmebikē sa
w se āgle myā æ jæk fwā kzvwā de
æ jæk fwā kzvwā de de zō+to+kotlā
u kwā zā ne dφ u trwā syō mā
*kolā se de gro drāpo āgle]

w [zve ptet mōte a*lōdra se kōbjē lbæto vu
 ki sæve se kōbjē lbæto pur æle ā
 nāglætēk
 AG vētsē livrā
 I te a pje
 w we
 FD prā ē nalektur dā la zurne tafet dō
 zalektur dā la zurne
 I sa depā kōbjē d tā tyvest
 FC tafet ē nalektur pur tō depas
 I kōbjē kōbjē atā kōbjē d tā tyvest
 w yn zurne u dō kwæ je pa
 I ā bā si ty vest dō zur ā smomā læ ta
 lalektur ā trwa zur ke osi ē tevesā
 FC mem si ty vā a*lōdr jade formyl
 I nō e si i vest kō trwa zur se pa la pen
 dō fēk sa i lafet ē nalektur ā trwa zur
 FD dō sā sēkāt bæl u ē tryk kom sā
 w sæ fe dō sā sēkāt bæl læ lektur pur
 dō zur kwæ si zi ve zyst lō wikend
 zōpæb ā dimāj swæb
 I se trwa zur i minimoem ā tē si ty
 prā lalektur dā la zurne ta pa l tā
 dale a*lōdr
 w wī wī pa d pso+blēm mwæzledzæ fe
 I tādza fe
 w ty prā i kær i mætē æ nō v oeb æ
 si zœb edmi
 AG ty pas kō kætroeb u sizœb æ*lōdr
 w tæktiv æ æ dizœb si sæs pas bjē
 dizœb dizœb en mi ty b pæb lō swæb
 æ sizœb dy swæb kwæ
 I we sa i fe
 w sæt fe sizœb læ ba kwæ
 I we we se syfizā
 w sæ depā skō tæ æ fēk]

Personnes présentes :

NOUET	(N)
MICHEL H.	(MH)
CHRISTIANE H.	(CH)
INTERVIEWER	(I)

- N [mwæ zle pa vy me lɔ fɛt dævwæxātady
me grā pæbā u me pæbāā pæble mwæ
zɔ pɔ pa g+æs pije
- MH a se dæg ē āfē la dā le dōk dā le
je *lɔpɔti i zave ē grā kɔzela tœk
i lete plē
- CH o di ā la kezidās
- MH di pur kat pekson
- CH le zā ki zte de zigo
- N a lā lā
- MH wi se takive osi sa ē grā māfē vek tægylek
- CH bē tjē kā tete ā la busi sete pæbēj ē
le zā ki ki zɔte
- MH wi wi
- N a lā lā me mwæ mwæ mā fæm fe ē kɔ+ti
ō kswæ dy mōd ō fe ē kɔ+ti e pyi bē le
zā ō bjē māze āvā i kɔ+ti i "næ pa
pri i lā pa bokku fōdy ē e bæ mwæ
dɔ trwa kæt zuk kæt kɔ pa syi lā dsy
æ māze dy kɔ+ti ō lā māze ē ku āvek
de pat ē ku āvek de frit
- MH me se tevidā
- N ō "næ māx a lā fē ō fe ē aji pækmātje
- MH se pa æse jek
- N se pa æse jek æ lɔ le zā i g+oel kā ti
vō æste pi æpre i vō bælāse lɔr jæ
bjē nā kōprād
- MH syktu mētnā ō pɔ di k kā frās jā ē
sistem dā distribysjō ke vāsmā pæfɔrmā
- N bjē syk
- MH se kō tu lā pti kɔmeks sɔ kas la goel
se mā lɔkɔ zɔ se d k wā z pækl me kā
z vwa lā pæfɔrmās dā sēbtē tryk
ō s dō mād z vwa de lety ā dō frā
sēkāt mekd to kā mem kɔ l māveje
pi pur lamne

- N e wi se ə
- MH fo pa la tri pōte nēpōt komā ē e pi tu
 sã zã ne aſte yn jek trwa frãdis
 z krwa æfē ē ē se vRE ē
- N we we mwæ kãt mwæ zve zæme æ
 o+fã zi ve ptet yn fwæ pæb ã e ãkō+b
 læ sæ fe ptet bjē dφ u trwa mwæ
 kzi syi pa kzi e pa mi le pje me mwæ
 zφ ve æ o+fã zvu zyκ zφ syi mælφκφ
 kãt zφ vwæ le bejō dφ leg+ym dφ
 fryi kφ tul mäd tri pōt sæ s kas
 læ fig+yκ
- MH a we ō s poz de kestjō ē
- N nã pæskφ lφ ga ki læ fæbrike i nã nã
 ſje pi i gan pōtet pa bjē sæ vi z ga læ
 ē e æpre se g+æspije dã de bejō
- MH se sã sφ ne pa bespekte
- N pa bespekte e bæ mwæ zφ n vφ pa zφ n
 vφ pa æſte dã le tryk kom sæ
 dã le dã le syκ fæs kom sæ zφ n vφ pa
- MH nã me se vRE
- N mæ fæm el æ sō buſe syκ læ plæs dφ
 *blevil e væ æ sō buſe ætãsjō i nu
 swæn bjē i nu døn dφ læ bō+n vjäd]

LUCIEN 1 (LE CHEF DE SERVICE)

XXI

Personnes présentes

LUCIEN N. (L)
FREDERIC D. (FD)
JEAN MICHEL B. (JMB)
ERIC D. (ED)
INTERVIEWER (I)

FD [kā ty trāvāj lə swak sa māk pa tāvwa
de bānol sʏk l bato le bānol ki s bā
nēpʁtʏ ty kʏk dā tʃ li āpre le vwātʏk
anā pāb pa pāslā ty t bevej ā sʏk
fodrā l sʏkveje lʏ

L
FD kā zete āvek *mustaj lā ba sete ākʏk
pʏk z beve k zublījē done le bʏk dʏn
dā bād le pās pʏk e tu oblize d kʏk
de sʏk le vwātʏk

L ty t do+n bo+ku ā tʃ trāvāj ē
I sa dʏjē yn pāsʏ i vā finik kʏm *vinā
L Je pa si lo+bā le z jʃ o+si po+se]

LUCIEN 2 (LE CHEF DE SERVICE suite) ~~XII~~

ED [samdi matē avek *vinā o kas fuk la ba
FD a we we

ED atāsjs ja la mājē

L a de i mā bjē kase le kuj

FD se twā kil a fe l plys sje ākōb

L a wi

FD e *lysjē tā bjē di ē ki pas pa pas *loeb

L a lyzyb lyzyb]

LUCIEN 3 (LE CHEF DE SERVICE fin)

XXIII

ED [e kã ti fze le zeska lye pi le
vjø la o 3 tasyk kã ty puve pa ã
plase yn
JMB ty dvøne fu
I ty meton
L a de lyzyk]

BIBLIOGRAPHIE

ABERCROMBIE D., *Elements of General Phonetics*, Edinburgh University Press, 1967.

ACHARD P., *La sociologie du langage*, Paris: PUF, 1993.

ADAMCZEWSKI H., *Le français déchiffré: clés du langage et des langues*, Paris: Armand Colin, 1991.

AGER D., *Sociolinguistics and Contemporary French*, Cambridge University Press, 1990.

AITCHINSON J., *Language Change: Progress or Decay*, Cambridge University Press, 1994.

ALEXANDRE B., *Le horsain. Vivre et survivre en Pays de Caux*, Paris: Plon, 1988.

AMMON U. et al., *Sociolinguistics: an International Handbook of the Science of Language and Society*, Berlin: de Gruyter, 1987.

BACHMANN C., LINDENFELD J., SIMONIN J., *Langage et communications sociales*, Paris: Hatier, 1981.

- BALANDIER G., *Perspectives de la sociologie contemporaine*, Paris: PUF, 1968.
- BAYLON C., *Sociolinguistique: société, langue, discours*, Paris: Nathan, 1991.
- BEAUVOIS J.L., GHIGLIONE R., *L'homme et son langage: attitudes et enjeux sociaux*, Paris: PUF, 1981.
- BENETON P., *Les classes sociales*, Paris: PUF, 1991.
- BENVENISTE E., *Problèmes de linguistique générale* (2 vol.), Paris: Gallimard, 1966-1974.
- BERNSTEIN B., *Langage et classes sociales*, Paris: Ed. de Minuit, 1981.
- BLANCHE-BENVENISTE C., JEANJEAN C., *Le français parlé*, Paris: Didier, 1987.
- BLOOMFIELD L., *Le langage*, Paris: Payot, 1970.
- BOISSEVAIN J., MITCHELL J.C. (éds), *Network Analysis: Studies in Human Interaction*, The Hague: Mouton, 1973.
- BOURDIEU P., *La distinction*, Paris: éd. de Minuit, 1979.
- BOURDIEU P., *Ce que parler veut dire*, Paris: Fayard, 1982.
- BOURDIEU P., *Questions de sociologie*, Paris: éd. de Minuit, 1984.

- BOURDIEU P., BOLTANSKI L., Le fétichisme de la langue, in
Actes de la recherche en sciences sociales 4 (1975) pp.
2-32.
- BOUVIER J.C. (dir.), *Les Français et leurs langues*, Publications
de l'université de Provence, 1991.
- BRASSEUR P., *Atlas linguistique et ethnographique normand*
(2 vol.), Paris: éd. du CNRS, 1980.
- BRASSEUR P., Limites dialectales en Haute-Normandie, in
Etudes normandes, 3 (1982), pp. 11-24.
- BRASSEUR P., *Le parler normand*, Paris: Rivages, 1990.
- BRIAND J.P., CHAPOULIE J.M., *Les classes sociales:
principes d'analyse et données empiriques*, Paris:
Profil Hatier, 1985.
- CALVET L.J., *La sociolinguistique*, Paris: PUF, 1993.
- CALVET L.J., *Les voix de la ville*, Paris: Payot, 1994.
- CARTON F., *Introduction à la phonétique du français*, Paris:
Bordas, 1974.
- CARTON et al., *Les accents des Français*, Paris: Hachette,
1983.
- CHAMBERS J.K., Dialect Acquisition, in *Language*, 68
(1992), pp.673-705.

- CHAMBERS J.K., *Sociolinguistic Theory*, Oxford: Blackwell, 1995.
- CHAPOULIE S., BOSCH S., *Approches sociologiques des classes sociales*, Paris: Profil Hatier, 1981.
- CHAURAND J., *Introduction à la dialectologie française*, Paris: Bordas, 1972.
- CHAURAND J., *Histoire de la langue française*, Paris: PUF, 1969.
- CHEDOT C., Le quartier des Neiges, in *La revue d'ici*, 13 (1995), pp. 2-7.
- CHESHIRE J., *Variation in an English Dialect: A Sociolinguistic Study*, Cambridge: Cambridge University Press, 1982.
- CHOMSKY N., *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris: Seuil, 1971.
- CHOMSKY N., *Langue, linguistique, politique*, Paris: Flammarion, 1977.
- CICOUREL A., *La sociologie cognitive*, Paris: PUF, 1979.
- CULIOLI A., *Pour une linguistique de l'énonciation*, (tome 1), Paris: Ophrys, 1990.

DAUZAT A., *Géographie linguistique*, Paris: Flammarion,
1922.

DAUZAT A., *Les patois*, Paris: Delagrave, 1927.

DEYHIME G., Enquête sur la phonologie du français
contemporain, in *La linguistique* 1 (1967) pp. 97- 108 et 2
(1967) pp. 57-84.

DITTMAR N., SCHLOBINSKI P. (éds), *The Sociolinguistics of
Urban Vernaculars*, Berlin: de Gruyter, 1988.

DURAND J.P., WEIL R., *Sociologie contemporaine*, Paris:
Vigot, 1990.

ECKERT, P., Adolescent Social Structure and the Spread of
Linguistic Change, in *Language in Society* 17 (1988) pp.
183-207.

EDWARDS J., *Language, Society and Identity*, Oxford:
Blackwell, 1985.

FASOLD R., *The Sociolinguistics of Society*, Oxford:
Blackwell, 1984.

FASOLD R., *The Sociolinguistics of Language*, Oxford:
Blackwell, 1990.

FASOLD R., SHUY R., *Analysing Variation in Language*,
Georgetown University Press, 1975.

- FASOLD R., SCHIFFRIN D. (éds), *Language Change and Variation*, Amsterdam: John Benjamins, 1989.
- FONAGY I., *La vive voix*, Paris: Payot, 1983.
- FRANCIS W.N., *Dialectology: an Introduction*, Londres: Longman, 1983.
- FRANCOIS D., *Le français parlé* (2 vol.), Paris: SELAF, 1974.
- FREI H., *La grammaire des fautes: introduction à la linguistique fonctionnelle*, Paris: Geuthner, 1929.
- FUCHS C., LE GOFFIC P., *Les linguistiques contemporaines: repères théoriques*, Paris: Hachette, 1992.
- GADET, F., *Le français ordinaire*, Paris: Armand Colin, 1989.
- GADET F., *Le français populaire*, Paris: PUF, 1992.
- GAL S., *Language Shift: Social Determinants of Linguistic Change in Bilingual Austria*, New York: Academic Press, 1979.
- GARDIN B. (éd.), *Pratiques linguistiques, pratiques sociales*, Paris: PUF, 1980.

- GARDIN B., MARCELLESI J.B., *Sociolinguistique: approches, théories, pratiques* (2 vol.), Publications de l'université de Rouen: PUF, 1980.
- GARMADI J., *La sociolinguistique*, Paris: PUF, 1981.
- GIGLIOLI P.P. (éd.), *Language and Social Context*, Penguin Books, 1972.
- GILES H., Evaluative Reactions to Accents, in *Educational Review*, 22 (1969-70) pp. 211-227.
- GILES H., POWESLAND P., *Speech Style and Social Evaluation*, Londres: Academic Press, 1975.
- GILES H., BOURHIS R., TAYLOR D., Towards a Theory of Language in Ethnic Group Relations, in *Language, Ethnicity and Intergroup Relations*, éd. par H. GILES, Londres: Academic Press, 1977, pp. 307-348.
- GILES H, ST CLAIR R. (éds), *Language and Social Psychology*, Oxford: Blackwell, 1979.
- GILES H., ROBINSON P., SMITH P. (éds), *Language: Social Psychological Perspectives*, Oxford: Pergamon Press, 1986.

- GOFFMAN E., *Façons de parler*, trad. par Alain KIHM,
Paris: éd. de Minuit, 1987.
- GOUGENHEIM G., *Elements de phonologie française*,
Paris: Les Belles Lettres, 1935.
- GUERLIN DE GUER C., *Le patois normand*, Paris:
Champion, 1896.
- GUERLIN DE GUER C., *Introduction à l'atlas linguistique de la
Normandie*, Paris: Le français moderne, 1945.
- GUEUNIER N. et al., *Les Français devant la norme*, Paris:
Champion, 1978.
- GUIRAUD P., *Patois et dialectes français*, Paris: PUF, 1978.
- GUIRAUD P., *L'argot*, Paris: PUF, 1985.
- GUMPERZ J., *Language and Social Identity*, Cambridge
University Press, 1982.
- GURVITCH G., *Concept des classes sociales*, quarto, 1969.
- HAGEGE C., *La grammaire générative: réflexions critiques*,
Paris: PUF, 1976.
- HAGEGE C., *La structure des langues*, Paris: PUF, 1986.
- HAGEGE C., HAUDRICOURT A., *La phonologie panchronique*,
Paris: PUF, 1978.

- HALLIDAY M.A.K., The Users and Use of Language, in
Readings in the Sociology of Language, éd. par
J. FISHMAN, The Hague: Mouton, 1968, pp. 139-169.
- HAUDRICOURT A., JUILLAND A., *Essai pour une histoire
structurale du phonétisme français*, La Haye: Mouton,
1979.
- HELLE H., Le problème sociologique des dockers, in *Journal
de Transport International*, 29 avril 1966.
- HERVEY S., On the Penetrability of Speech Communities, in
La linguistique, 27 (1991), pp. 15-23.
- HILAIRE L., *Dockers, corporatisme et changement*, Paris:
Transports Actualités, 1993.
- HOPPE D., *Aussprache und Sozialer Status*, Scriptor Verlag
Kronberg, 1976.
- HUDSON R., *Sociolinguistics*, Cambridge University Press,
1980.
- HYMES D., On Communicative Competence, in
Sociolinguistics, éd. par J.B. PRIDE et J. HOLMES,
Penguin Books, 1972, pp. 269-293.
- JAKOBSON R., *Essais de linguistique générale*, Paris: éd. de
Minuit, 1963.

LABOV W., *Sociolinguistique*, trad. par A. Kihm, Paris: éd. de Minuit, 1976.

LABOV W., *Le parler ordinaire* (2 vol.), trad. par A. Kihm, Paris: éd. de Minuit, 1978.

LABOV W., *Principles of Linguistic Change: Internal Factors*, Oxford: Blackwell, 1994.

LAKS B., Le champ de la sociolinguistique française de 1963 à 1983, in *Langue Française*, 63 (1984), pp. 103-128.

LASS R., *Phonology*, Cambridge University Press, 1984.

LAVER J., *Principles of Phonetics*, Cambridge University Press, 1994.

LEGOY J., *Le peuple du Havre et son histoire* (3 vol.), éd. de la ville du Havre, 1979.

LENNIG M., Une étude quantitative du changement linguistique dans le système vocalique parisien, in *Le français parlé: études sociolinguistiques*, éd par P. THIBAUT, Edmonton: Linguistic Research Incorporated, 1979, pp. 29-39.

LEON P., SCHOGT H., BURSTYNSKY E., *La phonologie*, Paris: Klincksieck, 1977.

- LE PAGE R., TABOURET-KELLER A., *Acts of Identity*,
Cambridge University Press, 1985.
- LEPELLEY R., *Dictionnaire du français régional de
Normandie*, Paris: Bonneton, 1993.
- LE POVREMOYNE J., *Les noces diaboliques*, Sotteville-
les-Rouen: éd. A. Allais, 1974.
- LOPEZ-MORALES H., *Sociolinguistica*, Madrid: Gredos,
1989.
- LORENZO P., *Rapport: la manutention portuaire à
Dunkerque*, Centre de Recherche et d'Etude
d'Anthropologie et d'Urbanisme, 1990.
- LORIOT R., *La frontière dialectale moderne en Haute-
Normandie*, Amiens: Musée de Picardie, 1967.
- MACAULAY R.K.S., Negative Prestige, Linguistic
Insecurity and Linguistic Self-Hatred, in *Lingua*, 36
(1975), pp. 147-161.
- MACAULAY R.K.S., *Language, Social Class and Education*,
Edinburgh University Press, 1977.
- MAGUIRE L., *Understanding Social Networks*, Beverly
Hills: Sage Pub., 1983.
- MALMBERG B., *La phonétique*, Paris: PUF, 1954.

- MARCELLESI J.B., GARDIN B., *Introduction à la sociolinguistique*, Paris: Larousse, 1974.
- MARCELLESI J.B., *Linguistique et société*, Paris: Larousse, 1971.
- MARCELLESI J.B., De la crise de la linguistique à la linguistique de la crise, in *La pensée*, 209 (1980), pp 4-21
- MARCELLESI J.B., PRUDENT L.F., Le cauchois entre la dialectologie et la sociolinguistique, in *Etudes Normandes*, 3, (1982), pp. 5-10
- MARTINET A., *La prononciation du français contemporain*, Genève: Droz, 1954.
- MARTINET A., *Economie des changements phonétiques*, Berne: Francke, 1955.
- MARTINET A., *La description phonologique*, Genève: Droz, 1956.
- MARTINET A., C'est jeuli le Mareuc, in *Romance Philology*, 11 (1958), pp. 345-355.
- MARTINET A., Structural Variation in Language, in *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguistics*, éd. par H. LUNT, La Haye: Mouton, 1964.
- MARTINET A., *Le français sans fard*, Paris: PUF, 1969.

MARTINET A., *Fonction et dynamique des langues*, Paris:
Armand Colin, 1989.

MARTINET A., *Elements de linguistique générale*, Paris:
Armand Colin, 1991.

MARTINET A., WALTER H., *Dictionnaire de la prononciation
française dans son usage réel*, Paris: France Expansion,
1973.

MAZE C., *Etude sur le langage de la banlieue du Havre*,
Paris: Dumont, 1903.

MENSIRE R., *Le patois cauchois*, Rouen: Defontaine, 1939.

MILROY L., *Language and Social Networks*, Oxford:
Blackwell, 1987.

MILROY J., *Linguistic Variation and Change*, Oxford:
Blackwell, 1992.

MILROY J., MILROY L., Linguistic Change, Social Network and
Speaker Innovation, in *Journal of Linguistics*, 21 (1985),
pp. 339-384.

MILROY L., MILROY J., Social Network and Social Class:
Toward an Integrated Social Model, in *Language in
Society*, 21 (1992), pp.1-26.

- MOUGIN S., La conscience linguistique en Lorraine romane, in
Les français et leurs langues, dir. par J.C. BOUVIER,
Publications de l'Université de Provence, 1991, pp. 85-98.
- MOUNIN G., Les fonctions du langage, in *Word*, 23 (1967), pp.
396-413.
- MULLER B., *Le français d'aujourd'hui*, Paris: Klincksieck, 1985.
- ORTONI-RICARDO S.M., *The Urbanization of Rural Dialect
Speakers: a Sociolinguistic Study in Brazil*, Cambridge
University Press, 1985.
- PARSONS T., *Le système des sociétés modernes*, Paris:
Dunod, 1973.
- PICOCHÉ J., MARCHELLO-NIZIA C., *Histoire de la langue
française*, Paris: Nathan, 1994.
- PRIDE J.B., HOLMES J. (éds.), *Sociolinguistics*, Penguin
Books, 1972,
- PULLUM G., LADUSAW A., *Phonetic Symbol Guide*, Chicago
University Press, 1986.
- REY A., Usages, jugements et prescriptions linguistiques, in
Langue Française, 16 (1972), pp. 4-28.

- REZEAU P., Pour une étude des variantes géographiques et de la phraséologie du français, in *Cahiers de lexicologie*, 56-57 (1990), pp. 131-139.
- ROGOFF N., Social Stratification in France and the United States, in *Class, Status and Power*, éd. par R. BENDIX, Londres: Routledge, 1967.
- ROMAINE S. (éd.), *Sociolinguistic Variation in Speech Communities*, London: Edward Arnold, 1982.
- RYAN E., Why do low-prestige language varieties persist?, in *Language and Social Psychology*, éd. par H. GILES et R. ST CLAIR, Oxford: Blackwell, 1979, pp. 145-157.
- SANKOFF D., *Linguistic Variation: Models and Methods*, New York: Academic Press, 1978.
- SAUSSURE F. de, *Cours de linguistique générale*, Paris: Payot, 1972.
- SCHERER K.R., GILES H. (éds.), *Social Markers in Speech*, Cambridge University Press, 1979,
- SHUY R., WOLFRAM W., RILEY W., *Field Techniques in an Urban Language Study*, Washington DC: Center for Applied Linguistics, 1968.

- SHUY R., FASOLD R., *Language Attitudes: Current Trends and Prospects*, Georgetown University Press, 1973.
- THIBAUT P. (éd.), *Le français parlé: études sociolinguistiques*, Edmonton: Linguistic Research Incorporated, 1979.
- TODOROV T., Sociolinguistique, in *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, éd. par T. TODOROV et O. DUCROT, Paris: Seuil, 1972.
- TRUDGILL P., Sex, Covert Prestige and Linguistic Change in the Urban British English of Norwich, in *Language in Society*, 1 (1972), pp. 179-196.
- TRUDGILL P., *The Social Differentiation of English in Norwich*, Cambridge University Press, 1974.
- TRUDGILL P., *Sociolinguistics: an Introduction*, Penguin Books, 1974.
- TRUDGILL P., *Dialects in Contact*, Oxford: Blackwell, 1986.
- TRUDGILL P., CHAMBERS J.K., *Dialectology*, Cambridge University Press, 1980.
- VACANDARD J., *Glossaire picard de Normandie*, Amiens: Musée de Picardie, 1964.

- VERMES G., *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France* (2 vol.), Paris: L'Harmattan, 1988.
- WALTER H., *La dynamique des phonèmes dans le lexique français contemporain*, Genève: Droz, 1976.
- WALTER H., *La phonologie du français*, Paris: PUF, 1977.
- WALTER H., *Enquête phonologique et variétés régionales du français*, Paris: PUF, 1982.
- WALTER H., Phonologie et lexique: la propagation des changements venus d'ailleurs, in *Journal of French Language Studies*, 3 (1993), pp. 95-106.
- WEINREICH U, LABOV W., HERZOG M., Empirical Foundations for a Theory of Language Change, in *Directions for Historical Linguistics*, éd. par W. LEHMANN et Y. MALKIEL, Austin: University of Texas Press, 1968.
- WILLIAMS G., *Sociolinguistics: a Sociological Critique*, Londres: Routledge, 1992.
- WIRTH L., *On cities and Social Life*, University of Chicago Press, 1964.